

(42)

POÉSIES

2

RÉVOLUTIONNAIRES.

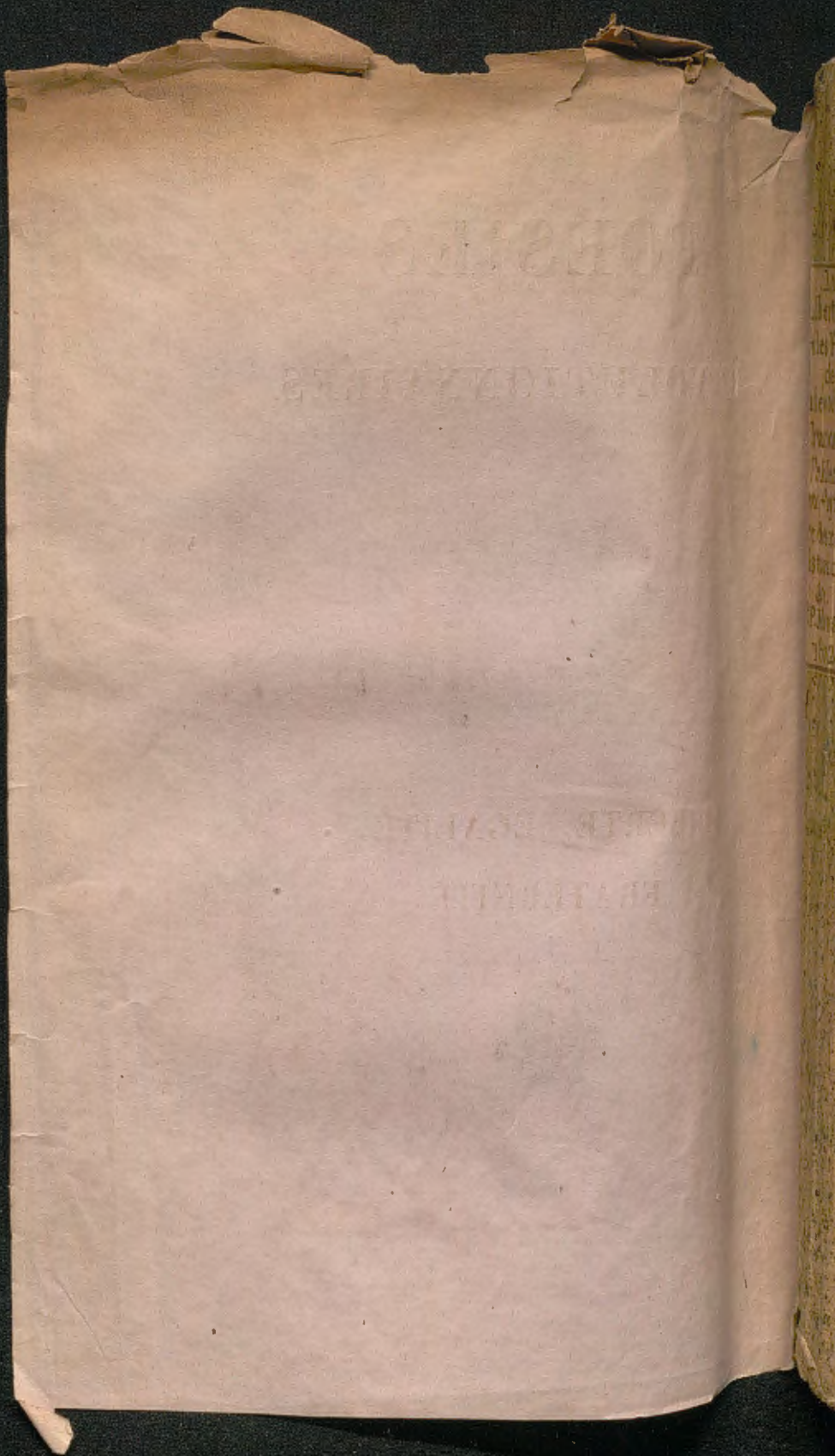


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





La
Liberté de
ou les Phases
de
la Révolution
Française
Tableaux
Héroïques & lyriques
avec des notes,
historiques.
&c.
Par P. Moussard
1802.

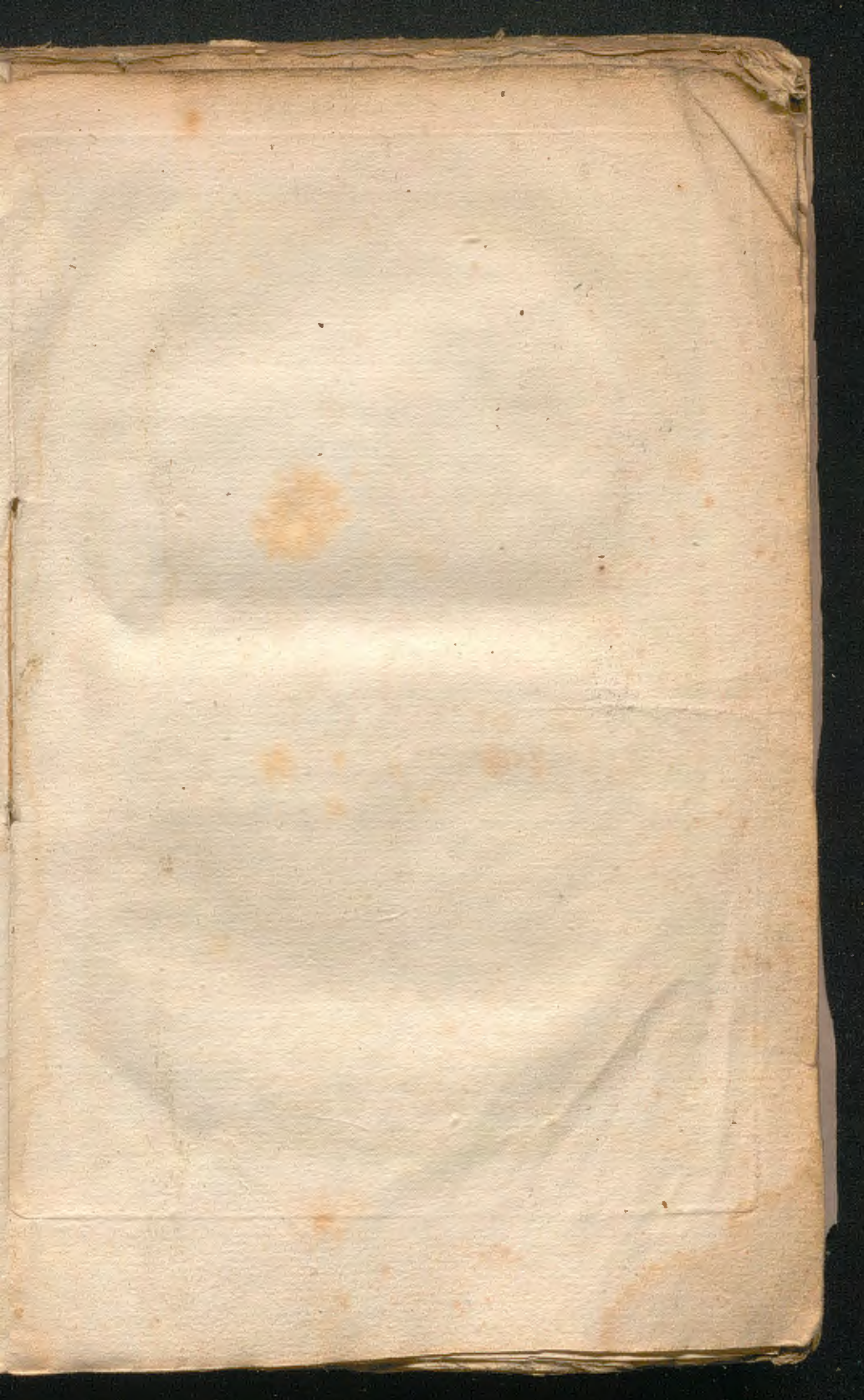
100. 112

A LIBERTÉ

LES PHASES

DE LA

REVOLUTION FRANÇAISE





Cote 42

BIBLIOTHEQUE
DU
SENA
T.

LA LIBERTÉIDE,
OU
LES PHASES
DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE,

TABLEAUX HEROÏ-LYRIQUES

Des événemens et faits mémorables qui ont eu lieu depuis la formation
des états-généraux (1789) jusqu'à la paix générale, an X (1802).

AVEC DES

NOTES HISTORIQUES ET POLITIQUES,

ET SUIVIS DES

CHANTS DU PHILOSOPHE.

PAR P. MOUSSARD.

Univers! admire et frémis.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

A PARIS,

Chez { L'ÉDITEUR, libraire, rue Helvétius, n°. 560.
{ MARADAN, libraire, rue Pavée, n°. 16.

AN X. — 1802.

LIBERTY

LES PHASES

150

REVOLUTION FRANCAISE

THESE ARE THE RESULTS OF THE INVESTIGATION

CHANTS DU PHILOSOPHE

PAUL B. MCGESSAR

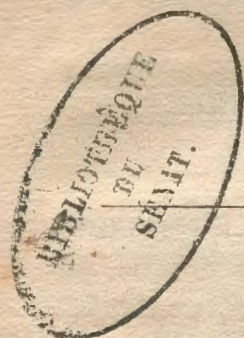
IMPRIMERIE DE BRASSERIE ALIVE.

PARIS

Ches. Maryland, libris, no. 16.
Ches. Maryland, libris, no. 509.

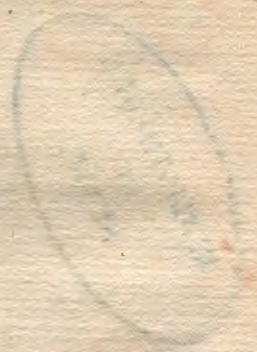
Manuscript, Library, the Prince, n. 10.

2031 - 2034



ERRATA.

- Page 32, ligne 5 : au lieu de impériatoriale, - lisez : impériale.
--- 78, --- 10 : --- poursuit en deuil, lisez : a mis en deuil.
--- 117, --- 10 : --- nom, --- lisez : non.
--- 213, --- 6 : --- agrandit, --- lisez : agrandis.
--- 227, --- 3 : --- les hommes, --- lisez : honneurs.
--- 269, --- 7 : --- canteleux, --- lisez : cauteleux.
--- 270, --- 15 : --- sibilliens, --- lisez : sibillins.
--- 272, --- 29 : --- tous ces maux, - lisez : tous les maux.
--- 273, --- 15 : --- rameurs, --- lisez : français.
--- 293, --- 5 : --- des vampires, - lisez : de vampires.
--- 299, --- 29 : --- genévois, --- lisez : génois.



Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several lines and is mostly illegible due to fading and the texture of the paper.

EXAMEN

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

DE LA LIBERTÉIDE.

IL est des ouvrages qu'il est impossible de ne bien juger qu'après s'être initié , en quelque sorte , au mystère de leur création. Celui-ci , sans doute , est de ce nombre , et comme poëme historique , et comme annales d'événemens extraordinaires , et comme offrant un genre nouveau. N'ai-je pas dû le faire

précéder de quelques réflexions pour éclairer succinctement, sur mes principes littéraires, politiques et philosophiques, la bienveillance du lecteur?

C'est en citoyen de tous les climats et de tous les tems que j'ai vu, analysé, considéré la révolution française; c'est en irréconciliable ennemi des violences et des excès que je la rappelle, que je la présente aux hommes. J'ai toujours pensé comme le bon, le populaire Rousseau : LA RÉVOLUTION QUI VERSE UNE GOUTTE DE SANG EST UN CRIME. Que la terminaison de chacune des stances de *la Libertéide* n'excite donc point la prévention, ne soulève donc point la tourbe des sots; je méconnaissais tout ce qui peut blesser la raison, la sagesse humaine : telle est l'invariable irascibilité de ma philosophie, qu'elle ab-

horrera toujours les crimes de la révolution, tout en exaltant son principe immortel, tout en partageant l'enthousiasme généreux et sublime qu'a produit la plupart de ses évènements. Par LIBERTÉ, je n'entends point, je n'ai jamais entendu cette frénésie, ces convulsions démoniaques et sanglantes des divers partis; mais la LIBERTÉ dont toutes les âmes éprouvent le besoin; cette LIBERTÉ qu'adoraient les Solon, les Lycurgue, les Charondas, les Marc-Aurèle, tant d'hommes supérieurs, tant de peuples généreux..... cette LIBERTÉ douce et sensible, aussi pure, aussi sainte, aussi inhérente à l'espèce humaine que le désir du bonheur et des jouissances, du besoin du repos et du mouvement, de cette faculté vers laquelle les êtres, en particulier comme les sociétés en géné-

ral, tendent et gravissent sans cesse, de ce domaine de la nature, dont le sentiment brûle dans tous les cœurs, et qui est à l'essence de l'homme, surtout, ce que le souffle animateur est aux ressorts de l'ame. Oui, je la célèbre cette LIBERTÉ que je suppose vraie ou chimérique, victorieuse ou dans la tombe éternelle, honorée ou méconnue, souffrante ou pleine de vie, déjà loin de nos regards ou que nul effort ne pourra nous ravir !... Ce ne fut jamais la forme de gouvernement qui détruisit ou constitua le règne de la LIBERTÉ, mais les institutions plus ou moins sages, plus ou moins fondées sur le droit naturel ; mais les lois plus ou moins égales et justes. On est souvent esclave sous des formes républicaines, et libre sous des formes monarchiques. En toute chose,

il n'appartient qu'aux esprits superficiels de s'attacher aux formes. Lacédémone était gouvernée par des rois ivres eux-mêmes de la LIBERTÉ. Qu'on se rappelle donc , en parcourant *les Phases de la Révolution française* , et en répétant ma finale , que mon opinion particulière , que mes principes personnels sur la LIBERTÉ , sont indépendans de tout parti , dégagés de tout fanatisme , absolument étrangers à la révolution elle-même.

Dans quel moment publié-je cet ouvrage qui , comme je le dis ailleurs , n'a été commencé et fini que pour mon amusement ? (Chacun a le sien.) Hommes ! qui que vous soyez , celui-ci vous paraîtra sans doute plus glorieux que bien d'autres. Toi qui dans le repaire du jeu , dévorer sans rougir

la subsistance de ta famille en pleurs ; toi qui , dans les bras d'une Phrinée corrompue , affaiblis ton existence lascive ; toi , cupide spéculateur , lâche suppôt d'une faction ténébreuse , vil importun des insolens dispensateurs d'emplois , dis quelle estime , quelle considération , quel bonheur peut éprouver ta conscience ? Dites , mortels timides et déshonorés , quel est le plus grand à ses propres yeux ou de l'esclave des jouissances honteuses , ou du sage consacré à l'amour de la gloire ?

Dans quel moment , dis-je , fais-je paraître cet abandon de mon ame et de ma pensée ? Les gens de bien le remarqueront : c'est quand les tourmentes persécutrices paraissent amorties , éteintes autant qu'elles peuvent l'être ; c'est quand l'assiette du jugement semble

rendre à l'intelligence humaine sa grandeur et sa fixité que j'élève une voix impartiale ; c'est devant le miroir des passions calmées que je déroule le tableau des passions en désordre. Je me suis toujours dit qu'écrire au sein des convulsions politiques c'était marcher en aveugle à travers les décombres. Quelles livrées de partis et de factions, en effet, quel langage furieux et versatile, quelle incertitude de maintien, quel télescope rampant et vulgaire, quel prisme fangeux et rétréci, quel partial et stupide aveuglement caractérisent nos prétendues histoires de la révolution, les divers opuscules que la plupart de nos écrivains ont publiés jusqu'aujourd'hui sur les évènements et les hommes ! Mon horreur pour tous les genres d'excès m'a fait dire chaque jour, à chaque heure, dans

ma solitude : N'entache du limon d'aucune secte l'inexorable burin qui doit les frapper toutes ; mérite la haine des divers partis pour être digne un jour du suffrage et de l'estime de quelques justes.

Je ne me dissimule point l'étroit sentier que j'ai à parcourir , et les ronces qui le dérobe si souvent à l'œil le plus exercé. D'après tant d'attachemens, d'affections, de désastres contraires, tant de situations et de sentimens opposés, oui, sans doute, chacune de mes pages, chacun de mes mots, pour ainsi dire, doit avoir son contradicteur, son ennemi, son antagoniste. Mais, ainsi que tout est relatif, tout est balancé dans la nature : l'approbation est à côté du blâme ; l'apologiste est toujours le contre-poids du diffamateur ; en face du

du lâche Zoïle s'élève le juge magnanime : l'offensé a toujours ses vengeurs.

Je m'écrie au sein de l'univers : Si, dans tel antre, sur tel infame théâtre, on outrage mon nom, sous tel chaume, dans tel palais il sera honoré.

Si tel être amolli lacère mon livre, tel austère chef de famille en rassemblera les lambeaux ; tel homme simple et laborieux, en cultivant l'héritage de ses pères, redira mes accens à l'agriculture. Le penseur dans la solitude me vengera des sarcasmes de nos cercles bruyans et corrompus.

Tel homme libre fera retentir mes chants avec orgueil, quand tel esclave pâlera d'épouvante.

Enfin, quand tel siècle, tel peuple ou tel évènement repousseront mon ombre plaintive,..... tel évènement,

tel siècle ou tel peuple honoreront ma mémoire..... Voilà ce que doivent se dire les écrivains philosophes, ce qu'ils se sont dit dans tous les tems. C'est ce juste orgueil, cet héroïque sentiment qui leur fait braver l'amertume de leur siècle, et les fait vivre à l'avance dans les siècles futurs.

« Il faut donc vaincre le découra-
« gement que font éprouver de cer-
« taines époques de l'esprit public,
« dans lesquelles on ne juge plus rien
« que par des craintes et par des cal-
« culs entièrement étrangers à l'im-
« muable nature des idées philosophi-
« ques. C'est pour obtenir du crédit
« ou du pouvoir qu'on étudie la direc-
« tion de l'opinion du moment : mais
« qui veut penser, qui veut écrire,

« ne doit consulter que la conviction
« solitaire d'une raison méditative.

« Il faut écarter de son esprit les idées
« qui circulent autour de nous , et ne
« sont , pour ainsi dire , que la repré-
« sentation métaphysique de quelques
« intérêts personnels ; il faut tour à
« tour précéder le flot populaire , ou
« rester en arrière de lui : il vous dé-
« passe , il vous rejoint , il vous aban-
« donne ; mais l'éternelle vérité de-
« meure avec nous. »

Suspendez vos préventions injustes ,
contemporains toujours abusés par vos
propres passions.

Observateur aussi impartial qu'un
Français a pu l'être , et par caractère
amant de ce qui élève l'homme , je
n'ai suivi dans mes ouvrages d'autre
guide que mon cœur , d'autre im-

pulsion que celle qui porte un homme de bien à s'honorer soi-même. Les tâches qu'on y trouvera m'appartiennent, comme ce qui sera jugé digne d'approbation. Oui, ma muse ardente a souvent l'anguste empreinte de l'exaltation : j'ai partagé ce noble enthousiasme, père des actions héroïques et des écrits immortels. Mais, élevé au berceau de la morale, je vis pour elle : mon ame formée, agrandie par elle, s'est pénétrée d'une sainte horreur pour tout ce qui peut blesser la raison et la dignité de mon espèce. Ah ! quel est l'homme, quel est le penseur dont l'existence n'était pas un frémissement continuel dans nos jours de ténèbres et de massacres ! Mais l'ouvrage de la cruauté ne peut éteindre, ne peut même obscurcir le flambeau de la Philosophie. Les sages,

DE LA LIBERTEIDE. XVII

les apôtres des idées consolantes et restauratrices se sont montrés idolâtres d'une amélioration de régime, d'une régénération qui, d'abord, s'est offerte sans effusion de sang, et qui semblait à tous être dictée par le destin même. Oui, Français! vous avez tous partagé l'ivresse des premiers momens. Vous, qui errez encore sur les sols étrangers comme ennemis de cette révolution, vous en fîtes peut-être les premiers partisans : descendez en vous-mêmes, vous en êtes encore les amis, les secrets ou les publics approbateurs. Vous, membres de la dynastie succombée, vous sentiez le besoin de tendre les bras à cette révolution : vos cœurs en ont pressenti la fougue et les orages ; une voix intérieure, impérative et toute suprême, faisait retentir au-dedans de vous :

« Un renversement de choses va s'opé-
« rer ; l'opposition ne fera qu'en précé-
« piter le choc terrible. » Oui , tous les
hommes pensans , quelque rang qu'ils
aient occupé , quelque caste dont ils fise-
sent partie , ont avoué , partagé l'opinion
et le besoin d'une réforme dans le gou-
vernement * ; ils n'ont pu être divisés
que sur les moyens de l'opérer. Fran-
çais ! la révolution est donc véritable-
ment fille de tous les Français : beaucoup
d'entre eux crurent possible un chan-
gement sans révolution ; d'autres une
révolution sans crimes.... Tous , Fran-

Monsieur , frère de Louis XVI , a voté , dès l'as-
semblée des notables , pour le tiers-état , et de la
manière la moins équivoque. Voyez ce que l'infor-
tuné Bailly lui dit à ce sujet , au sein de la com-
mune , en réponse à son discours , relativement
à M. de Fayras.

gais , vous desiriez le bonheur ; vous l'avez cru possible , vous lui avez ouvert vos bras implorateurs , vous vous êtes armés , honorés des plus modestes emplois civils et militaires. Des cris d'alarme se sont fait entendre : chefs de famille , vous avez comblé les sacrifices ; vieillards , vous vous êtes rajeunis pour vaincre ; enfans presque au berceau , je vous ai vus parmi les guerriers triomphans. Pères et mères , vous avez conduit vos postérités sous les étendards de la patrie ; vous leur avez dit , à l'exemple de cette Lacédémonienne : Honorez vos boucliers ; *renez avec ou dessus*. L'enthousiasme vertueux a donc été le partage des belles ames , et les belles ames s'en louent avec orgueil : les cœurs flétris , les suppôts mercenaires..... le crime

seul rougit de l'exaltation généreuse qu'il a éprouvée. C'est la touchante , l'auguste ivresse qui m'a inspiré que je chante pure et dégagée de tout ce qui a pu souiller sa grandeur que je transmets avec ses attributs et son héroïsme à l'admiration des races futures.

Mais , comme s'il était dans l'ordre politique , ainsi que dans l'ordre des saisons , d'éprouver des températures contraires , bientôt les noirs frimats succèdent aux doux zéphyr de l'émallé printemps ; les idées grandes et libérales fuient devant les furies de l'ineptie et de l'abjection. Elle s'agite , elle s'élève avec toutes ses fureurs , l'horrible Discorde : des nuits d'épouvante , des fleuves de sang et de larmes remplacent un ciel pur , un monde radieux et serein : la terre fré-

mit sous le poids des échafauds !....
 il n'est plus qu'un océan de crimes ,
 de proscriptions , de deuil et de calamités !... un voile lugubre étend ses
 ondes plaintives sur le sol naguère
 embelli de phalanges triomphales ! la
 France glorieuse n'est plus que l'hor-
 reur , que la risée du monde , n'an-
 nonce plus aux nations consternées que
 l'opprobre , le dépérissement , le ma-
 rasme et la dissolution ! elle redit à
 l'histoire que la grandeur d'un peuple
 fragile est passagère , comme celle des
 individus n'est qu'un trait rapide qui
 s'éclipse en naissant , ou ne brille un
 jour que pour éclairer l'horreur de son
 nouvel abaissement. — Toutes les es-
 pérances évanouies font des sacrifices
 meurtriers à tous les désespoirs. Irrite-
 toi , mon âme , agite les plus sombres

pinceaux , voile toutes les affections.... retrace, en caractères indélébiles, inexorables et terribles , ce chaos d'oppressés et de victimes , d'audace et de lâcheté, de tyrans et de suppôts , d'ivresse et de consternation , à la haine des siècles et de nos contemporains ; épouvanté les tigres à venir.

C'est donc la tiédeur et l'enthousiasme , l'espérance et le découragement , le calme et la tempête, le bien et le mal, la vie et la mort des Français que je retrace aux Français. Quelle tâche pénible, encore, pour ainsi dire, au sein du dédale, du choc des idées comme des intérêts différens, des souvenirs douloureux, des vengeances méditées, des partis qui s'agitent en secret, des abîmes prêts encore, peut-être, à se r'ouvrir de nouveau !..... Ah ! ne le sais-je

point : Dieu même apparaîtrait au forum , et prononcerait en éternel oracle sur les évènements politiques , que la diversité des sentimens contraires me lui répondrait que par des cris vociférateurs !... Que pourrait donc espérer l'écrivain solitaire qui , sans ménagemens , sans prôneurs , sans crainte , frappe les factions , comme ces ignorantes , ces méprisables coteries littéraires , dispensatrices , au sein de l'aveugle foule , des réputations d'un jour ?

Oui , je m'élance avec fierté dans l'arène , et mon isolement , qui dédaigne les regards de la multitude , fixera , peut-être , celui de quelques sages. Quiconque est homme a dû avoir une opinion , et doit oser la dire : le lâche seul sacrifie au silence ; et le lâche , au sein des tempêtes qui nous ont agités , s'est

rendu plus coupable que les bourreaux.
 L'être digne du titre d'homme ,
 l'homme , enfin , ne fut jamais le suppôt
 d'aucun dogme contraire à sa conscience ; c'est au milieu des tortures
 qu'il a dû et doit professer sa doctrine
 quand il la croit utile. Dans tous les
 tems , les ames fortes ont bravé les ténèbres
 de leurs siècles , et professé les
 principes voulus par la raison. Telles ces
 phrases dictées par l'histoire (à un
 homme trop fameux) en faveur de la
 presse , inhérente à la nature , et sacrée
 comme elle-même :

Aristote presenta les avantages de
 « la démocratie sous Alexandre , le plus
 « vain et le plus ambitieux des rois. »
 Platon célébra les bienfaits de la
 « tyrannie dans ses écrits à la cour du
 « plus atroce des tyrans , Denis de Sy-
 « racuse. »

« Tite-Live , passionné pour la ré-
« publique , écrivit pour elle sous Au-
« guste. »

« Tacite , le fléau des tyrans , bu-
« rina l'histoire de leurs crimes sous
« le règne de Domitien. »

« Machiavel dévoilait les manœu-
« vres sourdes et les sombres ruses de
« la tyrannie sous les Médicis. »

« Sydney stipulait pour la liberté dé-
« mocratique sous l'atroce et féroce an-
« glais Cromwel. »

« Rousseau dicta aux nations les élé-
« mens de la liberté et de leur souve-
« raineté sous le plus despote et le plus
« corrompu de nos rois. »

Pourquoi ne rappellerais-je pas ici la
grandeur , la sublimité... que dis-je ?
le bon sens , la simple équité naturelle

d'Otane , * qui , rougissant de sa puis-

* Après la mort de Cambyse , roi de Perse , et de celle du faux Smerdis , mage , Otane ou Otanès , dans une assemblée des satrapes , vota pour que l'on fit de la Perse une république démocratique. Il termine ainsi les principes éternels qu'il oppose au despotisme. « Mon avis est que nous renoncions à la « monarchie , et que nous remettions au peuple « l'autorité , parce qu'on trouve les talens et toutes « les vertus dans un grand nombre d'hommes plutôt « que dans un seul. »

Darius parla pour la monarchie , et réunit la majorité des suffrages.

« Il est donc décidé , dit Otane , que l'un de « nous sept possédera seul la puissance souveraine. « Quant à moi , ne voulant ni servir ni commander , « je ne vous disputerai point la couronne ; je vous « cède mes droits , mais à condition que ni moi ni « mes descendans ne seront jamais assujétis à aucun « de vous. »

Otane demeura libre , et , seul au milieu de la Perse esclave , sa race fut toujours indépendante.

sance et de son rang , voulut , d'un mouvement généreux et volontaire , affranchir sa patrie de toute domination tyrannique.

Thésée , une foule de régnans ,.....
Sylla même abaissa ses faisceaux devant la majesté populaire ,.... laissa quelque chose aux droits sacrés de la nature.....
Français ! au moment où j'écris , que ne devez-vous pas attendre de ceux qui vous gouvernent ! Vos nombreux héros , plus braves que ceux de l'histoire , les effaceront , sans doute , en justice , en

Devant l'ombre d'Otane , à qui le trône était particulièrement destiné , que pensez-vous de vous-mêmes , satrapes modernes , dominateurs insolens , vous qui ne devez votre élévation , votre existence qu'à l'aveuglement des peuples , ou qu'à l'amour , qu'à l'enthousiasme de vos concitoyens pour la liberté ?...

grandeur, en générosité. Aujourd'hui tous les hommes doivent avoir du respect, au moins ostensible s'il n'est intérieur, pour les droits de tous les hommes : tous les hommes aujourd'hui savent que le véritable héroïsme n'est que dans le bien-fait envers tous les hommes ; que dans le service rendu à la cause éternelle de la liberté des peuples. Cette cause éternelle, amante des grands cœurs, doit en enchaîner les hommages.

L'ordre immuable des choses humaines, la vétusté des hochets de l'orgueil, la lumière des siècles, ont produit notre éruption politique. L'homme qui la retrace au monde, et qui porte en soi le sentiment du juste et de l'injuste, a dû se rendre étranger à lui-même comme à ce qui l'environne, et se précipiter dans l'avenir pour y méditer,

pour y juger, dans la conscience des générations, la fabuleuse histoire des Français, leur trop réelle ivresse, les trop épouvantables orages de leur révolution.

Qu'on n'imagine pas trouver en moi le flatteur d'aucun parti : tous ont été vils, persécuteurs, assassins ; tous ont mérité la juste exécution. Mon livre n'est donc point le délire, la passion d'aucune secte ; mais le délire et la passion, l'aversion de toutes. Non jaloux de ma propre estime, je ne cherche pas à plaire à ces tourbillons passagers, à ces météores éphémères qui s'éclipsent aux regards, et ne laissent après eux que plus de destruction et d'obscurité. Les lâches, les ambitieux, les écrivains vulgaires dédient leurs productions aux puissans du jour : moi, plus

amant de la gloire , tout en rendant un hommage intérieur au génie , à l'homme de bien , je n'offre le résultat de mes veilles qu'au malheur , qu'au siècle impartial , qu'aux victimes du pouvoir et des révolutions , qu'au calme de l'avenir. — L'avenir seul dispense les auréoles avec justice ; l'avenir seul prononcera sans appel sur les événemens et leurs auteurs , comme sur le courage et la fidélité des écrivains.

Oui ! j'ai peint les désordres de cette époque terrible et sublime qui frappera les âges d'étonnement , de respect et d'épouvante , mais pour faire redouter les maux et les ravages qui accompagnent les révolutions. Mais comme philanthrope , comme ami des vertus et de la clémence , mon âme repousserait l'idée d'offenser un seul être.

DE LA LIBERTÉIDE. XXVII

Quand, en révolution, tous les hommes sont coupables, nul n'a le droit d'être accusateur. Que dis-je !... les mondes et les siècles sont entre les laves, les cataractes de l'esprit qui s'épure, et l'indélébile borbier des actions. Le souffle volcanique d'une âme généreuse n'est point complice des bassesses de l'intérêt : l'homme-philosophe et libre rayonne dans les cieux, tandis que l'esclave cruel habite le néant. Ce n'est aujourd'hui qu'un indulgent éclair qui annonce la foudre... il me dévore, le besoin de nommer... Elle se présentera, je la saisirai, l'impérative occasion de vous frapper d'un fer rouge, d'un sceau réprobateur, vous, misérables populaciers qui persécutâtes, qui déshonorâtes, qui trafiquâtes la malheureuse France, le repos et le bon-

heur des peuples ! Ce n'est aujourd'hui que le sommeil de l'indifférence, du mépris, de la méditation... — Si, quand tu sauras, muse impartiale et sensible, épancher ta juste mélancolie, agiter le burin de la sévère Cléo, quelque despotisme s'élève, eh bien ! tu fuiras la patrie qu'il ta vue vertueuse, tu te précipiteras sur un sol hospitalier : il est encore peut-être des abris pour le juste ; il est, sans doute, encore dans quelque coin de la terre une plage inaccessible à la fureur des tyrans. Eh ! n'est-il pas dans les décrets du Destin que l'auteur de *la Libertéide* trouve des persécuteurs et les fers dans son pays prétendu affranchi ?... Encore un instant... Non, la France n'a plus de Domitien : de grands hommes tutélaires succèdent aux pygmées-vautours ; l'éducation, le gé-

nie, l'amour de la gloire brillent où régnaient les vendales ; la vertu , la plume du philosophe ne sera plus enchaînée , avilie , la proie des exils ou des échafauds. Quand les jeux barbares et dissolus sont tolérés ; quand le luxe et la corruption sont mis en systèmes de repos , d'abondance et de bonheur par des bouches insensées ;.... quand un homicide , un ténébreux fanatisme est protégé comme la consolation d'un stupide vulgaire , le sage , qui médite sur son grabat , peut en paix , sans doute , exhaler ses rêves cosmopolites et bien-faiteurs. Elle ne régnera plus , l'odieuse intolérance..... Mably , Raynal , Helvétius , Dalember ,... félicitez-nous de ne plus être gouvernés par la crainte , mais aux doux rayons de vos lumières ; vous qui , sous des rois ombrageux ,

usâtes avec tant de courage du droit de la pensée et de la presse. La philosophie est tellement toute puissante, que la pudeur des tems les plus despotiques a souvent respecté, même honoré, l'homme qui éclaire son espèce, et qui, par l'essor de sa pensée, prend son vol dans les siècles. Que l'on parcourt les annales du règne de Louis XIV, et l'on sera frappé des maximes libres et philosophiques qui s'y professent. Non ! la raison humaine, la raison toute suprême ne peut rétrograder : c'est un fleuve qui, comme tous les torrens, peut bien avoir ses variations de hauteur et de baisse, de lenteur et de rapidité, de sécheresse et de débordemens, mais dont la source est aussi intarissable qu'éternelle. Il est un ordre d'apogée et de périgée dans les choses...

Il est un cercle de gravitation dans la nature, qui n'échappe pas au méditant... Il est un équilibre, une rotation qui commande la fuite, mais aussi le retour des atomes et des masses...

Il est une intelligence, une flamme pénétrante et divine, dont la chaleur, éclaire les ténèbres de cette nuit même, qui partage les intervalles du tems...

Elle vient, l'heure où le gouvernement, sensible à la véritable gloire, agrandira le domaine du génie et de la pensée de toute leur influence par l'éducation *commune*... Oui, l'éducation *commune* ! Vous êtes révoltés, vils patriciens : mais vos crispations de fureur annoncent la légitimité de mes vœux. Oui, la paix, le repos et la grandeur de notre gouvernement fera un jour pour l'éducation *commune* ce que le génie

seul peut faire en faveur de ce qui développe la pensée..... Auguste se rendit plus grand par Mécène , et la protection qu'il accorda aux lettres , que par toute la puissance impériale. N'en doutez pas , gouvernans , c'est l'équité des lumières , c'est le tribunal suprême de la littérature qui dispense ou révoque l'immortalité. Oui , vous devez châtier le folliculaire perturbateur : mais vous devez proclamer votre respect pour les œuvres de l'intelligence et de la vertu ; vous devez en étendre le domaine sublime : le livre dont l'accent , dont la morale est utile aux hommes , honore plus le gouvernement sous lequel il se propage que son auteur même.

C'est en vain qu'ici la malignité chercherait un aliment. Sans doute , pour

DE LA LIBERTÉIDE. XXXIII

l'aposté délateur, il est, dans l'opuscule le plus insignifiant, tel mot.... telle inversion..... telle virgule !..... Ah ! serpens homicides ! les vertueux ouvrages, la BIENFAISANCE d'un abbé de Saint-Pierre n'étaient point à l'abri de vos dards odieux. Eh ! quelle est l'œuvre, le chapitre, la période, l'antithèse, la réticence, isolément interprétés, qui n'offrent pas à l'ineptie, à la bassesse, au méchant quelque délit privé, quelque crime d'état ? Il n'est pas de livre dont le passage le plus indifférent ne puisse être torturé contre les intentions et l'esprit de son auteur. « En m'ex-
« tasiant sur les divines beautés de l'é-
« vangile en général, » s'écrit J.-J. Rousseau, « j'y trouve en particulier de quoi
« faire pendre vingt fois le fils de Dieu. »
C'est l'ensemble d'un livre, la vie morale

d'un écrivain que le juste pèse, apprécie et compare : le sage a en horreur ces ames de boue qui dissèquent la pensée, qui cherchent un complot subversif dans le titre d'un alphabet, le cliquotement de l'œil, le mouvement des lèvres...

Oui, l'écrivain pensant est presque toujours mélancolique : respectez sa bile; elle n'est que le résultat de vos fautes, de votre légèreté, de votre néant. « Oui, vous dit-il, mon existence n'est « souvent qu'une irascible mélancolie. » — C'est que vos travers, plutôt que la nature, l'ont rendue telle; c'est que l'ingratitude, la perversité, la fourberie des hommes l'ont presque aliénée de l'univers; c'est que cette sublimité de vertus, dont se nourrit l'ame du sage, n'est plus qu'idéale, qu'un

vain nom pour la horde humaine ;...
 c'est que... Je conçois les sombres nuits
 d'Young. Un jour, peut-être, je pu-
 blierai non des nuits, mais des jours
 plus nébuleux, plus funèbres, plus
 sensibles encore.. Oui, tel événement,
 telle situation de la vie métamorphose
 les individus, et donne à leurs organes,
 pour ainsi dire, une autre essence,
 d'autres sensations, d'autres fibres. Mil-
 ton, à jamais l'honneur de l'Angle-
 terre; Milton, incorruptible amant de la
 Liberté, fut en butte aux persécuteurs,
 et nous ne devons, sans doute, ses brû-
 lans ouvrages qu'à l'irritation de sa sen-
 sibilité. Milliers de Français échappés
 à la faulx du moment, victimes des
 tourmentes contraires, le malheur, n'en
 doutez pas, détermine et hâte souvent
 ces destinées suprêmes que la prospérité,

qu'une même assiette d'existence eût empêché d'éclorre. Vos ames, quoique long-tems aigries, n'en seront pas moins et plus douces, et plus philosophiques, et plus magnanimes qu'avant la tempête. Je crois même, en dernier résultat, que le caractère français, renouvelé, en quelque sorte, par la révolution, retrempé à la forge des alarmes, perdra de cette frivolité, de cette inconstance qui le rendait si souvent, sous le passeport de la galanterie et de l'amabilité, la fable des autres peuples, et ne lui laissait, pour ainsi dire, qu'un rang secondaire dans l'esprit des nations.

Ne soyez pas injustes envers la raison, parce que les évènements l'ont été envers vous; ne vous armez point contre les principes, la fureur des partis s'est trop armée contre eux. Vous avez souf-

DE LA LIBERTÉIDE. XXXVII

fert ! ah ! qui n'a bu dans la coupe amère des orages , dans le calice presque universel ? Vous avez souffert ! rendez-en grace à la providence : l'adversité sensibilise les cœurs , enfante les conceptions généreuses , élève , agrandit les belles ames , crée souvent l'homme supérieur , et l'impérissable héros. Vous avez gémi ! soyez-en fiers : il est à plaindre , il est malheureux , le mortel qui n'a point versé de larmes dans nos jours de deuil !

Et moi aussi j'ai payé au sort mon tribut personnel de souffrances , j'ai acquis le droit de devenir meilleur en fuyant les hommes , ces hommes abâtardis par l'encens du pouvoir , les fausses jouissances et l'adulation !...

C'est au sein de la captivité que , sans plan , sans dessein , sans aucune inten-

tion littéraire , je traçai , dans l'indifférence d'un oiseux amusement , quelques fragmens de cet ouvrage ; et ce n'est qu'aux instances d'un grand nombre de littérateurs distingués que je me détermine à le publier tel qu'il est tombé de ma plume. Ames tendres et sensibles , pros-crits de tous les systèmes , victimes des foudres contraires , vous qui honorez l'homme de bien , quoique d'une opinion différente , sages ! mon livre est donc aussi l'enfant du malheur et de l'oppression ; il a tous les droits à votre indulgence , il dit vos infortunes : qu'il vous soit cher , qu'il soit pour vous , pour vos enfans , pour vos générations une sorte de mémorial généreux , consolant et vengeur. C'est en se retraçant les écueils , les maux de la vie et les caprices du sort que le sage apprend à en

mépriser les rigueurs, et les supporte sans murmure.

L'homme qui aura vu, médité la révolution, qui en aura considéré, en vrai philosophe, en impassible juge, les situations diverses, qui osera calculer la toute puissante influence de cette même révolution sur les tems à venir, applaudira le point de vue sous lequel je la présente.

Entrons dans quelques détails sur le littéraire de cet ouvrage, et particulièrement sur cette répétition qui effraie le lecteur comme le poète le plus audacieux; sur cet obstacle que je me suis créé à plaisir, il est vrai, mais qui, peut-être, n'en a pas moins son but, sa magie, son charme et ses mystères...

.....

Si cette finale se trouvait tellement

adaptée, qu'elle n'affaiblît ni la gravité ni l'énergie majestueuse de l'ensemble, qu'elle fût comme le type créateur, le véhicule et l'ame de la production, ne serais-ce pas, en quelque sorte, un monument de plus offert à la poésie française, puisqu'elle n'a pu me présenter de modèle en ce genre? Nous avons bien quelques bouts rimés, quelques ballades, ou chansonnettes frivoles de trois, quatre ou cinq couplets qui se terminent par le même mot; mais aucun littérateur du genre élevé ne paraît avoir tenté dans ce genre aucune description vaste.

C'est aux lettrés, aux versificateurs, surtout, qu'il appartient de dire combien cet obstacle présentait de difficultés à vaincre. Ils s'aperçoivent que si mon mot final est LIBERTÉ, il a fallu, pour

être fidèle à l'harmonie , presque m'interdire toutes les rimes , toutes les désinences féminines et masculines en *é* , ou du moins en être extrêmement avare , à l'exception de celles masculines en *é* seulement. Je me suis donc privé de la moitié de nos rimes , à peu près , pour rendre cette répétition aussi heureuse , aussi agréable que possible , et pourtant , dit Voltaire , « il y a très-
 « peu de rimes dans le style noble , et
 « nous avons beaucoup de mots aux-
 « quels on ne peut rimer. Aussi le poète
 « est rarement maître de ses expressions.
 « J'ose affirmer qu'il n'est point de lan-
 « gue dans laquelle la versification ait
 « plus d'entraves. » Voilà le langage du
 plus facile , du plus fécond , du plus in-
 génieux de nos poètes. Me pardonnera-
 t-on d'avoir osé me créer plus d'obsta-

cles , non dans un opuscule passager , mais dans un ouvrage caractérisé et d'une assez grande étendue ?

C'est en effet une révolution , et la révolution française dans son ordre chronologique ; ce sont des annales d'héroïsme et d'attentats extraordinaires ; c'est la tourmente d'un grand peuple en guerre avec lui-même et les autres peuples ; c'est , enfin , une fièvre convulsive , un délire national d'environ douze années que j'ose décrire avec l'essor , le rythme et la hardiesse de l'ode. Peut-être , en effet , s'apercevra-t-on que , pour retracer la foudre , la nature explosive de chaque événement , j'ai quelquefois identifié mon ame à l'ivresse , à l'enthousiasme , à l'abandon , à la fièvre , à la fureur des ames ; que , pour peindre ces cataractes qui nous

DE LA LIBERTÉIDE. XLIII

ont paru tantôt sublimes , tantôt horribles et toujours immortelles , il fallait de sombres , d'héroïques , de brûlans pinceaux. Images ! élévation ! sentiment ! harmonie ! regards de l'avenir !... oui , vérités de l'avenir ! mes transports vous ont invoquées.

J'aurais pu donner à ma nation un poëme épique dans sa véritable acception ; je crois avoir acquis le droit de le dire sans égard pour ces contempteurs qui bassement nous rabaissent , et que je foule aux pieds ; sans ménagement pour ces pédagogues-censeurs qui , comme le vautour sur une proie , saisiront malignement jusqu'à l'aveu de ma candeur , et le dénatureront avec avidité. Mon expérience méditative sur le fragile et sot jugement des hommes me met trop au-dessus de leur vanité pour feindre leur

modestie. Le moins enivré, le plus véritablement modeste s'accuse avec franchise des faiblesses du cœur humain : c'est l'irascible orgueil qui singe et affecte l'obscur humilité ; c'est par des feintes hypocrites, une déférence factice, des préfaces dissimulées que les petites ames fatiguent de leurs prétentions. Celui qui daigne se plier au ton de ce vulgaire respect humain, et de ses prétendues bienséances, n'est point dégage des langes de la sottise ; il rampe au milieu d'eux ; il est déjà jugé, même par ses pairs : il mourra tout entier. Celui qui sent sa force à celle de s'élever et de s'abaisser lui-même. Le vrai talent est son premier arbitre : il sent ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il veut être ;.... il a le secret de sa gloire et de ses moyens ; il vole à son but, il

plane avec majesté sur son horizon , et ne daigne pas abaisser un regard sur cet essaim de reptiles détracteurs , la honte de la littérature , du goût et du génie , comme le poison de toute vraie morale.

Oui , il m'eût été plus facile d'exécuter un poëme épique , avec toute la pompe et la grandeur qu'il exige , que d'enchaîner un même mot à chaque dixième vers de mon ouvrage. « Je le sais , ce que vous inventez sans nécessité , sans obligation est d'avance jugé sévèrement. » Je dois l'être avec moi , avec acrimonie , quand je m'impose non-seulement des liens volontaires , mais que j'arbore les couleurs qu'une tourbe injuste et servile pros- crit sans examen. « Mais si l'homme a , dans le secret de sa pensée , un asile

« de liberté impénétrable à l'action de la
« force, » n'ai-je pas capté le suffrage
intérieur de la race humaine pensante ?
Êtres créés pour toute indépendance,
vous la chérissez dans vous-mêmes ;
malgré l'aveuglement et le ton des par-
tis, vous rendrez, avec le tems surtout,
justice entière à celui qui, pour peindre
la tourmente, la frénésie, la rédon-
dance du moment, s'il peut s'exprimer
ainsi, retracer les paroxismes violens
des orages, dut multiplier les sons, le
sentiment, le mot qui flatte en secret
la nature, votre dignité, vos droits, vos
affections libérales. (*) Vos neveux, vos

(*) Cette terminaison s'est ainsi trouvée à une
première quantité de stances, sans, pour ainsi dire,
que je m'en aperçusse : je n'ai pas eu la sottise et
puérile vanité de vouloir faire *un tour de force*, le
plus insupportable d'après la lassitude des mots ;

DE LA LIBERTÉIDE. XLVII

enfans, plus justes, moins avilis, moins prévenus contre la destinée, applaudis comme des tempêtes et l'opinion rétrograde des esprits.

Je n'ai pas compté sur la justice, même sur l'indulgence du moment où nous sommes; j'ai seulement pensé que le mot LIBERTÉ n'était point un mot de localité ni de circonstance, mais un mot sacramentel, universel et durable; qu'il n'est TRIVIAL que dans certain SOMMEIL et pour quelques hordes;... qu'il se représentait à chaque instant de la vie; qu'il se rapportait à tous les êtres, à tous les âges, à toutes les idées grandes et généreuses; qu'il flattait toujours l'oreille de l'honnête homme qui sent sa dignité; qu'il était le cri du siècle où nous vivons, l'adage de la nature comme celui de tous les peuples; et que, dans toutes les hypothèses de tranquillité, de tourmente, d'indépendance, d'esclavage même que peut éprouver une famille, une contrée, la France, l'Europe, le monde, cet ouvrage, (on voudra bien en convenir) où règnent l'horreur du mal, l'enthousiasme du bien, et l'énergie de l'ame, doit particulièrement frapper les hommes, de quelque lieu, de quelque rang, de quelque opinion

ront le Français qui leur retrace , avec impartialité , le torrent nébuleux et rapide , dont le souvenir doit être aussi grand , aussi instructif qu'immortel.

Mon titre est LIBERTÉIDE. Libertéide ! s'écrie avec dédain la foule es-
qu'ils soient. J'ai le sentiment qu'il doit un jour honorer mon pays et mon nom. Encore une fois, je me sens trop supérieur aux méprisables effets de l'orgueil même pour ne pas dédaigner ici la dissimulation ; il doit être permis à ma solitude, à ma morale d'adresser cet épanchement confidentiel à la bienveillance, à l'amitié, à la bonne foi, à la méditation de quelques sages critiques, de quelques magistrats-littérateurs-philosophes qui me jugeront, et dont je respecte d'avance les arrêts. Il paraîtra cet ouvrage ; et , comme de la foule des livres dont les auteurs ne sont pas déjà connus, ni marquans, et comme renfermant un ton, une morale et un genre qui heurtent la mode du jour, il doit être mal accueilli. Mais le tems me vengera, et de la manière la plus éclatante ; j'en appelle à témoin le cœur, l'ame et les vertus de ceux qui me liront sans fiel.

DE LA LIBERTÉIDE. XLIX

clave et sautillante de nos frelons-critiques. Oui, Libertéide ! Ce mot, que je m'honore d'avoir créé, ne dit-il pas autant à l'esprit du sage, à l'oreille des nations, à la dignité de l'espèce humaine que les titres des poèmes grecs, latins et autres, tels qu'*Enéide*, *Héracléide*, *Théséide*, *Thébaïde*, *Pétréide*, *Pariséide*, etc. ? Que *Henriade*, *Franciade*, *Louisiade*, *Illiad*e, *Dunciade*, etc. ? Oui, Libertéide ! N'est-ce pas ici la chose, et non le mot qui vous épouvante ? Ah ! je le sais, quelques chants obscènes, quelques ballades de coulisses, quelques épîtres... dictées par la bassesse, eussent obtenu vos applaudissemens : je les méprise. Loin de moi, secte nombreuse et avilie ! courbez vos fronts déshonorés dans les ténèbres de la servitude ; volez dans les

bras de vos Phrinées , célébrez leurs
migraines , leurs vapeurs , leurs sophas.
C'e n'est pas à vous que je daigne sourire :
loin de ma muse ; la Libertéide ne s'a-
dresse qu'aux hommes , aux hommes !
Ce n'est pas aux Français que j'exhale
ici ma pensée , c'est aux sauvages , aux
Lapons terriers , aux fauves des déserts.
Oui , le vide des déserts , le sombre des
forêts , le Lapon hutté , le brut sauvage
est souvent plus digne de la Liberté que
le frivole Français. — Ne m'applaudis
point , plèbe exterminatrice ; ne m'ap-
plaudissez point , cotteries phrasières et
serviles : alarmé , je m'écrierais comme
Phocion : *J'ai donc dit une sottise.*

Mais laissons le vulgaire , et parlons
au juste.

L'action , la morale et la poésie sont les
trois inséparables attributs qui caracté-

DE LA LIBERTÉIDE. 11

risent le poëme épique : deux me seront accordés , je l'espère ; le principe d'action seul peut m'être disputé en ce que ce n'est point l'action continue d'un héros , mais un cours d'événemens qui ne dépendent d'aucun héros en particulier. Je pourrais répondre que l'action de la Liberté étant le type , le mobile de toutes les catastrophes , elle peut être considérée comme le guide , le flambeau , la déesse inspiratrice du poëme , et que l'action , sous ce rapport , me semble mériter d'être admise : mais je suis loin de vouloir soutenir ici la moindre lutte. La morale du poëme épique doit tendre à faire triompher constamment les vertus , et la poésie doit s'attacher à les rendre aimables par les charmes de sa pompe et de son harmonie : j'ai abandonné mes pinceaux &

l'impulsion de mon cœur, épanché mon idolâtrie pour les dogmes du sage : le sage est le seul dieu digne de mon encens. Pour ceux qui mesurent l'incalculable force des grandes et sublimes passions, *la Libertéide* sort de la ligne de tous les poèmes connus jusqu'à ce jour : il doit nécessairement heurter beaucoup d'affections, mais coïncider avec beaucoup d'autres, suivant les étendards et les situations ; c'est un rythme à dessein, ... une-terminaison osée, ... ce sont les chants de l'histoire soumis à l'art du musicien, à la modulation vocale... Telle réunion, telle cité, tel réveil, tel souvenir... voilà l'un de mes secrets révélés... Vous n'en saurez pas d'autres, mortels indiscrets ; vous iriez les dire à la tyrannie, aux méchants ; vous iriez dénaturer mon souffle, interpréter

criminellement le candide et saint opus-
culé de ma solitude ; vous iriez armer
l'anathème et la foudre de ces intrépides
jupiters qui pâlisent à l'aspect d'un mou-
cheron pensant ; vous iriez , avec la flât-
terie , la délation , la bassesse , calomnier
ma vertu , l'œuvre cosmopolite et sacrée
que j'appelle *mon espièglerie philoso-*
phique. Respectez-la , mon espièglerie.

Dans un livre que j'admire , je lis
ces phrases qui frappent d'autant plus
ma pensée , qu'elles lui sont tout à fait
conformes : « La poésie excite , dans les
« êtres privilégiés , le dévouement des
« vertus , et l'inspiration des pensées
« élevées. »

« Ce que l'homme a fait de plus
« grand , il le doit au sentiment dou-
« loureux de l'incomplet de sa destinée.
« Les esprits médiocres sont , en gé-

« néral, assez satisfaits de la vie com-
« mune ; ils arrondissent , pour ainsi
« dire, leur existence , et suppléent à
« ce qui peut leur manquer encore par
« les illusions de la vanité ; mais le su-
« blime de l'esprit , des sentimens et
« des actions doit son essor au besoin
« d'échapper aux bornes qui circons-
« crivent l'imagination. L'héroïsme de
« la morale , l'enthousiasme de l'élo-
« quence , l'ambition de la gloire don-
« nent des jouissances surnaturelles qui
« ne sont nécessaires qu'aux âmes à la
« fois exaltées et mélancoliques , fati-
« guées de tout ce qui est passager ;
« d'un terme , enfin , à quelque dis-
« tance qu'on le place. C'est cette dis-
« position de l'âme , source de toutes
« les passions généreuses , comme des

« idées philosophiques qu'inspire par-
« ticulièrement la poésie. »

Tu dis vrai , femme éloquente , je le
sens.

Tu dis encore vrai lorsque , disser-
tant sur l'effet que font sur nos ames les
différens genres , les différentes modu-
lations poétiques , tu t'exprimes ainsi :

« On reproche à Ossian sa mono-
tonie. »

« On doit trouver encore même dans
« Young, Thompson, Klopstock, etc. ,
« une sorte d'uniformité. La poésie
« mélancolique ne peut se varier sans
« cesse. *Le frémissement que produi-*
« *sent dans tout notre être de certaines*
« *beautés de la nature , est une sen-*
« *sation toujours la même ; l'émotion*
« *que nous causent les vers qui nous*
« *retracent cette sensation a beaucoup*

« d'analogie avec l'effet de l'har-
« monica. L'ame , doucement ébranlée ,
« se plaît dans la prolongation de cet
« état aussi long-tems qu'il lui est pos-
« sible de le supporter ; et *ce n'est pas*
« *le défaut de la poésie , c'est la fai-*
« *blesse de nos organes qui nous fait*
« *sentir la fatigue au bout de quelque*
« *tems : ce qu'on éprouve alors , ce n'est*
« *pas l'ennui de la monotonie , c'est la*
« *lassitude que causerait le plaisir trop*
« *continu d'une musique aérienne.*

Je me suis aussi persuadé depuis long-tems que la véritable poésie est susceptible d'être considérée comme monotone , par le plus grand nombre , sans qu'elle le soit en effet.

Sans parler de la Pucelle , ouvrage obscène , fruit de la jeunesse d'Arouet , qui n'est souvent admiré que par de

DE LA LIBERTÉIDE. LXVII

sales imaginations, nul ne peut dis-
convenir que la Henriade ne soit un
des premiers poèmes français dans le
genre élevé. Eh bien ! une foule de
gens de lettres même n'ont pu la lire
de suite, sans éprouver une sorte de
lassitude, et même d'ennui. Pourquoi ?
C'est que son horizon est supérieur à
l'intellectuel de la presque universalité
des hommes ; ils ne peuvent atteindre à
son élévation, s'y maintenir un moment
qu'avec une sorte d'effort. Ce contact
musical et de pompe, et de pensées, et
d'images, qui frappe leurs fibres si sou-
vent amollies, leurs organes, leur in-
telligence, leur surprise même, exige
une contention extraordinaire, qui les
fatigue, et les empêche de parcourir un
instant quelque étendue vraiment poé-
tique. Ce sont des estomacs débilés qui

ne peuvent supporter un aliment substantiel. Le président Hénaut avait raison de dire à Voltaire : « Ne continuez pas votre Henriade ; les Français n'ont pas la tête épique. » Mais il ne me semble pas qu'il eût bien médité sur les causes de cette vérité.

Ce n'est point par principe de goût , par caractère national que les Français n'ont pas la tête épique , c'est parce qu'encore la plus grande partie de l'esprit humain , en général , est au-dessous du langage élevé. Le plus oiseux couplet sera certainement plutôt admiré dans nos cercles frivoles qu'un poëme alexandrin.

Voltaire était immortel par sa poésie philosophique ; qu'il n'en avait encore reçu aucune preuve de l'opinion. Sa Princesse de Navarre parut sur le théâtre de Versailles , et voilà madame

de Pompadour qui fait nommer le poëte
gentilhomme de la Chambre. Voltaire
profita du ridicule, et en rit par cet
im-promptu :

Mon Henri Quatre et ma Zaire,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi :
J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire ;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la Foire.

Quelle autorité plus forte puis-je ap-
porter à l'appui de mon opinion sur ce
genre que j'appelle frivole ? Mais je
suis frappé douloureusement : Voltaire
gentilhomme de la chambre ! gentil-
homme de la chambre !! Voltaire gen-
tilhomme de la chambre !!! Bon dieu
quelle dégradation !... Gentilhomme de
la chambre ! — Non, il n'est point de
terme assez abject pour appliquer à cet

avilissement. L'homme de lettres est supérieur par essence à tout autre homme, aux maîtres de la terre ; quels qu'ils soient. Je ne permets pas à l'homme de lettres d'accepter l'odieux titre de gentilhomme de la chambre d'un Marc-Aurèle, empereur : à plus forte raison de s'atteler au char effronté de tant de misérables souverains de contrebande. Ceci peint notre cher Voltaire : il était, comme nos académiciens du jour, souvent encore plus bas dans ses actions qu'élevé dans ses phrases. Indépendant par fortune, que ne l'était-il donc aussi par philosophie ? J.-J. Rousseau est grand chez madame de Vercellis : les seules vieissitudes, toujours compagnes du vrai génie, avaient jeté le grand homme dans une apparente servitude : le cèdre à la cime la plus altière est

plus qu'un autre exposé aux coups des orages. J. J. Rousseau, fier, dévoré du feu de l'indépendance, devait longtemps végéter à la merci des plus esclaves mortels. Eh ! chaque jour ne voyons-nous pas le vrai mérite, le mérite pauvre asservi aux bassesses, aux crimes de la plus abjecte classe de la société ? Le sort du talent ; de la grandeur d'ame n'est-il pas de gémir courbé sous le sceptre infamant de l'orgueil et de l'insolence des riches ? des riches toujours vils, toujours oppresseurs, toujours aussi vains qu'ignorans et haineux.

Mais Voltaire, sur le tabouret d'un Louis XV, a flétri ses lauriers, tandis que J. J. sous la livrée d'une espèce de bourgeoise, par nécessité, relève tout son éclat à venir. Comme un grand

nombre d'hommes supérieurs, c'est, pour ainsi dire, dans une enfance malheureuse, dans une humiliante obscurité que Rousseau prépara son domaine immortel. Personne aujourd'hui ne conteste le Panthéon à J.-J. ; il rayonne de gloire à côté du gentilhomme de la chambre. J.-J. honore le Panthéon, et il a passé sa vie dans le dégoût, dans la pauvreté, dans le besoin : et toujours lui-même, toujours bravant le sot jugement des hommes, il nous révèle ce qui nous était caché ; il déroule à nos yeux vulgaires le tableau de ses faiblesses, de ses fautes, de son abandon, ... de notre néant, ... de sa grandeur ! ... Mais tu m'emportes loin de mon sujet, gloire d'Ermenonville ! ... Dors en paix, sommeille avec fierté à l'ombre de tes peupliers majestueux, ... tutélaires, ... sain-

tement emblématiques ;... repose sous le feuillage... au sein de la nature ;... que ta silencieuse présence enorgueillisse chaque aurore ,... le calme des nuits ,... le jour étincelant ,... la plante que tu vis croître ;... repose sous le feuillage ,... sous le dôme éternel : c'est là ton plus digne Panthéon , le vrai temple du sage... Repose loin des hommes ,... sous les fleurs de la reconnaissance.

Je reviens combattre nos apollons de boudoirs , nos hémisticheurs de toilette , nos prétendans exclusifs aux dignités... contemporaines ; oui , toutes contemporaines !

Ne savons-nous pas que tel académicien , comme tel homme en place , ne doit son fauteuil qu'à telle chansonnette , tel calembourg ? Cependant , qu'est-ce qu'un jocrisse , qu'est-ce qu'un baladin

à côté de Corneille? Le genre léger n'est à l'épique que ce qu'est le papillon à côté de l'aigle: mais le papillon, plus à la portée des regards du vulgaire, en sera toujours plutôt admiré: le vol de l'aigle n'est que pour le petit nombre des yeux perçans. Le poète frivole se fait aussitôt une réputation; éphémère il est vrai; mais, enfin, jouit-il plutôt de quelque succès dans son genre que le poète élevé. Que doit conclure l'homme qui analyse l'intellectuel des nations; qui mesure l'étendue des facultés humaines? Que le genre léger, toujours flatteur, toujours volatil, souvent dissolu, et qui porte avec lui toutes les teintes de l'esclavage, est le genre qui flatte le plus la médiocrité, la mollesse et les préjugés du grand nombre. Que le genre élevé, toujours moral

liste, toujours sévère, souvent âpre et mélancolique, amant sublime des arts, de l'indépendance et de la liberté, ne peut plaire qu'aux âmes grandes et vertueuses; et doit, conséquemment, déplaire à la multitude avilie, comme l'aspect du régent déplaît au licencié-écolier. Plus les peuples seront démoralisés, et moins ils aimeront la poésie épique. Des romans ! des romans ! des romans obscènes et barbares ! s'écrient nos cercles corrompus : et jusqu'à la foule *semi-pensante* répète, en esclave des honteuses et méphitiques ténèbres : Des romans ! des romans ! des poésies légères, serviles et satiriques !

Quoi qu'il en soit, nous avons, et nous aurons toujours, des poètes du genre élevé. Voltaire, n'écoutant que son génie, brava et la timidité du ju-

dicieux Hénaut, et la frivolité de sa nation, qu'il honora par sa Henriade. En osant comparer la facilité de la Henriade à la difficulté de la Libertéide, (quelle audace !) que ne m'auriez-vous donc pas dit, estimable président Hénaut ? J'eusse été à vos yeux le plus audacieux, le plus délirant insensé. J'aurais pu cependant vous répondre, avec les bons esprits, que tous les hommes possèdent un germe supérieur; que nous portons au-dedans de nous l'immuable sentiment de ce que nous valons, de ce que nous pouvons; que Thersite, assez amant de la gloire, ou jété parmi les hommes plus opportunément, n'eût point été Thersite, mais un autre Achille, un Périclès, un Ulysse, un Léonidas, un Aristide; qu'aucune limite n'est assignée à nos facultés intellectuelles; qu'aucun

genre n'est et ne peut être déterminé ; que la littérature surtout n'a pas plus de règle fixe que les sensations diverses de cette multitude d'êtres en tout et toujours si différens d'eux-mêmes ; que tout est possible au courage , à la persévérance de l'homme qui dit : JE VEUX ; que rien ne résiste à la flamme , à l'impétuosité de telle imagination ; et que , tôt ou tard , telle œuvre , telle action , telle carrière , tel ouvrage obtient le rang que le génie lui destine.

Je laisse aux vains critiques à sécher sur des mots : (*) il est dans mon or-

* Régenteurs glacés , aigles d'almanach , doctes symétriseurs de syllabes , écoutez deux grands maîtres ; « Il faut , dit Cicéron , comme dans la peinture , des ombres pour donner du relief , et tout ne doit pas être lumière. » « Quand vous voyez , dit Sénèque , un ouvrage poli avec tant de soin et tant d'effort ,

ganisation , permettez-moi de vous le dire à l'oreille , petits-maîtres phraseurs , aristarques papillotés ; il est dans mon organisation de rejeter loin de moi ce qui n'appartient qu'aux faibles ; de dédaigner cette polissure pointilleuse qui ravit à la pensée et sa grandeur , et son énergie , et son naturel. N'ai-je pas

« quiétude , vous en pouvez conclure qu'il part d'un
 « esprit médiocre et occupé de petites choses. Un
 « écrivain qui a l'esprit grand et élevé ne s'arrête
 « point à de telles minuties ; il parle et il pense
 « avec plus de grandeur , et l'on voit dans tous ce
 « qu'il dit un certain air aisé et naturel , qui mar-
 « que un homme riche de son propre fonds. N'at-
 « tendez rien de grand ni de solide de ces jeunes
 « gens si frisés et si poudrés , *totos de pixide* , qui
 « sont toujours devant le miroir et à la toilette. Il en
 « est de même de tout auteur qui donne trop d'at-
 « tention à la beauté du style , au choix et à l'arran-
 « gement des mots. »

le droit de vous le dire ? vous recherchez la variété des formes pour couvrir la monotonie, la disette de vos idées. Si j'ai bravé la frayeur que vous fait éprouver ma finale, c'est que j'ai le sentiment que tel ouvrage peut offrir des idées, et des idées fortes et variées, malgré l'apparente monotonie de ses formes. Le cercle de l'imagination est illimité, comme les sources littéraires sont inépuisables. La nature, la toute puissante nature donne à chacun de nous le cachet d'un génie particulier : c'est le courage, l'amour de la gloire, le tems, l'occasion, le hasard qui le développe. Le bûcheron à l'humble coignée, le potentat à l'orgueilleux diadème sont deux pygmées ou deux géans, suivant l'étendue que leur intellectuel embrasse, franchit et parcourt.

On s'apercevra, peut-être encore avec quelque étonnement, que je me suis presque toujours interdit la fiction, tout en me créant des liens pénibles, en m'imposant le cadre le plus étroit. Enfin, je me suis privé du charme qui fait la poésie, et qui en est l'ame, l'aliment et le prestige; je me suis privé de la riche, de la touchante et pompeuse fiction; par respect pour la vérité de l'histoire, pour le véritable esprit de chaque situation. J'ai voulu, malgré mes entraves, laisser, autant qu'a pu le permettre mon rythme poétique, la nuance, le coloris, l'historique de chaque événement : j'ai voulu combattre à nu le crime, les esclaves et les sots.

Ecrivains philosophes, qui n'êtes atteints au char d'aucune secte, d'aucune faction, d'aucune tyrannie, d'aucun fa-

natisme , qui jugez sans outrages , qui analysez l'ensemble d'un livre avant de mesurer son auteur ; vous qui honorez les talens , les vertus , le courage sans distinction de rang , de fortune ou d'opinion , sages ! c'est sous vos auspices que je m'élance dans l'arène ; dites , en feuilletant mon livre : « Cet amant passionné de la vraie philosophie n'appartient qu'à lui-même , qu'à sa propre estime , qu'à l'abnégation généreuse de tous calculs vulgaires , qu'à la doctrine qu'il croit immuablement juste et que commande la dignité de l'homme. »

Je ne dirai rien ici sur mon second ouvrage , les *Chants du Philosophe* , qui se trouvent à la suite de la *Libertéide* ,

et qui en sont comme la substance ,
quoiqu'ils paraissent singuliers dans un
autre genre , à cause du grand nombre
de matières et de sentences qu'ils ren-
ferment. Si les hypocrites , en furieux
serpens qui ne vivent que de morsures ,
se précipitent sur ma pensée , la can-
deur de l'homme de bien la défendra.
Ma vertueuse pensée n'est offerte qu'à
l'ame , qu'à l'imagination de l'homme
de bien : le seul homme de bien m'en
tiendra compte.

LA LIBERTÉIDE,
OU
LES PHASES
DE LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

PHASE PREMIÈRE.

LIBERTÉ ! transmets à l'histoire (1)
Tes dieux, tes revers, tes succès ;
Redis les combats et la gloire,
La honte et les maux des Français.
Ivresse qu'Apollon inspire,
Feu créateur, divin délire,
Guide mon pinceau transporté,
Offre à l'étonnement des âges
Les vertus, les sanglans orages,
Les forfaits de la LIBERTÉ.

Représentez-vous à mes veilles,
 Doux calme, vents désolateurs,
 Héroïsme, attentats, merveilles,
 Jours de deuil, jours réparateurs !
 Vérité suprême et sévère,
 Méconnais les cieux et la terre,
 N'idolâtre que l'équité ;
 Juste dans tes arrêts civiques,
 Brave les rois, les républiques,
 Les fureurs de la LIBERTÉ.

576

Abjection du
 peuple.

L'HOMME est prosterné ; dans la crainte
 Il est vil à ses propres yeux ;
 Il s'interdit jusqu'à la plainte ;
 A lui-même il est odieux :
 Courbé sur la glèbe ennemie,
 Son élément est l'infamie ;
 Son refuge est l'adversité ;
 Jouet de ses coupables maîtres ;
 Effacé du nombre des êtres,
 Il ignore la LIBERTÉ.

LA LIBERTEIDE.

43

Villageois! c'est pour l'indolence
 Qu'agit ton sec général;
 Citadin! la vaine opulence
 Pèse sur ton bras inventeur.
 Vertus, héroïsme, industrie!
 Devant votre gloire flétrie
 Brillent l'orgueil, l'oisiveté;
 Et les tyrans, et l'imposture,
 Seuls possesseurs de la nature,
 En ont ravi la LIBERTÉ.

RENAIS, magnanime déesse!
 Abjure ton fatal sommeil;
 Avec les héros de la Grèce,
 Aux tyrans viens donner l'éveil.
 Armez-vous, Dion, Cléobule,
 Aristogiton, Thrasibule;
 Reprenez le far redouté,
 Créateurs des beaux jours de Rome,
 Levez-vous!... ramenez pour l'homme
 Le règne de la LIBERTÉ.

Invocation à
 la Liberté.

—

Elle vient, la fière amazone :
 Son char est suivi d'Aratus.
 Ce bras, que la gloire environne,
 Est armé du fer de Brutus.
 Austère, en habit d'héroïne,
 Des dieux, de la grandeur divine
 Elle a les traits, la majesté :
 Cet œil, dominant l'atmosphère,
 Annonce aux peuples de la terre
 Qu'elle est l'auguste LIBERTÉ.



Influence de
 M. Necker
 sur le nom-
 bre des dépu-
 tés du tiers-
 état.

Du ministre et de sa puissance (2)
 Tonnent les accens bienfaiteurs ;
 Des climats divers de la France
 S'élèvent les libérateurs ;
 Des Bourbons, des grands, de l'église,
 Le peuple, abjurant la sottise,
 N'a pour loi que sa volonté :
 Armé du courage d'Alcide,
 Brille le forum intrépide,
 Le sénat de la LIBERTÉ.



LA LIBERTÉIDE.

45

Le sénat règne, c'est un père
 Qui détourne les maux présens;
 C'est Dieu qui parle et délibère
 Pour le bonheur de ses enfans,
 Mais, pour mieux en tarir les larmes,
 Proscrire à jamais les alarmes,
 Les chaînes et l'adversité,
 Il va frapper ces privilèges,
 Ces rangs, ces castes sacrilèges
 Destructeurs de la LIBERTÉ.

Assembl. des
communes.

17 juin 1789.

—♦—

En plein air, sous le ciel qui brille,
 Je le vois, ce sénat vengeur!
 Offrir, de l'immense famille,
 Les cris, les droits et la fureur.
 L'œil fixé sur l'azur célesté,
 Il jure un avenir funesté
 Aux tyrâns, à l'iniquité.
 Les bras étendus, le silence
 Est la véhémence éloquent
 De la sublime LIBERTÉ.

Serm. du jeu
de Paume.

20 juin 1789.

Hommage au généreux exemple !
 Le cri vengeur a retenti :
 Etonné , l'univers contemple ,
 Et l'homme et son droit garanti ,
 Dans les tombeaux de nos ancêtres ,
 L'esclave a brisé de ses maîtres
 Le joug impur et détesté ,
 L'enfant , dans le sein de sa mère ,
 S'irrite et veut purger la terre
 Des tyrans de la Liberté !

D'effroi les courtisans pâlissent ;
 Déjà leurs poignards émoussés ,
 Les rois et les prêtres rugissent ;
 Leurs prestiges sont éclipsés ,
 En vain ils prêchent l'ignorance ;
 Des rameaux de l'indépendance ,
 Le feuillage n'est qu'agité ;
 J'en entends l'orgueilleux murmure ,
 J'en vois tressaillir la nature ,
 Et sourire la Liberté !

LA LIBERTÉIDE.

47

MAIS il s'élève, l'anathème !...
 Entendez... Louis au sénat !...
 Entendez... Phorrible blasphème !...
 Contemplez l'effroi !... l'attentat !...
 C'est en vain qu'il s'annonce en maître : (3)
 Il n'est plus qu'un esclave, un traître
 Près de l'abyme révolté.
 En vain il a ligué les trônes ;
 Il voit s'élever les colonnes
 De la suprême LIBERTÉ.

Séance roy.

23 juin 1789.

Quel Alcide remplit l'arène ?
 L'électrise d'un feu nouveau ?
 C'est le moderne Démosthène,
 Le grand, l'immortel Mirabeau.
 Il tonne, il terrasse, il enflamme,
 Du souffle éloquent de son âme
 Il émeut la postérité :
 C'est l'effroi de la tyrannie,
 C'est le Vésuve du génie,
 C'est l'Etna de la LIBERTÉ.

Mirabeau.

Mirabeau
à M. Brézé,
maître des cé-
rémonies du
roi.

Silence !... un suppôt va paraître...
— « Du monarque... » — « Sache admirer... »
« Le grand peuple ici parle en maître ;
« Le fer seul peut nous séparer :
« Va dire à ton roi qu'on le brave. » (4)
La foudre a terrassé l'esclave,
Le trône en est épouvanté :
Bourbons ! sonnez vos jours funèbres,
Il sort de la nuit des ténèbres
La vengeance et la LIBERTÉ.

Prise de la
Bastille.

14 juillet 89.

LA trompette a sonné la guerre ;
La guerre qui commande au sort :
Le peuple, armé de son tonnerre,
Promène la foudre et la mort :
Il tonne... il n'est plus de Bastille !
Je vois les Français en famille
Sur le monument détesté :
Ils en dispersent les décombres
Pour appaiser le cri des ombres,
Des ombres de la LIBERTÉ !

Fuyez, criminelles harpies,
 Evitez le juste courroux,
 Fuyez, exécrables furies,
 Redoutez nos terribles coups... (5)
 De votre orgueil, de vos rapines,
 De vos abjectes concubines,
 Délivrez ce sol infecté,
 J'entends les cris d'un peuple brave :
 La France a cessé d'être esclave ;
 Elle adore la LIBERTÉ.

Fuite de quel-
ques vampi-
res.

3-6

Au pied de la Presse encensée,
 Terreur, honte, arme des méchants,
 S'élève la noble pensée,
 Miroir, livre, orâcle des temps :
 C'est Neptune qui fend les ondes ;
 C'est l'aigle qui franchit les mondes :
 Son espace est illimité...
 Le souffle de l'espèce humaine,
 Parcourt son suprême domaine,
 S'exhale pour la LIBERTÉ.

Déc. qui pro-
clame la li-
berté de la
presse.

27 août 1789.

Platon, Machiavel, Facile, minime, souf
 Aristote, Sidney, Rousseau
 Il ne connut point de limite
 Votre incorruptible flambeau
 Souvent, à ses rayons augustes
 Vous forciez vos tyrans injustes
 A rendre hommage à leur clarté
 Libres, fiers sous la tyrannie
 Vous montrâtes que le génie
 Est père de la Liberté.

B-3

Le 6 octobre
 1789

A nos vœux Louis est rebelle
 Il se dit être un vain captif
 Un autre Porsenna l'appelle (6)
 S'ouvre le sentier fugitif
 Vous ! amazones mercenaires
 Enchaînez les serpens contraires
 Les pas du monarque exténué
 Vu, révérent sur votre plage
 Qu'il soit le tutélaire otage
 De l'ombrageuse Liberté.

Fermez les routes criminelles ;
 Commandez au trône souillé,
 Elles paraissent... devant elles
 Louis s'abaisse humilié ;
 Le front sévère , l'œil timide ,
 Il tremble , il s'offre à l'homieide ;
 Il s'indigne , il est attristé ;
 Il feint , il cède à la colère ;
 Et , plus en esclave qu'en père ,
 Obéit à la LIBERTÉ.

Mais quoi ! de lâches anonymes
 Des poignards briguent les forfaits !
 Arrêtez..... punissez les crimes ;
 Mortels ! n'en commettez jamais.
 Que l'astre indulgent vous éclaire ;
 Couvrez du voile tutélaire
 Le malheur et l'adversité ;
 A Thémis élevez un temple ;
 A l'Erreur opposez l'exemple ;
 De la pensante LIBERTÉ.

Le nom de la
 reine est per-
 cé de coups
 de poignards.

Fédération.

14 juillet 90.

Du pôle à l'autre de la France,
 Il plane, le cri fraternel !
 L'apôtre de l'Indépendance
 Vient lui consacrer un autel.
 Du champ que le guerrier révère,
 Ils embellissent l'atmosphère,
 Les drapeaux de l'Egalité !
 Ivres du plus heureux délire,
 Les Français célèbrent leur empire
 Et la déesse LIBERTÉ.

Messe.

Sur l'autel de la Politique, (B)
 Le prélat, invoquant les cieux,
 Associe à la voix publique
 La voix protectrice des dieux ;
 Et le firmament et la terre
 Admirent le pacte prospère
 Que bénit la divinité.
 Retentissez ; accords sublimes !
 Jouissez, vertus magnanimes !
 Triomphe, auguste LIBERTÉ.

La Fayette.

Le héros chéri des deux mondes
Entend célébrer ses exploits,
Offrir à ses vertus fécondes
L'encens des peuples et des rois :
Amant de la Philosophie,
Du sage de Philadelphie
Il capte la célébrité :
Mais son infidèle génie
Lui prépare l'ignominie,
La haine de la LIBERTÉ.

Les Bourbons, flattés du vulgaire,
Protégés par le dieu du jour,
Reçoivent du cri populaire
Les vœux, l'indulgence et l'amour.
Louis, pressé par l'allégresse,
Redit à la publique ivresse
Ses sermens, sa fidélité :
Mais, errans sur sa bouche impie,
C'est le parjure et l'infamie
Qui menacent la LIBERTÉ.

Fier de son nouvel oriflamme
 Le Français bénit sa grandeur;
 Louis ! aux glaces de ton âme
 Il oppose l'élan du cœur;
 En face de ta perfidie,
 C'est à l'univers qu'il dédie
 L'immortelle solennité;
 Aux doux transports qui se confondent,
 Les peuples attendris répondent:
 Nous l'invoquons, la Liberté!

— 316 —

Journées des
 poignards.

28 février 91.

Ils s'arment, le noble et le prêtre !
 Sénat ! ils ont soif de ton sang ;
 Ils vont , au signal de leur maître,
 Se désaltérer dans ton flanc ;
 Non ! le héros encor fidelle (9)
 Enchaîne , du troupeau rebelle,
 L'homicide témérité ;
 Et sur la coupable arrogance
 Pèse le mépris, la puissance
 De l'indulgente Liberté.

— 316 —

DOULEUR ! répands ton amertume ;
 Peuple ! porte un deuil éternel ;
 Ton vengeur n'est plus : son cœur fume (10)
 L'acide du poison mortel.
 Le désespoir de Polymnie,
 Le gémissement du génie
 Interrogent la royauté
 Le sombre et consterné silence
 Attend la palme ou la vengeance
 Du Temps et de la Liberté.

Mort de Mirabeau.

2 avril 91.

ILs promènent le sarcophage ;
 Les coursiers fiers et belliqueux !
 Au temple erige pour le sage
 Portent les restes glorieux.
 Autour de l'enfant de la Lyre
 Mérope , Mahomet , Zaire.
 Suivent le cortège attristé.
 Les pleurs de l'auguste Uranie ;
 Annoncent le deuil du génie
 La douleur de la Liberté.

Apothéose de Voltaire.

30 mai 91.

Il murmure, le fanatisme !
 Il pâlit, l'esclave des rois !
 Mais il commande le civisme,
 Le restaurateur de nos droits !
 Au mépris des foudres de Rome,
 J'entends..... elle parle au grand homme,
 La voix de l'immortalité !
 Les fils de Calas, de Corneille,
 Les dieux,.... l'univers qui s'éveille, ...
 Accompagnent la LIBERTÉ.

Quoi ! peut-il enchaîner l'hommage,
 Le flatteur suppôt des tyrans,
 Ce chanfre lubrique et volage... (L.)
 Ivre de fortune et d'encens !
 Oui, l'ombre embellit la lumière ;
 Des traits de l'ardente courrière,
 Souvent s'éclipse la clarté,
 Voltaire ! j'honore ta cendre ;
 Ton pinceau brûlant sut répandre
 Les flammes de la LIBERTÉ.

LA LIBERTÉIDE.

57

Voile épais ! couvre la nature ,
Dérobe aux Tarquins conjurés ,...
C'en est fait ; Louis est parjure ,
Il fuit , et ses pas ignorés ,...
Ciel ! permets ,... Déjà dans Varennes
Il gémit sous le poids des chaînes ,
Des remords , de l'adversité :
Dépouillé du titre suprême ,
Tremblant , en horreur à lui-même ,
Il implore la LIBERTÉ.

Faites précipiter de Louis
XVI et de sa
famille.

21 juin 91.

Prince ingrat ! vois ce peuple immense
S'unir et liguer ses remparts !
Entends son terrible silence !... (12)
Lis ton arrêt dans ses regards !...
Contemple ces métamorphoses !...
Admire aujourd'hui , si tu poses ,
La véritable majesté !
Entends la France et son tonnerre
Redire aux peuples de la terre :
« Il fut traître à la LIBERTÉ. »

Ret. de Louis
XVI.

Français ! que du sceptre et du trône
 L'arbre antique soit abattu :
 N'aimez que la double couronne
 Du civisme et de la vertu.
 Fiers de votre auguste puissance,
 Proclamez votre indépendance,
 Vos droits,.... la magnanimité....
 Cherche l'oubli, faible monarque !
 Fuis les coups d'une horrible parque,....
 La délirante LIBERTÉ !

Loi Martiales.

Massacre du
 champ de
 Mars.

27 juillet 91.

C'en est fait ; au champ de Bellone,
 Sous un étendard solennel,....
 S'élève un peuple qu'environne,
 Qu'enflamme l'œil de l'éternel.
 Mais, dieux ! le drapeau du carnage,
 La mort, les cadavres, la rage
 Couvrent le sol épouvanté !...
 Héros, qui captivez l'estime,
 Parlez : est-ce là votre crime ?
 Le crime de la LIBERTÉ ?

PHASE DEUXIÈME.

Au sénat c'est Bourbon lui-même;
Applaudis-toi, peuple chéri!
Célébrez son élan suprême,
Monde ému, siècle attendri!
O jour, heureux ! ô jour prospère !
Salut au protecteur, au père
De la France et de l'équité.
Rois ! peuple ! avenir qui sommeille !
Louis parle ; prêtez l'oreille
Aux accens de sa LIBERTÉ.

Acceptation
de la cons-
titution de
1791, par
Louis XVI.

14 septembre
1791.

« Je veux être avoué du sage
 « Le premier, le plus grand des rois.
 § Triomphe, auguste aréopage !
 « Je viens rendre grace à tes lois.
 « Trônes ! admirez ma puissance ;
 « Je règne par l'indépendance ,
 « Par l'éternelle égalité...
 « Salut , doctrine indestructible !
 « Reçois , régime imprescriptible ,
 « L'hommage de ma LIBERTÉ. »

Froid penseur ! délirant sectaire !
 Contemplez vos heureux momens ;
 De votre égide volontaire
 Aimez la candeur , les sermens.
 Sages ! Français ! chantez sa gloire ,
 Célébrez son nom , sa mémoire ,
 Le sceptre... l'immortalité...
 Gravez sur l'airain de vos temples
 Ses droits , ses vertus , ses exemples...
 Ce pacte de la LIBERTÉ.

MAIS à lui-même il est rebelle ;
 Ce roi que l'orgueil enfanta !
 Il frappe de sa main mortelle (14)
 L'arrêt que la vertu dicait ;
 Le Français indigné s'avance ;
 Il va remplir de sa vengeance
 Le palais de l'autorité ;
 Non ! protecteur dans sa colère,
 C'est à son chef héréditaire
 Qu'il présente la LIBERTÉ.

v. 20.

Le peuple
 suburbain pé-
 nètre dans les
 appartemens
 de Louis XVI.

20 juin 93.

En vain l'autre liberticide
 A dissimulé sa fureur ;
 Louis brave en vain l'homicide,
 Reçoit le signe approbateur ;
 Le destin commande en silence ;
 Nourrit, prépare la vengeance
 La chute de la royauté ;
 L'asile impur, l'affreux repaire
 Va cesser d'affliger la terre
 Et la naissante LIBERTÉ.

Louis XVI est
 fustigé du bon-
 net rouge.

Le général
La Fayette pa-
rait subite-
ment à l'as-
semblée na-
tionale avec
son étar-ma-
jor.

23 juin 92.

Il ose, le traître génie !...
C'est son appareil menaçant !...
Il est ivre de tyrannie !
Il agite un glaive puissant !...
Il tremble, il frémit de lui-même :
Homme libre ! crains l'anathème ;
Il rugit la témérité !...
Fer de Brutus, venge le monde !
Non, encor dans la nuit profonde
Est l'astre de la LIBERTÉ.



Siège du pa-
lais des Toi-
leries.

20 août 92.

NATIONS ! écoutez... l'orage...
Vain songe : la paix est aux cieux ;
L'azur étoilé, sans nuage
Darde ses disques radieux :
Quoi !... sous mes pieds frémit la terre !...
J'entends les éclats du tonnerre ;...
Ils remplissent l'immensité.
Calme saint, élément du sage,
Fuis-tu pour la paix ?... le ravage ?
Pour le trône ou la LIBERTÉ ?

Que vois-je ! une épaisse fumée
Dérobe l'orgueilleux palais !
C'est la mort , la foudre enflammée
Contre l'asile des Capets.
Quel bruit sillonne l'atmosphère !
Il va , cet encens de la terre ,
S'offrir à la divinité :
C'est l'aigle aux ailes étendues ,
Qui précipite dans les nues
L'hommage de la LIBERTÉ.

Courroux ! désespoir ! épouvante !
Assaillans armés de fureur !
Echo tonnant ! cité tremblante !
Assaillis portant la terreur !
Fleuves de sang ! mer de carnage
Où flottent les mourans , la rage ;
Où s'abreuve la cruauté !
Gris ! alarmes ! foudre ! civisme !
Blasphêmes ! valeur ! héroïsme !
Délire de la LIBERTÉ !

Les cadavres couvrent la terre !
 La crainte a glacé les esprits !
 La fille est sur le sein du père !
 La mère est sur le sein du fils !
 Sur des corps froissés qui respirent,
 Des corps désespérés expirent,
 Bravant les dieux, l'éternité !
 Au faite des armes sanglantes
 Sont des entrailles palpitantes
 Qu'un tigre offre à la LIBERTÉ !

Dans cette arène meurtrière,
 Et d'opprobre et de combattans,
 Des forcenés dans la poussière
 Dévorent des membres sanglans !
 Je vois accourir sur le fleuve
 La mère, l'enfant et la veuve,
 L'aimant... il est précipité...
 Au sein du torrent qui dévore,
 Il combat, il maudit encore
 Les tyrans de la LIBERTÉ.

De cette épouse inconsolable,
 Père, enfant, époux massacrés,
 Entendez la voix lamentable
 Les sermons, ... les cris éplorés,
 Rebelle au joug de la lumière,
 Le poignard, la faux meurtrière...
 Déjà vers son sein irrité...
 O forfait! un être y respiré!
 Arme cet enfant, qui soupire,
 Du glaive de la LIBERTÉ.

« Je suis mère.... Main criminelle !...
 « Enfant ! vis pour chérir mes lois ;
 « Nourris ma vengeance éternelle ;
 « Grandis pour exécuter les rois !
 « A l'aspect des urnes civiques,
 « Et de ces cendres héroïques,
 « Elève un accent redouté...
 « Que dans la tombe inexorable
 « Sorte encor ta voix secourable
 « Aux vengeurs de la LIBERTÉ. »

L'horreur succède à la tempête ;
 Il n'est plus de bras pour punir :
 Le héros maudit sa conquête ,
 Il n'est plus de voix pour gémir.
 A l'aspect des morts , des décombres ,
 Et de la douleur et des ombres ,
 Il fuit , le jour ensanglanté !
 Echo tremblant pousse des plaintes ;
 L'air mugit , les voix sont éteintes :
 Règne l'effroi , la LIBERTÉ.

Fuyez , orgueilleux sybarites !
 Loin de ce sol triomphateur :
 Fuyez , infames satellites !
 Tigres à jamais en horreur ,
 Reportez dans votre Helvétie
 L'esclavage et l'ignominie ,
 La fureur , la vénalité ,
 Non , le puissant dieu de la guerre
 A voulu délivrer la terre
 Des fléaux de la LIBERTÉ.

L'un des premiers trônes du monde,
 Tombé sous le poids de ses torts,
 N'est plus qu'une caverne immonde
 D'assassins, de sang et de morts.
 Usant du seul droit qui lui reste,
 Louis, du sénat qu'il déteste,
 Implore l'hospitalité...
 Et, par clémence ou perfidie,
 Nos Brutus protègent la vie
 Du tyran de la LIBERTÉ.

Louis XVI
 et sa famille
 furent dans le
 sein de l'as-
 semblée na-
 tionale.

O fureur ! ô crime ! ô faiblesse !
 Près de ses remparts embrasés,
 Au sein de la morne tristesse,
 Des Séides pulvérisés,
 Insensible aux maux de la terre, (16)
 Louis s'alimente et digère !...
 Reçois le nectar apprêté !...
 Le carnage a pour lui des charmes !
 Le barbare sourit aux larmes
 De la souffrante LIBERTÉ !

Louis XVI
 prend son ré-
 pas.

Non !... Louis n'est point homicide ;
 Louis n'est point désolateur ;
 Arrête, muse régicide,
 Suspend ton arrêt destructeur ;
 Plains un roi qui règne ou succombe ;
 Plains l'homme qui commande ou tombe ;
 Plains l'idole et le détesté ;
 Déploie et l'esclave et le maître ;
 Et le monde et le sort, et ton être,
 Le néant de la LIBERTÉ.

Le livre de
 la constitu-
 tion est fer-
 mé.

Seul espoir d'un peuple sensible,
 Le sénat a connu ses droits ;
 Au sein des poignards impassible,
 Il brave la foudre des rois ;
 C'est Dieu qui préside à l'orage ;
 Le trône fuit comme un nuage
 Devant la céleste clarté ;
 Etendard d'un peuple d'Alcides,
 Contre les traits liberticides
 Il soulève la LIBERTÉ.

Vainqueurs de la horde cruelle
 Des esclaves helvétiques,
 A vos efforts, gloire immortelle ;
 Braves enfans des Phocéens !
 C'est par vous que ce trône immonde
 De sa chute ébranla le monde,
 La thière et la royauté,
 C'est au sein d'une autre Etrurie
 Que va rugir la tyrannie :
 Armez ici la LIBERTÉ.

En montrant à l'espèce humaine
 Ses droits, ses tyrans abattus,
 Condamnez, bannissez la haine,
 Dressez des autels aux vertus !
 O Paix ! Concorde ! innocens charmes,
 Triomphez, chassez nos alarmes,
 L'attentat et l'adversité.
 Resplendissez, augustes flammes
 Versez avec moi dans les ames
 La clémence et la LIBERTÉ.

Lonis XVI
et sa famille
sont conduits
au Temple.

Tandis que loin de la lumière
Il porte ses pas exécrés,
Il voit traîner dans la poussière
Ses emblèmes déshonorés;
Des palais, des temples, des rues
Il voit renverser les statues
De l'orgueilleuse royauté:
Le peuple, ennemi du parjure,
Ne veut laisser dans la nature
Que l'œuvre de la LIBERTÉ.

Fanatisme.

Profanat. des
tombeaux.

Mais, opprobre de la colère ! (17)
Il va, dans ses excès nouveaux,
Jusqu'aux entrailles de la terre
Y troubler la paix des tombeaux !
Aux vents, à l'atmosphère humide
Il offre la cendre timide
De son ancêtre épouvanté !
D'horreur les mondes se colorent ;
Et les cieux effrayés déplorent
La fanatique LIBERTÉ.

Ivre de sang et de vengeance,
 La Discorde a banni la Paix :
 La plèbe répand sa démençe ;
 La plèbe commet les forfaits ;
 La plèbe asseoit sa tyrannie :
 Disparaît l'œuvre du génie,
 La gloire de l'antiquité :...
 C'est la rage, ... un chaos vandale ;...
 C'est l'arrogance et le scandale, ...
 L'opprobre de la LIBERTÉ.

Dégradation
 des monu-
 mens.

Ainsi des vertus immortelles,
 Des jours, des fastes révéérés,
 Sortent les sources criminelles,
 Et les excès dénaturés !
 Mais silence... O faiblesse impie !
 Confonds, honore ma patrie ;
 Dis sa valeur, sa lâcheté ;
 Peins son délire et ses maximes ;
 Transmets sa sagesse et ses crimes
 A la future LIBERTÉ.

Invasion du
territoire fr.
— Prise de
Longwy par
les prussiens.

13 août 1793.

O ciel ! nos phalanges guerrières,
Nos droits et nos vœux sont trahis !
Les rois, les hordes meurtrières
Vont triompher sur nos débris !
Bourbon, de la cime du Temple, (18)
Les voit, les bénit, les contemple ;
Répète à leur férocity :
« Obéissez à vos ancêtres :
« Frappez, éliminez à vos maîtres !
« La régicide LIBERTÉ.

—

Massacres des
prisons.

1 septembre
1793.

ARMÉS de haches, de massues,
La horde, l'essaim de bourreaux,
Sur les victimes éperdues,
Répètent des tourmens nouveaux
Dans les entrailles palpitantes
Replongent les armes sanglantes,
Qu'agite la férocity
Ivres de sang et de carnage,
Les monstres invoquent la rage
Aux accens de la LIBERTÉ !

LA LIBERTÉIDE.

73

Tandis qu'en sa prison fatale
Louis forme des vœux altiers,
Il entend les cris de Lambale !... (20)
Rugir ses cruels meurtriers !...
Bourbon voit Lambale expirante
Brayer la hache déchirante....
Sur les morts !.... dans la cruauté !...
Il en voit la dépouille auguste
Attrister les regards du juste
Et la plaintive LIBERTÉ.

J'entends les coups !.... ils retentissent !....
Je vois les humains consternés !
Sous les assassins qui rugissent,
Les pâles mourans prosternés !.....
Au loin le délire homicide
Frappe de la faux parricide,
L'enfance, la débilité :
Et les bourreaux sur les victimes
Mèlent aux affreux chants des crimes
Les doux chants de la LIBERTÉ.

Massacre des
prisonniers
d'Orléans à
Versailles.

8 septembre
1793.

Ils savourent leurs sacrifices !
 L'odeur des cadavres fumans !
 C'est pour eux des jours de délices
 Que des jours d'horreurs, de tourmens !
 A l'aspect du sang qui ruissèle,
 La horde barbare étincèle
 De sa féroce volupté.
 Et la plèbe et le diadème,
 L'affreux ciseau des Parques même
 Frémit avec la LIBERTÉ.

Oui ! pâlissez, jours sanguinaires !
 Vertus ! éternisez vòs pleurs !
 Fuyez, cohortes étrangères,
 Reculez..... plaignez nos malheurs.
 Soleil ! fais planer ta puissance,
 Mais pour éclairer la vengeance
 De cet univers irrité !
 Lais sur la honte et le délire ;
 Nommé, poursuis, confonds, déchire
 Les tigres de la LIBERTÉ.

Quoi ! de ces hordes infernales
J'entends applaudir les travaux !
Et les féroces cannibales
Tenter des massacres nouveaux !
Mon sang est glacé !... je frissonne !
Le pinceau tombe et m'abandonne,
Déplore le monde attristé.
Peuple Franc ! est-il à ta gloire...
O honte !... dérober à l'histoire
Les crimes de la LIBERTÉ.

Qui commit ce meurtre barbare ?
Il n'est pas l'œuvre des Français :
Les seuls habitans du Ténare
Ont pu consommer ces forfaits.
Ah ! dans cet univers immense,
Plein de sagesse et de démençe,
De ténèbres et de clarté,
S'il est des êtres pour le crime,
Il est un peuple magnanime
Fait pour l'auguste LIBERTÉ.

Quel impénétrable mystère
Dérobe au Français consterné....
Que dis-je ! Il vole , il délibère ,
Et d'un silence forcené....
Tribuns , magistrats homicides ,
Sénateurs , peuple d'Euménides ,
Pourquoi votre immobilité ?...
J'en appelle aux dieux qui gémissent ,
A tous les êtres qui frémissent ,
A la sensible LIBERTÉ.

C'est vous... c'est toi, fougueux sectaire !
C'est vous qui durent protéger....
C'est vous... c'est toi, vil mandataire,
Dont la rage fit égorgér....
Armez-vous, vengeurs magnanimes !
Orphelins , enfans des victimes ,
Montrez-vous au monde irrité....
Paraissez, ossemens des pères !
Palpitez, entrailles des mères !
Parle, effroi de la LIBERTÉ !

Armés du fer de la vengeance,
Sauvages des lointains climats,
Accourez punir de la France
Et l'opprobre et les attentats :
Que Paris, ce repaire immonde,
Ce fléau, ce tyran du monde,
S'éteigne en son souffle empesté;
De cette exécration Sodôme
Effacez le dernier atôme
Des fastes de la LIBERTÉ.

Vomis tes feux, voûte enflammée !
Parais, tout-puissant créateur !
Ouvre tes flancs, terre alarmée !
Foudroie, ange exterminateur !...
Tonnez, foudres étincelantes !
Engloutissez, laves brûlantes,
L'orbe du monde épouvanté !
Cieux ! Styx ! néant ! mort ! forfaits ! rages !
Dévorez le souffle des âges
Et la féroce LIBERTÉ.

Oublions l'horreur des croisades ,...
 Les bons et paisibles Vaudois ;...
 Les Arimanes , les Cabades ,...
 Les infortunés Albigeois....
 Oublions la fureur papale ,
 Cette Médisis infernale
 Qui dicta l'ordre ensanglanté....
 Septembre !... jour abominable !
 Ton attentat ineffaçable
 Poursuit en deuil la LIBERTÉ.

Progrès de
 l'ennemi sur
 le territoire
 français.

CIEL ! des cohortes inhumaines !
 Le fer ! de nombreux étendarts !
 Le sang qui ruissèle en nos plaines !
 L'effroi , la mort dans nos remparts !
 Ils viennent , les proscrits féroces !
 Ils élèvent les cris atroces
 Que commande la royauté !...
 Des tigres vomis du Ténare
 Souillent de leur souffle barbare
 La terre de la LIBERTÉ.

Je vois les hordes féodales
Oser de nouveaux attentats !
Epouse ! enfans ! les cannibales
Viennent m'égorger dans vos bras !
M'ensevelir sous les décombres !
Me poursuivre encor dans les ombres ,
Dans la nuit de l'éternité !
Au cri vengeur d'un roi parjure ,
Faire une horrible sépulture.
Des temples de la LIBERTÉ !...

Dans une audace délirante
S'avance un monarque ulcéré !...
Il franchit l'onde dévorante ,
Le site , le rempart sacré.
Où courez-vous , vierges coupables ?...
Craignez des revers intraitables ,
Du Destin l'infidélité :....
Le bras des rois touche à l'orage ;
Leur triomphe est un vain nuage
Que dissipe la LIBERTÉ.

Les filles de
Verdun vont
au-devant du
roi de Prusse.

Mort héroï-
que de Beau-
repaire, com-
mandant de
Verdun.

2 septembre
1912.

Non ! la France n'est point flétrie ! (21)

Il est un serment,... des vertus,....

Il est un vengeur.... O patrie !

Il va s'immoler :.... il n'est plus....

Au mépris des rois qui commandent ,

Aux yeux des suppôts qui se vendent ,

Il fuit dans la postérité....

Sanglant , le héros Beaurepaire ,

En Caton , apprend à la terre

Qu'il vécut pour la LIBERTÉ.

Demi-dieu , mon espèce est fière

Devant tes restes fortunés :

A l'aspect de ton ame altière

S'arrêtent les rois étonnés.

Pour braver l'invincible obstacle ,

Ton bras est l'intrépide oracle

Qui montre l'immortalité.

Héros ! ton trépas nous console ,

Et ta dépouille est une idole

Que révère la LIBERTÉ.

Mais quel contraire aspect me frappe!...
Dois-je t'honorer, te flétrir?
Réponds-moi, vainqueur de Jemmàpe: (22)
Dois-je t'exécrer, te chérir?
Trahis-tu pour servir un maître?....
Poursuivez-le, remords du traître,
Arrêts de la postérité.
Ici, Belge indigné, silence:....
Son glaive a délivré la France,
Et vaincu pour la LIBERTÉ.

Plaines de
Châlons.
—
Dumouriez.

—
Frappez la horde mercenaire:
Longwy, Verdun, purgez vos murs;
Sur le tombeau de Beaurepaire,
Immolez ces soldats impurs.
Champagne, refleuris tes plaines,
Chasse les funestes haleines
De ton horizon infecté.
Soldats! époux! enfans! compagnes!
Remplissez l'air de vos campagnes
Des concerts de la LIBERTÉ.

PHASE TROISIÈME.

ENFLAMMÉ, le sénat de braves
Vient pour étonner l'univers;
Pour effacer des rangs esclaves
Jusqu'au souvenir de nos fers;
Au sein de l'ivresse héroïque, (p3)
J'entends le cri de République.
Le grand peuple l'a répété:
Il vole, et les cœurs magnanimes
Font redire leurs chants sublimes
Aux échos de la LIBERTÉ.

Abbléon de
Jarsyanae,
et

Proclamation
de la répu-
blique.

xx septembre
1792.

Vertu ! cesse d'être asservie !
 Règne, élève les nations !...
 Brille, éclate, immortel génie !...
 O gloire ! agrandis tes rayons !
 L'homme a reconquis son domaine ;
 Elle a repris, l'espèce humaine ,
 Sa primitive dignité !...
 Brisez-vous, honteuses colonnes !...
 Ecroulez-vous, odieux trônes !
 A la voix de la LIBERTÉ.

◆◆◆

Portrait de la
 convention
 nationale.

C'est la Nuit, l'auguste Courrière,
 L'azur qui s'éteint et qui luit ;
 C'est le chaos et la lumière, (24)
 L'astre qui s'avance et qui fuit ;
 C'est l'inexorable Amphitrite
 Qui calme les flots, les irrite ;
 C'est l'effroi, la sécurité ;
 C'est l'indifférence et l'ivresse ;
 C'est l'héroïsme et la bassesse,
 L'esclavage et la LIBERTÉ.

C'est l'athlète vain qui s'agite
 Sur le cratère du volcan ;
 Phaéton qui se précipite
 Au sein des flots de l'Eridan ;
 La colombe tendre et timide
 Que le plomb du chasseur avide
 Atteint du trépas redouté ;....
 Fléau du peuple qu'il égare ,
 C'est l'homme, ... une hordé barbare
 Qui dévore la LIBERTÉ.

Là, sont les Néron, les Tibère ;
 Les Marc-Aurèle, les Titus ;
 Le souffle des dieux, la Chimère ;
 Les Numa, les Confucius ;
 Les Cléanthe et les Diagore ;
 Les Platon, les Anaxagore ;
 Apis et la Divinité ;
 Les Calchas, les Iphigénie ;
 Les Catilina, les Fulviè ;
 Les tyrans et la LIBERTÉ.

Guerre de la
Vendée.

DIRAI-JE la fureur des traîtres,
L'adulte, l'enfant, le vieillard
Soumis à la horde des prêtres,
Portant la torche, le poignard,
Courant les cités, les campagnes,
Franchissant l'onde et les montagnes
Pour les rois et la papauté,
Répandant l'alarme et la rage,
La mort, la flamme et le carnage,
Tous les maux sur la LIBERTÉ !

Le fils est trahi par le père ;
Le frère est trahi par le steur ;
La fille méconnaît la mère ;
L'ingrat frappe le bienfaiteur :
Et sur les sanglans oriflammes,
Portés à la lueur des flammes,
Est écrit : Meurtres , piété, (25)
Contemplant ses affreux ouvrages,
Le prêtre en bénit les ravages,
En haine de la LIBERTÉ.

Désespoir ! hordes aveuglées !
Sombres tocsins ! combats sanglans !
Lugubres cris ! ondes troublées !
Horreur des fers étincelans !
Douleur ! chute ! réveil ! exorde !
Nuit ! fureur ! ossemens ! discorde !
Imprécations ! cruauté !
Larmes ! terreur inexorable !
Tombeaux ! solitude effroyable !
Regrets !.... deuil de la LIBERTÉ !....

Dites, affligés paysages,
Mourans, cadavres infectés,
Déserts, incultes héritages,
Hameaux, fleuves ensanglantés,
Dites les faits abominables,
Montrez les prêtres exécrables,
Leur fourbe, leur perversité :
C'est au nom d'un dieu de clémence
Qu'ils portent la mort, la démence,
Qu'ils torturent la LIBERTÉ !

Assassinat de
l'envoyé de
France, Bas-
seville, à Ro-
me.

Guidés par les prêtres du Tibre, (26)
Les fils de l'antique Romain
Osent frapper le Français libre
Aux yeux d'un pontife inhumain !
Les remparts de la Ligurie, (27)
Les plages de la Dalmatie
Bouillonnent d'un sang irrité....
Arme-toi, céleste colère !
Le crime efface de la terre
Les traces de la LIBERTÉ.

§ 46

Mort de Louis
XVI.
21 janvier 93.

PRÉTENDUS grands, dont la chimère
Sut méconnaître nos douleurs,
Contemplez l'existence amère....
D'un roi, la chute et les malheurs.
Courroucé, le Sort l'abandonne :
Celui qui rampait sous le trône
Insulte à son adversité ;
Celui qui recherchait ses traces,
Celui qui mendiait ses grâces
Le ravît à la LIBERTÉ.

Il n'est plus d'éclat ni d'empire ;
 Il n'est plus d'encens, de flatteurs ;
 C'est un roi frappé qui soupire
 Dans les fers, au sein des licteurs.
 Il ne voit plus l'astre qui brille ;
 Il s'étonne, ... entend sa famille
 Dans la sombre captivité !
 Oui, quoiqu'un même antre les presse ;
 Entre leurs regards, leur tendresse,
 Est la farouche LIBERTÉ.

Apôtre de l'Indépendance,
 Fidèle à l'homme, à la Vertu ;
 Louis, j'ai bravé ta puissance,
 Célébré ton trône abattu ;
 J'ai, contre l'odieux parjure,
 Irrité les dieux, la Nature,
 L'imperturbable Vérité.
 Tu souffres, ... je bannis la plainte,
 J'adjure l'Humanité sainte,
 Et la clémente LIBERTÉ.

Généreux, le lion protège,
 Le vrai juge n'est qu'un appui :
 Il brise la faulx sacrilège,
 Le faible est respecté par lui.
 Cœur du puissant, sois accessible
 Qui fut monarque est plus sensible
 Aux revers, à l'adversité.
 Mortels ! il est votre semblable ;
 C'est l'infortune respectable
 Qui conjure la LIBERTÉ.

Le lâche appesantit l'offense,
 Trahit le faible renversé :
 Le brave impose la clémence,
 Défend l'ennemi terrassé.
 Sénat ! entends la voix publique :....
 Repousse un meurtre juridique
 Que l'affreux Ténare a dicté ;
 Franchis le dédale où nous sommes,
 Redoute... éclaire, salue les hommes,
 La gloire de la LIBERTÉ.

Le juste a détourné la foudre :...
 Le sénat t'abandonne au sort,
 Louis : les Français vont t'absoudre,
 Trop grands pour te donner la mort.
 Tes vils courtisans, ta faiblesse
 Ont flétri ton rang, ta sagesse,
 Et l'homme et sa fragilité.
 Va, cherche un monde plus prospère :
 Porte le sceptre et la colère
 Loin des camps de la LIBERTÉ.

Mais qu'entends-je ! un parti funeste,
 Fidèle aux cris de Némésis,
 Va braver la foudre céleste,
 Usurper les droits de Thémis !
 Arrêtez, meurtriers infames !
 Quittez vos sanglans oriflammes,
 L'étendard de la cruauté,
 Vainqueur, le seul tigre dévoré :
 Le sage pardonne et déplore
 Les combats de la LIBERTÉ.

O nuit ! j'entends le mot atroce...
 Préparez-vous honteux cyprès...
 « La mort ! dit le sénat féroce ;
 « La mort et ses cruels apprêts !
 « La mort, et sa coupe profonde !
 « La mort qui ravage le monde,
 « Qui dévore l'éternité !
 « La mort que réprouve le sage,
 La faulx des tyrans, du carnage,
 Est l'arme de la LIBERTÉ !

En vain l'histoire... l'éloquence
 A fait retentir ses accens ;
 Les rois, le monde et la clémence
 Ont formé des vœux impuissans :
 Philippe est là ; sa voix impure
 Méconnaît le sang, la nature ;
 Le cri de mort est répété.
 D'un vil Bourbon c'est l'artifice
 Qui fraîne un Bourbon au supplice
 Sous un masque de LIBERTÉ.

Il retentit, l'accent du crime !
L'appel aux malheurs, aux dangers !
Dans les cachots de la victime (30)
Entrent les pâles messagers.
Par l'effroi, l'audace impunie,
Par l'opprobre et l'ignominie,
L'arrêt coupable est présenté....
Louis est fier, calme, paisible.
Devant la victime impassible
Pâlit l'injuste LIBERTÉ.

Univers ! sonne l'épouvante : (31)
Philippe a soif du sang d'un roi !
A la lumière pâissante,
Succède, ténébreux effroi !...
Sous la livide tyrannie
S'avance la sombre agonie....
Louis parle à l'éternité :
Plus grand qu'il ne fut sur son trône,
Il est magnanime : il pardonne
Au Destin.... à la LIBERTÉ.

Il va s'éteindre.... O peuple! ô France! (32)
Entendez la voix des tombeaux!
Tremblant univers, fais silence :
Louis parle,... écoutez, bourreaux!
Mais quel bruit!... quel signal de rage!...
Dieux! c'est l'instrument du carnage!...
Il frappe,... il est ensanglanté...
Le cadavre attriste la terre....
Il dit l'opprobre et la colère
De l'homicide LIBERTÉ.

Il régnait, il lançait la foudre :
Chez les morts il est confondu.
Le bras tout puissant est en poudre;
Le sceptre au néant est rendu.
Grands! vous réglez sur des abîmes ;
En vain aux cieux touchent les cimes,
Un souffle en punit la fierté ;
L'homme est une ombre qui s'efface ;
Le trône est un vide en l'espace
Que doit remplir la LIBERTÉ.

DANS l'ombre, un coupable Séidesse,
 Agite le poignard des rois :
 O peuple ! une main parricide
 Frappe le vengeur de tes droits !
 Il coule, le sang magnanime !
 Entends le cri de la victime !
 Il soulève l'immensité,
 Le genre humain redit l'offense,
 Et le deuil, le téments... la vengeance
 En entretient la LIBERTÉ.

Assassinat de
 M. Lepelle-
 tier, repré-
 sentant du
 peuple, par
 Paris, garde
 du corps de
 Louis XVI.

21 janvier 93.

3-6

AINSI que le tigre s'agite,
 Bondit de l'autre périlleux ;
 Tel qu'un torrent se précipite
 Du haut des sommets sourcilleux ;
 Ainsi que l'onde bouillonnante
 Déborde sa plaine écumante,
 Et submerge un sol attristé,
 Les rois ont lancé les ravages,
 Semé la foudre et les orages
 Sur la tremblante LIBERTÉ.

Image de la
 guerre.

La terre frémit et s'enfonce
 Sous nos bataillons égorgés :
 Avide, le néant s'annonce
 Vainqueur des mondes ravagés.
 Oui, règne, chaos immobile !
 Refoule en toi l'homme-reptile,
 L'astre d'un monde ensanglanté,
 Engouffre et Bellone et ses haines,
 Dévore les tyrans, les chaînes,
 La mensongère LIBERTÉ.

Oui, commande, nuit éternelle !
 Ne brillez plus, ardents éclairs !
 Disparais race criminelle !
 Sommeille, hécatombe-univers !
 Mais quoi ! les tigres, ils renaissent !
 Plus terribles ils reparaissent
 Aux champs de la férocité !
 Le prêtre veut souiller la terre ;
 Les rois veulent nourrir la guerre ;
 Le Français veut la LIBERTÉ.

Ils n'épargnent que la lumière
Qui dirige les assassins ,
Qui luit sur l'affreux cimetière
Où gissent les cruels humains :
Mais... calmez-vous, mères sanglantes ;
Rassurez-vous, vierges tremblantes ;
Respire , univers dévasté ;
Le Français a vaincu l'arène ,
Le Français triomphe et promène
La gloire de la LIBERTÉ.

~~~~~  
Elle a fui, la horde impuissante,  
A l'aspect de nos étendards !  
Elle a fui : la pâle épouvante,  
A frappé ses suppôts épars :  
Disparaissez, bandes féroces !  
Dispersez-vous, ligues atroces,  
Devant notre intrépidité !  
Que dis-je ? Brillez diadèmes ,  
Témoins de nos lauriers suprêmes,  
Des palmes de la LIBERTÉ.



8<sup>r</sup> mai, 1<sup>er</sup>  
et 2 juin 93.

EST-CE le ciel qui nous protège?  
Sont-ce les enfers éperdus?  
Quel sort, quel démon sacrilège  
Proscrit les talens, les vertus?  
Quel vaste attentat se déclare?  
Qui soulève un peuple barbare  
Contre l'héroïsme attristé?  
Est-ce le remords qui s'agite,  
L'ombre des Bourbons qui s'irrite,  
Qui menace la LIBERTÉ?

O forfait! de l'Aréopage  
Je vois s'obscurcir les rayons;  
Je vois sourire l'esclavage,  
Et s'étonner les nations.  
Mais, trop vil pour être insensible,  
Trop aveuglé pour être horrible,  
Trop cruel pour être irrité,  
Le tigre évite le carnage,  
Pour mieux manifester sa rage  
Contre l'homme et la LIBERTÉ.



S'élèvent les sanglans systèmes ;  
 Ils vont s'éteindre, les flambeaux ;  
 J'entends d'infames anathèmes !  
 Je vois s'ouvrir d'affreux tombeaux !  
 Sous la horde républicide  
 S'incline le sénat alcide ;  
 Le mortel rampe épouvanté  
 Vous, oracles de la Gironde  
 Tombez, mourez, offrez au monde  
 La déchirante LIBERTÉ...

Exécution  
 mort de si  
 députés.

O douleur ! la vertu souffrante  
 Maudit le jour qui l'enfante  
 Et la Philosophie errante  
 Fuit les humains qu'elle éclaire ;  
 Loin de son horrible patrie,  
 Sur le sol de la tyrannie,  
 Implore l'hospitalité,  
 Et nos immortels Aristides  
 Ont vu les rois moins homicides  
 Que notre ingrate LIBERTÉ.

Quelques-  
 uns errent au  
 hasard.



Soulèvement  
des départe-  
mens contre  
Paris.

Mais le peuple, dans sa vengeance,  
Reprend sa foudre et ses vertus:  
Il vole, il combat, il s'avance:  
Le fléau du monde n'est plus...  
Celui qui franchit les espaces  
Cherche en vain le lieu de ses traces  
Au bord du fleuve épouvanté:  
Non! le crime arbore la palme;  
Il succède un horrible calme  
Aux revers de la LIBERTÉ.

343

Assassinat de  
Marat, re-  
présentant du  
peuple, par  
Marie Char-  
Corday.

13 juillet 93.

O meurtre! ô sanglant fanatisme!  
Vertus! élevez un autel!  
Opprobres! éclat de l'héroïsme!  
O tempête! ô calme immortel!  
Est-ce Clément, prêtre perfide,  
Armé par sa secte homicide,  
Qui menace un roi détesté?  
De la juive de Béthulie  
L'infernal et divin génie  
Qu'arment les dieux, la LIBERTÉ?



Son bras est guidé par la ligue;  
J'entends son coupable serment....  
L'héroïne a bravé la digue,  
Je la vois aux pieds du mourant....  
C'est Alecto qui se prosterne;  
Judith dans les bras d'Holopherne,  
Qui flatte un tyran redouté.  
L'œil sur le sein de la victime,  
Fixant la place de son crime,  
Elle adjure la LIBERTÉ....

---

O grandeur! ô rage infernale!  
Elle agite un bras égaré.... (35)  
Dans le faible sein qui s'exhale  
Est le poignard dénaturé.  
« Meurs, vil héros de l'anarchie!  
« Meurs, opprobre de ma patrie!  
« Fuis au Tartare épouvanté.  
Elle dit, l'horrible mégère.  
Le mourant a frappé la terre,  
Il frissonne la LIBERTÉ.

---



Il n'est plus, l'ardent météore:  
Le cyprès s'élève et frémit;  
Un monde vertueux l'abhorre,  
Un monde vertueux gémit.  
Le sage.... une plèbe incivique  
Poursuit l'odieux frénétique  
Au fond de l'Érèbe irrité.  
Le sage.... une plèbe en alarmes  
Couvre de parfums et de larmes  
Le martyr de la LIBERTÉ.

Prononce, ô sagesse profonde!  
Fut-il atroce ou vertueux?  
Doit-il être l'horreur du monde?  
Être mis au rang de ses dieux?  
Fut-il apôtre du carnage?  
L'adversaire de l'esclavage,  
Des rois ou de l'égalité?  
Silence, faction coupable!  
Attends l'arrêt irrévocable  
D'une impassible LIBERTÉ.



L'Euménide exalte sa gloire,  
Célèbre et bénit son poignard,  
Redit son délire à l'histoire  
D'un doux et tranquille regard.  
Ivre de son forfait sublime,  
Teinte du sang de la victime,  
Contemple sa témérité.  
L'apprêt, la terreur du supplice,  
La mort est le doux sacrifice  
Quelle doit à la LIBERTÉ.

---

Ch. Corday  
meurt avec  
courage.

En vain de son trépas funeste  
S'aiguise l'horrible tranchant:  
C'est l'aspect, la candeur céleste,  
L'astre qui brille à son couchant.  
Elle est sans crainte, sans colère;  
Indifférente pour la terre,  
Ne voit que l'immortalité.  
Peuple! c'est dans la paix des sages,  
Devant le tribunal des âges,  
Qu'elle traduit ta LIBERTÉ.

---



Le bourreau  
frappé de plu-  
sieurs souf-  
flets - la tête  
de C. Corday  
séparée du  
corps.

Quel frémissement! quel murmure! (36)

Quel crime a répandu l'horreur!

Pâlis, irrite-toi, Nature,

Poursuis l'infame exécuteur,

Redis le forfait, l'épouvante....

D'une main barbare et fumante,

Il frappe l'être ensanglanté!....

Et la plèbe, la plèbe atroce,

Sourit à l'instrument féroce

Des tombeaux de la LIBERTÉ.



## PHASE QUATRIÈME.

QUEL destin, quel astre adorable  
Dissipe les tems nébuleux !  
Il est fixé, brillant, durable,  
L'axe qui joint l'Erèbe aux cieux !  
Pâle flambeau du crépusculé,  
Fuis devant l'œil de l'incrédule  
Ouvert à la félicité :  
Il n'est plus qu'un être, qu'une ame,  
Qu'un cri, qu'un accent, qu'une flamme,  
Qu'un monde pour la LIBERTÉ.

Acceptation  
solemnelle  
au champ  
de Mars de  
la Consti-  
tution de  
1793.

20 août 1793.



Ivresse pu-  
blique.

Epars dans l'océan du vide,  
Pâlissent les rois criminels.  
La grandeur céleste nous guide:  
Tonnent les décrets éternels.  
J'aperçois l'auguste famille  
En plein air, sous le ciel qui brille:  
Dans les bras de l'Egalité,  
Au bruit des chants elle s'avance:  
C'est la voix, le cortège immense  
De la sublime LIBERTÉ.

---

Sous les lauriers et les guirlandes,  
Précédé de saints attributs, ...  
Il présente aux dieux ses offrandes,  
Ses vœux, son encens, ses vertus.  
Du fond des voûtes souterraines,  
Echo, dans les célestes plaines,  
Rend hommage à sa volonté:  
Et sur le tombeau des prestiges  
S'élève l'autel des prodiges,  
La radieuse LIBERTÉ.

---



Ainsi qu'au mont chargé de flammes,  
Moyse éclaira les Hébreux,  
Le sénat des Français proclame  
Son manifeste glorieux.  
Prosterne-toi, monde sceptique:  
C'est la charte démocratique,  
La loi de la Félicité,  
Le plébéien Dentéronome, (37)  
Où l'Erèbe, le ciel et l'homme  
Reconnaissent la LIBERTÉ.

---

Le sénat, ô touchant spectacle!  
Je l'entends, il est inspiré....  
Je l'entends, l'immortel oracle!  
Il dit le code révére.  
Gloire! il en remet l'évangile,  
Le caractère indélébile  
Au monde, à la postérité....  
Tracé pour la race future,  
C'est le livre de la Nature  
Que présente la LIBERTÉ.

---



Tout se tait, tout médite, tout adore....  
 L'homme est étonné du bonheur;  
 Il voit, ... admire, ... et doute encore  
 De son œuvre réparateur.  
 Il contemple, il voit l'heureux guide;  
 Il attache un regard avide,  
 Il admire: ... il est transporté.  
 De nouveau, doutant du miracle;  
 Il songe, ... il rend grâce à l'oracle.  
 Il s'enivre de LIBERTÉ.

L'univers surpris se dilate;  
 Des humains l'âme s'agrandit;  
 L'ivresse de l'enfant éclate;  
 Heureux, le vieillard rajeunit;  
 Les accens, les cœurs se confondent;  
 D'allégresse, les pleurs inondent.  
 Le rayon du cercle enchanté...  
 Ravi, pénétré de son être,  
 L'homme envie aux mondes à naître  
 Les doux fruits de la LIBERTÉ.



Tout est révééré, tout est frère,  
Tout brille à mes sens étonnés;  
Le plaisir a charmé la terre;  
Les seuls tyrans sont consternés, ...  
Livre divin, code adorable,  
Doctrinè auguste, ineffaçable,  
Répands tes bienfaits, ta clarté...  
Oui, porte la voix : comme en Crète,  
Que l'épouvante et la tempête  
Accompagnent la LIBERTÉ.

---

Suivez, légères Oréades,  
Fugia parmi les hameaux.  
Tressaillez, humides Náyades;  
Exaltez-vous au sein des eaux.  
Fume, Eden, l'essence odorante;  
Couvrez d'une haleine enivrante  
Les vertus et leur volupté...  
Tendre Amour ! promène les Graces;  
Plaisirs ! embellissez les traces  
De la folâtre LIBERTÉ.

---



Répands ta voix retentissante,  
Nymphes, écho, Cérès du vallon;  
Bondis, harpe réjouissante;  
Charmes, doux accords d'Apollon;  
Univers, sois dans l'allégresse,  
C'est le livre de la Sagesse  
Que pour toi les dieux ont dicté.  
Non, il n'est plus de sombre empire!  
Il n'est plus qu'un ciel où respire  
La magnanime LIBERTÉ.

Fuyez, suppôts de l'esclavage!  
Prêtres, instituteurs corrupteurs!  
Triomphez, mœurs du premier âge,  
Héroïsme, arts consolateurs!  
Contre les Séjan, les Tybères,  
Faites régner des dieux prospères  
L'imprescriptible Volonté ;...  
Couronnez le bienfait auguste ;  
Essayez les larmes du juste  
Dans l'Eden de la LIBERTÉ.



ARMAS-TU contre l'anarchisme  
 Ton brave et généreux effort?  
 Ou pour l'odieux royalisme  
 Lanças-tu la foudre et la mort?  
 Pour épouvanter la Nature,  
 R'ouvre l'immense sépulture  
 Où git ton peuple ensanglanté!!!...  
 Déploie ta rebelle offense...  
 Tes débris fument la vengeance  
 De la terrible LIBERTÉ.

Siège de Lyon.  
 ou.  
 9 octobre 93.

3+6

DIEUX ! quelle victime accablée  
 Traîne l'affreux char des bourreaux?...  
 C'est l'auguste reine immolée  
 Au règne des tyrans nouveaux.  
 Arrête, implacable démente! (38)  
 Arrête: enchaîne ta vengeance,  
 Entends l'avenir, l'équité...  
 Airain, respect ici l'argile;  
 Cèdre, ombrage l'ormeau débile;  
 Grandeur, guide la LIBERTÉ.

Mort de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France.

25 vendémiaire  
 an II.



La peine de  
mort est un  
attentat con-  
sacré.

La mort est l'instrument du crime;  
Le crime est son affreux visir...  
La mort fait vivre sa victime;  
La mort illustre son martyr :  
Du magistrat souvent inique,  
Du pouvoir souvent tyrannique,  
La mort nourrit la cruauté;  
La loi de mort... ternit la gloire,  
La loi de mort flétrit l'histoire...  
Du sceptre et de la LIBERTÉ.

Horde Scy-  
thiques.

Laodicéens! Ammonites!  
Diane! Aristomène! Amestris!  
Cymbres! Germains! Sénonois! Scytes!  
Mars! Diomède! Zamolchis!  
Ibères! Arcadiens! Gètes!  
Thraces! Galates! Massagètes!  
Chalchas! Juste-Lipse! Jephthé!  
Peuples cruels! coupables êtres!...  
Dieux assassins! horribles prêtres!  
Elle vous fuit, la LIBERTÉ.



# LA LIBERTÉIDE.

113

O toi que j'aime et que j'adore,  
 Que tout annonce au genre humain,  
 Sans te redouter je t'implore;  
 Descends, viens embraser mon sein.  
 Si ton amour, en traits de flamme,  
 Grave dans mon cœur, dans mon ame,  
 Les lois de ta divinité,  
 C'est pour mieux chérir, mieux connaître,  
 Pour mieux adorer dans ton être  
 Les dogmes de la LIBERTÉ.

Être suprême.

Fête du 30  
 prairial an-  
 II.

Loin de moi, prêtres hypocrites,  
 Profanateurs intolérans,  
 Du crime odieux satellites,  
 Eternels suppôts des tyrans!  
 Loin de moi, horde mercenaire!  
 D'un Dieu clément et débonnaire,  
 Cesse d'avilir la bonté:  
 Entre mon ame et Dieu que j'aime, (39)  
 Il n'est que le culte suprême  
 De la divine LIBERTÉ.



Il est... du chaos immobile...  
 Il fait jaillir les univers.  
 Il est... son souffle indélébile,  
 Son regard peuple les déserts ;  
 Précédée de l'astre adorable,  
 Sa voix, son essence immuable  
 Remplit l'espace illimité :  
 Il est présent, inaccessible ;  
 Brille sur son sceptre impassible :  
*Amour, clémence et LIBERTÉ.*

Brille sur sa main créatrice :  
 Point de passé, point d'avenir.  
 J'entends sa voix consolatrice ;...  
 Le tems ne peut la contenir...  
 Idole, appui, flambeau des sages,  
 Il n'aime, il n'admet pour hommages  
 Que l'héroïsme, l'équité.  
 Il dit par la voix du tonnerre :  
 « J'ai créé pour régir la terre  
 « La bienfaisante LIBERTÉ.



Condamnant la vertu factice,  
Les noirs soucis, le vain desir,  
Sur son front brille la justice,  
Le calme, l'innocent plaisir.  
A sa droite est la tolérance;  
A sa gauche est la tempérance;  
A ses pieds est la vanité;  
Sur tous, d'une main libérale,  
Avec une faveur égale,  
Il dispense la LIBERTÉ.

8-6

FRÉMISSEZ, mortels magnanimes:  
Pèsent les affreux tribunaux;  
Le cœur palpitant des victimes  
Devient l'aliment des bourreaux.  
J'ai vu les hordes meurtrières  
S'irriter des cris, des prières  
De l'innocent épouvanté!  
Au sein des mourans, du carnage  
Offrir un exécrable hommage  
Aux parques de la LIBERTÉ!

Massacres ju-  
ridiques.

Terreur.



Thémis a brisé sa balance;  
Minerve a quitté le sénat;  
L'opprobre,... un farouche silence  
Applaudissent l'assassinat :  
J'entends l'univers qui murmure,  
Je sens frissonner la Nature,  
L'enfer lui-même est attristé;  
Un Dieu, dans sa douleur profonde,  
Rougit d'avoir créé le monde  
Et l'adorable LIBERTÉ.

Dieux! quels aspects dans nos murailles!  
Délateurs! prisons! échafauds!  
Glaives! cadavres! funérailles!  
Le sang! le trépas! les bourreaux!  
Astres! fuyez cette atmosphère;  
Fleuves! n'humectez point la terre:  
Règne, plane, abyme irrité;  
Dévore le champ du carnage.  
Non! la mort, le crime, la rage  
Frappe au nom de la LIBERTÉ,



L'ours fuit ses cavernes profondes; (40)  
L'ogre abandonne ses déserts;  
Le requin tremble au sein des ondes;  
Le vautour frémit dans les airs;  
L'hydre bondit, siffle et s'agite;  
L'homme se déplore et s'évite;  
L'effroi couvre l'immensité;  
Les larmes, les spectres, les ombres,  
Les cris, le chaos, les décombres  
Règnent, et nom la LIBERTÉ.

---

Sages que l'univers admire; (41)  
Savans dont l'esprit créateur...  
Dieux des arts, l'échafaud conspire  
Contre votre éclat bienfaiteur.  
Pour régner dans la nuit profonde,  
Les tyrans vont ravir au monde  
La lumière et la vérité:  
Oui, le plus sanglant despotisme,  
Le plus horrible vandalisme  
Vous enlève à la LIBERTÉ.

---



Soupers fra-  
ternels dans  
les rues.

O comble inoui du délire !  
Moment raffiné de forfaits !  
Le sol qui frémit et soupire.  
Retentit des jeux, des banquets !  
Le sang ruissèle et les orgies  
Bravent l'aspect des élégies,  
L'horreur d'un monde ensanglanté !  
Sur les tombeaux est l'allégresse ;  
La terreur commande à l'ivresse,  
A l'hypocrite LIBERTÉ.

O terre ! c'est par ta faiblesse  
Que des échafauds ambulans  
Ont porté l'effroi, la tristesse  
Dans les cœurs de tes habitans :  
Toujours le silence du sage  
Légitime l'excès, l'orage  
Qu'engendre la témérité :  
Qui fléchit à l'aspect du crime  
Périt tôt ou tard sa victime,  
Inutile à la LIBERTÉ.



ARRÊTE, implacable colère;  
 Célèbre le double bienfait:  
 Pour l'homme il est encore un frère;  
 Redis-le, burin satisfait.  
 Pour Daniel il fut un ange;  
 Pour le malheur il est un Cange,  
 Qui brave notre iniquité.  
 A travers les cachots funèbres, (42)  
 La faim, les bourreaux, les ténèbres,  
 Cange, honore sa LIBERTÉ.

Cange.

S♦E

BRILLE, éclate, vertu suprême!  
 Célèbre le père immortel:  
 L'œil fixé sur le fils qu'il aime, (43)  
 Il trahit le funèbre appel.  
 Il t'abuse, instrument farouche!  
 Mais le mensonge dans sa bouche  
 Est plus grand que la vérité:  
 Il est sans crainte, sans murmure,  
 Il ne chérit que la Nature  
 Et l'enfant de la LIBERTÉ.

Héroïsme de  
Loisverdilles.8 thermidor  
an II.



Univers, brisez vos idoles ;  
 Devant le trépas solennel,  
 Soyez ouverts à Loiserolles :  
 Cieux, consacrez-lui votre autel.  
 J'entends les régions augustes  
 Célébrer le premier des justes,  
 Retentir le cri répété...  
 Règne auprès du souverain maître :  
 Deux fois tu donnas au même être  
 L'existence et la LIBERTÉ.



Noyades de  
 Nantes.

Le soleil fuit : sur l'onde noire  
 Pourquoi ces appareils nouveaux ?  
 Tristes Nantais, coupable Loire,  
 Sont-ce des remparts, des tombeaux ?  
 O dieux ! l'enfant, l'épouse enceinte...  
 Le père étonné, dans la crainte,  
 Tremble sur le fleuve attristé !...  
 J'entends la soupape infernale, !!!...  
 Elle aspire la mort fatale,  
 Le souffle de la LIBERTÉ.



DÉROBÉZ-VOUS, funestes rives!  
 Fuyez les festins d'Atropos;  
 Entendez les ombres plaintives,  
 La rage et la mort dans les flots!  
 Dans le silence et les ténèbres,  
 Entendez!... les accens funèbres  
 Frappent au loin l'air contristé!  
 Entendez!... le sénat féroce  
 Célèbre la fureur atroce  
 Inconnue à la LIBERTÉ.

La convention mentionne honorablement la conduite de son procureur à Nantes.

Des fleuves... des cités, des havres  
 Fument les antres dévorans!  
 Les mers bouillonnent les cadavres,  
 Les lambeaux, les spectres mourans!  
 Téthys fuit l'onde mugissante;  
 Et la lumière frémissante  
 Pâlit, détourne sa clarté.  
 Redis l'effroi, race future,  
 Révèle au Temps, à la Nature  
 La trop sanglante LIBERTÉ!



1. **Identify the problem.** The first step is to identify the problem. This involves understanding the situation and the needs of the people involved.

[illegible]



## PHASE CINQUIÈME.

**E**NTENDEZ, nations craintives;  
Le vœu du sage est accompli;  
Respirez, familles plaintives;  
Le sépulchre immense est rempli.  
Agneaux, bondissez dans les plaines;  
Zéphyrs, exhalez vos haleines;  
Plane, Eole, d'hilarité,  
Soleil! ta lumière féconde  
Va luire sur un autre monde  
Pour l'homme et pour la LIBERTÉ.

9 thermidor  
an II.



Décret d'accu-  
sation con-  
tre Robes-  
pierre, St.-  
Just, Con-  
thon, etc.

Mais!... est-ce un néant qui s'achève,...  
Qui va dévorer nos douleurs?  
Est-ce la vertu qui s'élève  
Pour venger les humains en pleurs?  
Non: c'est le cri des plus atroces, (44)  
C'est le combat des plus féroces,  
C'est la soif de l'autorité,  
Ce sont les tyrans contre eux-mêmes,  
C'est un autre cours d'anathèmes:  
Tremble, incertaine LIBERTÉ.

Oni, le sort a guidé l'offense...  
Télémaque est sous Hyppias...  
Tell n'a point illustré sa lance...  
Tybère a frappé Chéréas...  
Sur les cadavres des Horaces,  
De vains et sanglants Curiaces  
Célèbrent leur témérité...  
Alcion a soumis Hercule...  
Les trente ont vaincu Trasybule...  
D'Athènes fuit la LIBERTÉ...



Jouissez, couleuvres, vipère ,  
 Basilic au mortel regard :  
 Oui, l'ours, l'hiène, la panthère,  
 Et le tigre et le léopard,  
 Et la Parque aux traits homicides,  
 Et les fureurs des Euménides  
 Savourent le nectar d'Até!  
 Ivre de sang et de délire,  
 Le sénat de monstres respire  
 Le carnage et la LIBERTÉ !

Mais quel bras a rompu sa chaîne,  
 S'agite à mes regards surpris ?  
 Quel coursier, d'une ardeur soudaine,  
 Traverse le morne Paris ?  
 Rebelle, suspends ton audace ;  
 Le sort a marqué ta disgrâce,  
 Le vil peuple est en mutité,  
 Hier... il volait pour t'entendre ;  
 Demain... il troublera ta cendre ;  
 Succombe avec la LIBERTÉ.

En vain l'on  
 des vaincus  
 s'échappé et  
 crié aux ar-  
 mes.



Mise hors la  
loi de Ro-  
bespierre ,  
Couthon ,  
St. - Just ,  
etc., des of-  
ficiers mu-  
nicipaux et  
membres de  
la commune  
de Paris.

Succombez, tyrans populaires!  
Traversez le noir Phlégéon,  
Augmentez les ombres vulgaires;  
Le Tems vous y trace un vain nom.  
Quoi!... Vertus, arrêtez ma muse: (45).  
L'aveugle univers les accuse.  
Qu'ici leur tombeau respecté  
Dise qu'il est encore un sage  
Qui n'applaudit à nul carnage  
Fait au nom de la LIBERTÉ.

J'ai vu... lés tigres dans l'arène  
Encenser l'autel de Calchas  
J'ai vu succomber Thérémène  
Sous les bourreaux des Critias!  
J'ai vu l'effroi de la Lybie  
Hurler la mort et l'atonie,  
La rage, la perversité!...  
Au sein des cris et des blasphèmes  
J'ai vu se dévorer eux-mêmes  
Les vautours de la LIBERTÉ!



Sénat ! vil rebut du vulgaire !  
Tigre altéré du sang humain !  
Sénat barbare ! entends la terre  
Exécrer ton règne assassin !...  
Vois !... vois les ombres gémissantes  
T'offrir des entrailles fumantes  
Dans l'horrible coupe d'Até !  
Entends les cieus et les abîmes  
Répéter ta honte et tes crimes  
A la future LIBERTÉ !



MAIS quoi ! les ondes murmurantes  
Ne sont plus qu'un épais ciment !  
Il est des plaines transparentes,  
Au lieu du liquide élément !  
Ainsi qu'autrefois dans sa fuite,  
Dieu protégea l'Israélite  
A travers le fleuve irrité,  
Ici, la divine justice  
Affermit un chemin propice  
Aux héros de la LIBERTÉ.

République  
Batave.

Pichegru.



Levez-vous, généreux Bataves ;  
 Les bras des Français sont ouverts.  
 Levez-vous : cessez d'être esclaves ,  
 Donnez l'exemple à l'univers :  
 Au sein de la gloire et du calme ,  
 Reprenez, cultivez la palme  
 Que vous offre la loyauté ;  
 Mais, éclairés par nos exemples ,  
 N'élevez, ne parez des temples  
 Qu'à la sensible LIBERTÉ.



Apothéose de  
 J. J. Rous-  
 seau.

20 ven. re an  
 III.

Des tristes bords d'Ermenonville  
 Naissent les rayons d'un beau jour.  
 Il revit, le mentor d'Emile,  
 Il reparaît pour notre amour.  
 Autour de son image auguste  
 S'élèvent, par la voix du juste,  
 Les chants de l'immortalité :  
 L'œil du monde admire sa gloire ;  
 L'avenir, plein de sa mémoire,  
 Lui présente la LIBERTÉ.



Renais pour mieux goûter la vie, on aime  
 Sublime régénérateur !  
 Revois la fin de ta *Julie* ;  
 Relis ton *Contrat* bienfaiteur.  
 Au *Dévin*, que le goût admire,  
 Viens donner l'aimable sourire,  
 De ton grand cœur persécuté,  
 Et, pour te venger des sectaires,  
 Chercher dans nos lieux solitaires  
 La Nature et la LIBERTÉ.

Mais quoi ! l'hypocrisie farouche,  
 Parjure au plus doux sentiment,  
 Ne solemnise que de bouche  
 La vertu que son cœur dément !  
 Insensible au doux nom de père,  
 Il foule aux pieds, l'atrabilaire  
 La Nature et l'Humanité !  
 Et, par un sophisme barbare,  
 Voile l'horreur qui le sépare  
 Des enfans de la LIBERTÉ !



Mais non, Vertu, donne indulgence,  
 Etends tes voiles bienfaisans ;  
 Présente au dieu de l'éloquence  
 Le tribut du sage et des sages,  
 Avec ses défauts, sa faiblesse,  
 L'homme renferme en son espèce  
 Sa part de la divinité :  
 C'est la sombre philosophie,  
 Souvent c'est la misanthropie  
 Qui prépare la LIBERTÉ.

Portrait et  
 chute des ja-  
 cobins.

22 brumaire  
 an III.

FOYER des vertus, des lumières loup et chat,  
 Asile impur et ténébreux !  
 Des héros augustes bannières  
 Des Thersites, repaire affreux !  
 Institut des tyrannicides !  
 Tréteau d'esclaves homicides !  
 Astre maudit et respecté !  
 Source du bien, berceau des crimes !  
 Séjour des bourreaux, des victimes !  
 As-tu servi la LIBERTÉ ?



Temple où brillent les Desmosthènes,  
Les Régulus et les Caton !  
Cloaque où rampent les Sirènes,  
Les Catilina, les Sinon !  
Camp des modernes Spartiates !  
Refuge horrible d'Erostrates !  
Lieu de mort et d'impunité !  
Antre fangeux, brillant théâtre ! (47)  
Je t'abhorre et je t'idolâtre,  
Je cherche en toi la LIBERTÉ.

Mais quoi ! ta doctrine enivrante  
Lança la foudre sur les rois !  
Les tyrans, glacés d'épouvante,  
Tremblent au seul son de ta voix !  
Quand, plein de mon indépendance,  
J'ai comparé dans la balance  
Tes bienfaits, ta ferocité,  
J'applaudis tes états suprêmes,  
Et tes crimes sont des problèmes  
Devant l'austère LIBERTÉ.



Aux jets de ta flamme épurée,  
 Affranchi de tes dictateurs,  
 Ramène le siècle d'Astrée,  
 Des instituts consolateurs.  
 Non ! le sénat liberticide,  
 Soumis au pacte parricide,  
 T'oppose le tigre irrité !  
 Déjà tes couleurs avilies,  
 Et tes tribunes démolies  
 Ont mis en deuil la LIBERTÉ.



Traité hon-  
 teux avec  
 Charretié.

Il capitule avec le crime !  
 Il joint l'infamie aux revers !  
 Il trahit la vertu sublime,  
 Le sénat cupide et pervers !  
 Aux yeux de l'état qui chancelle,  
 L'olive, est offerte au rebelle  
 Il proclame l'impunité !  
 Il triomphe, le royalisme !  
 Sur les tombeaux de l'héroïsme  
 Et celui de la LIBERTÉ !...



## PHASE SIXIÈME.

PAR quelle horrible tyrannie,  
Sbire! as-tu troublé mon repos? (45)  
Quel délit, quelle félonie  
Peut m'engloutir dans les cachots,  
Moi dont l'existence est sans tâche?  
Pourquoi ce revers qui m'arrache  
Au bonheur de l'obscurité?  
Tyrans! c'est à mon stoïcisme,  
C'est aux vertus, à l'héroïsme  
Que vous ôtez la LIBERTÉ.

Fureur de la  
réaction.

An III.

Allusion à la  
pensée, au  
sort, aux per-  
sécutions de  
chaque Fran-  
çais, pour  
ainsi dire,  
pendant les  
tourmentés  
contraires de  
dix ans.



Oui, le frère opprime le frère!  
Le talent poursuit les talens!  
Le fils traîne à la mort son père  
A travers les flots turbulens!  
Sage, ta sagesse est ton crime:  
Toujours le sage est la victime  
Des troubles de l'humanité.  
Dieu du peuple et de l'innocence!  
Ne créas-tu l'intelligence  
Que pour plaindre la LIBERTÉ?

Dispenser le bonheur à l'homme,  
Oui, c'est irriter les destins....  
Martyrs de la Grèce et de Rome,  
Nous jugeons vos contemporains;  
Vos noms sont gravés dans l'histoire:  
Notre infortune... votre gloire  
Attendrit la postérité.  
Entendez, augustes victimes!  
Entendez nos accens sublimes.  
Les soupirs de la LIBERTÉ.



Comprimons nos cris salutaires :  
Le délateur, en nos prisons,  
Transforme nos vœux débonnaires,  
Nos traits, nos vertus en poisons.  
L'enfer, en sa fureur bizarre,  
A vomé l'espion barbare  
Pour avilir l'humanité  
Telle est l'horreur qui nous opprime,  
Qu'un regard, qu'un geste est un crime  
Au mépris de la LIBERTÉ.

De ceux que ta trompette encense  
Ne lançons point les javelots,  
Et du feu de l'indépendance  
Eclairons l'horreur des cachots.  
Laissons le choix des aventures,  
Et l'éloge des créatures  
Au soin de la postérité  
Haine au crime, à la tyrannie;  
Hommage aux vertus, au génie,  
A l'adorable LIBERTÉ.



Descente du  
peuple su-  
burbain.

12 germinal  
an III.

Sentimens di-  
vers des pri-  
sonniers dans  
ces sortes de  
mouvemens  
extérieurs.

Quoi ! c'est l'alarme et l'épouvante !  
Des cris au loin sont entendus !  
D'un jour de deuil l'ombre sanglante  
S'offre à nos esprits éperdus !  
Ciel, protège ici l'innocence ;  
Ne fais éclater ta puissance  
Qu'en faveur de l'humanité !  
« C'est du peuple un réveil terrible !  
« Il ouvre à ce séjour horrible  
« Les portes de la LIBERTÉ !

« Un grand peuple au sénat s'avance :  
« Sur les fronts on voit la fureur !  
« Avons-nous droit à l'espérance ?  
« Est-ce un attentat destructeur ?  
« Murs affreux bâtis pour les crimes ;  
« Parlez, éclairez les victimes ;  
« Les amans de l'Égalité.  
« Verrons-nous encor la lumière ?  
« Le crime a-t-il creusé le bière ?  
« Des enfans de la LIBERTÉ !



- « — Notre indépendance chancelle;  
 « La faim désole nos remparts.  
 « — L'indépendance... est immortelle.  
 « — De Rome écoutons les vieillards...  
 « — Montrons à la race future... (49)  
 « — Que mon être soit la pâture  
 « Des vengeurs de l'humanité...  
 « — Frappez; je m'offre en sacrifice.  
 « — Dernier sentiment du supplice  
 « Appelle encor la LIBERTÉ.

Des ci-  
 toyens fami-  
 lisés, prison-  
 niers, et dans  
 le besoin pen-  
 dant la diset-  
 te, s'offrent  
 en nourriture  
 à ceux de  
 leurs sembla-  
 bles qui peu-  
 vent le mieux  
 défendre leur  
 cause d'indé-  
 pendance.

- « Pestilentiellles haleines,  
 « Vous corrompez l'air des humains;  
 « La mort, la misère, les chaînes  
 « Oppriment les Républicains.  
 « Honteux du chaos où nous sommes,  
 « Réprime la fureur des hommes  
 « Par les droits de l'humanité.  
 Entends, vulgaire Aréopage,  
 Un peuple gémissant, mais sage,  
 Plein du feu de la LIBERTÉ.



L'agitation  
du peuple est  
souvent l'ou-  
vrage de ses  
ennemis se-  
crets.

Mais qu'opposer à la tempête,  
Aux fureurs des flots mugissans?  
Dieu, l'éclair!... la foudre s'apprête.  
D'où partent ces cris menaçans?  
Est-ce un vulgaire qui s'égare?  
Les rois dans leur espoir barbare?  
Le cri de la nécessité?  
Debout, sénateurs impassibles:  
Soyez austères, inflexibles,  
Les sauveurs de la LIBERTÉ.

Décret de  
déportation  
contre Col-  
lot-d'Her-  
bois, Bil-  
laud, Barrè-  
re, etc.

Le sénat, glorieux Alcide,  
A calmé l'orage et les vents,  
Et, d'un bras que Minerve guide, (50)  
Frappé des insectes sanglans:  
Au loin ils vont porter leurs crimes;  
Environnés de leurs victimes,  
Faire amende à l'humanité.  
Et cet arrêt inexorable,  
L'œuvre du sénat respectable,  
Est l'œuvre de la LIBERTÉ.



Cet arrêt, peuple qu'on égare !  
 Proscrit de sanglans sénateurs : (51)  
 Mais crains... c'est le signal barbare,  
 Du destin de tes bienfaiteurs,  
 Flambeau de la philosophie,  
 Rappelle à ma triste patrie  
 Ses dangers et la vérité . . .  
 . . . . .  
 Fixe l'atmosphère où nous sommes,  
 Vois la main qui détruit les hommes  
 Pour détruire la LIBERTÉ.

La clarté succède aux ténèbres, (52)  
 Un ciel pur ouvre l'horizon ;  
 Il n'est plus d'appareils funèbres,  
 Tout rit au peuple, à la raison ;  
 Le sénat ouvre les bastilles,  
 Il brise les fers et les grilles,  
 Honteux de son iniquité,  
 Penser n'est donc plus un blasphème ?  
 Non : tout dire est le droit suprême  
 De l'homme et de la LIBERTÉ.



Allez consoler vos chaumières,  
 Artisans et cultivateurs,  
 Allez répandre vos lumières,  
 Doctes, écrivains, orateurs !  
 Pardonnez.... c'est par la vengeance  
 Que le sang inonda la France,  
 Qu'il rougit ce sol irrité,  
 Humanité, divine source ! . . . . .  
 Fais que rien n'arrête en sa course,  
 L'impétueuse LIBERTÉ.

Translation  
 des détenus  
 d'une prison  
 à l'autre, afin  
 d'en facilit-  
 ter l'égorge-  
 ment.

Ah ! vain espoir que la justice !  
 Il n'en est point pour les héros.  
 Des tyrans l'odieux caprice (53)  
 Ne fait que changer nos cachots,  
 Et c'est aux regards de la France,  
 Parmi le meurtre et la vengeance,  
 Que chacun de nous garrotté,  
 Qu'à tous, glorieuses victimes,  
 Sommes offerts, livrés aux crimes :  
 Des bourreaux de la Liberté.



Dirai-je les forfaits, la rage,  
 Les hurlemens, l'affreux Réveil  
 De cet exécrationnable assemblage  
 Qui se dit *Jésus* et *Soleil*!!!...  
 Altéré du sang des familles,  
 Il va jusqu'au sein des bastilles  
 Porter la mort, là cruauté!  
 Du massacre il fait ses délices  
 Il sème l'effroi, les supplices,  
 Les spectres de la LIBERTÉ!

Compagnies  
 d'assassins,  
 dites de *Jé-  
 sus*, et du  
*Soleil*, etc.

Mais quelle est la voix qui m'appelle?  
 Quel cri fait retentir ces lieux?  
 Mes gardiens, d'une ardeur nouvelle...  
 J'entends ouvrir!... je vois les cieux!!!  
 Est-il donc un terme à nos peines?  
 « Oui : le destin brise les chaînes  
 « Des apôtres de l'équité.  
 « O ma famille! ô ma patrie! (54)  
 « Célébrez la gloire et la vie  
 « Du martyr de la LIBERTÉ.

Le malheur  
 a son terme.



La persécution déve-  
loppe une  
grande ame.

Mais quoi! la prison meurtrière,  
Ne flétrit que le criminel,  
Recueilli dans mon ame altière,  
Ici, je m'ornais un autel;  
Oh! pourquoi, fatale inconstance!  
Viens-tu troubler la jouissance  
Qui flattait ma captivité?  
Oui, libre au sein de l'esclavage,  
J'adressais mon altier langage  
Aux destins de la Liberté?

Les épi-  
thètes dépar-  
tis sont don-  
nées par le  
crime, et pro-  
férées par la  
bassesse.

Destin! frappe l'autropophage,  
Le traître; le vil exacteur;  
Mais que le vertueux, le sage  
N'éprouve qu'un joug bienfaisant,  
Au mépris des rois, de l'église,  
Des mots qui enflent la sottise,  
Homme! défends la vérité;  
Malgré les partis et la haine,  
Que l'horizon soit le domaine  
Des amans de la Liberté.



Quand, sous un voile impénétrable,  
Toujours conspire un sort trompeur,  
Qu'au gré de sa fougue intraitable  
L'opprimé devient l'oppressEUR,  
Malheureux!... pourquoi dans vos haines  
Vous donner la mort où les chaînes,  
Au mépris de l'humanité?  
Vertus! n'avez-vous plus d'empire? (55)  
Faut-il qu'un coupable délire  
Ensanglante la LIBERTÉ?

O vous! dont l'erreur ou le crime  
Me fit charger d'indignes fers,  
Reconnaissez-vous la victime?  
Venez; mes bras vous sont ouverts,  
L'apôtre de l'indépendance  
Ne flétrit point, par la vengeance,  
Son avenir... sa dignité,  
Enfans de la même famille,  
Sur nos fronts, le même astre brille;  
C'est pour la même LIBERTÉ.



République! France immortelle!  
 Pardonne... à toi-même, à l'erreur;  
 Imprime à ta splendeur nouvelle  
 Le sceau de la paix, du bonheur.  
 Ah! loin de ravager le monde,  
 D'ensanglanter la terre et l'onde,  
 Sois un dieu pour l'humanité  
 Vivez, familles étrangères;  
 Vivez : tous les peuples sont frères;  
 Dans la paix est la LIBERTÉ.

Attribut saint des belles âmes,  
 Douce amitié, fille des cieux!  
 Reparais, fais chérir tes flammes;  
 Des cœurs viens resserrer les nœuds;  
 Du genre humain sèche les larmes,  
 Règne, et, par tes innocens charmes,  
 Bannis les maux, l'iniquité.  
 Amitié! la vertu t'inspire;  
 Amitié! ton auguste empire  
 Est celui de la LIBERTÉ.



Fatigué du bourbier des villes,  
 Et de leurs plaisirs mal-faisans,  
 Courons dans nos plaines fertiles  
 Goûter le bonheur du printemps.  
 Céleste azur, clarté chérie,  
 Ruisseau perlé, nappe fleurie,  
 Douce et pure sérénité,  
 Gazons, silencieux bocages,  
 Salut! Recevez mes hommages  
 Et les vœux de ma LIBERTÉ.

Image de la  
 vie cham-  
 pêtre.

Jeux inconstans de la Fortune!  
 Naguère en un cachot obscur,  
 J'abhorrais la vie importune,  
 J'implorais un destin futur:  
 Arbitre aujourd'hui de mon être,  
 J'aspire le bonheur champêtre,  
 Les airs, l'espace illimité,  
 Demain, je puis frapper l'audace  
 Des artisans de ma disgrâce,  
 Du fléau de la LIBERTÉ.



Au sein des fleurs, de la fougère,  
 Pan soupire, exalte ses aîres;  
 Au flageolet de la bergère,  
 L'oiseau gazouille dans les aîres;  
 La rive des prés, des fontaines,  
 Les monts, des côtes et des plaines,  
 S'ouvrent à la fécondité;  
 Zéphir, d'un suave murmure,  
 Rend à l'auteur de la nature  
 L'hommage de la Liberté.

Fuyez, lumières sépulcrales;  
 Laissez à mes sens éveillés  
 Le frais des aubes matinales,  
 L'éclat des tapis émaillés;  
 Pampre odorant, festons de fleurs,  
 Rayons parfumés de l'aurore,  
 Reflet des eaux, disque argenté,  
 Cours des ruis, des rivières, de l'onde,  
 Je vois en vous l'ordre du monde,  
 Et l'immuable Liberté.



De la cime du promontoire,  
 Je t'admire, sifflant orgueilleux,  
 Vallon, guéret, soc aratoire,  
 Ombre des cèdres sourcilleux;  
 Je t'admire, fleur purpurine;  
 Vague écumante et cristalline,  
 Mon œil suit ta limpidité;  
 Avec toi, tendre tourterelle,  
 Je célèbre l'amour fidèle  
 Et la champêtre Diogenète.

Près du bonheur de l'innocence,  
 Bergers, sans art, sans fictions,  
 Vous chantez la Paix, l'Abondance,  
 Loin du crime et des factions:  
 Quand Cérès a fermé ses sources,  
 Diane vous offre ses courses;  
 Palès les jeux et la gaité;  
 Savourant Bacchus et l'automne,  
 Vous cueillez les fruits que Pomone  
 Offre au dieu de la Liberté.



Loin des cours, du vil Ganimède,  
 Des profanateurs d'Apollon,  
 Du vain émule d'Archimède,  
 Du pédant rival des Solon;  
 Loin du honteux faste d'Asie,  
 Vous aimez, sans hypocrisie,  
 La vertu, la divinité  
 Plutus n'a rien qui vous engage :  
 La Nature a son doux langage.  
 Elle sourit, la LIBERTÉ.

Dignités, grandeurs passagères,  
 Faux éclat, tu n'es qu'un poison :  
 Loin de vous, faveurs mensongères,  
 Je veux affermir ma raison.  
 Fuis, laisse-moi, vaine puissance,  
 Mon ineffable jouissance,  
 Ma glorieuse obscurité :  
 C'est dans l'aspect d'une campagne  
 C'est dans les bras d'une compagne  
 Qu'est l'ivresse et la LIBERTÉ.



Doux bonheur de la solitude,  
 Enchaîne ma plume et mes ans;  
 Guide mes esprits, mon étude,  
 Dicte-moi des fous bienfaisans:  
 Loin du crime et de l'imposture,  
 Découvre à mes yeux, ô Nature!  
 La main du Temps, la Vérité  
 Elle est la plus illustre vie,  
 Celle que la Philosophie  
 Donne au dieu de la LIBERTÉ.



DANS les palais; dans la chaumière,  
 Quel désespoir est répandu?  
 Quel destin promène la bière,  
 Le crêpe funèbre étendu?  
 Est-ce la foudre qui ravage? (57)  
 Sont-ce les combats du carnage?  
 L'horizon est-il empesté?  
 Non : la famine, plus cruelle,  
 Couvre de sa fureur mortelle  
 La terre de la LIBERTÉ.

Horreurs de  
 la disette.

---

an III.



J'ai faim, dit l'enfant à sa mère;  
 J'ai faim, dit le vieillard blanchi;  
 J'ai faim, dit la sœur à son frère;  
 J'ai faim, dit le père affaibli;  
 J'ai faim, dit la mère débile.  
 J'ai faim, dit la France fertile;  
 Le cri lugubre est répété;  
 Elles périssent, les membranes!  
 Ils se dessèchent, les organes;  
 Les fibres de la Liberté!

En vain la nature souffrante  
 Ranime un dernier sentiment;  
 A l'œil de la vertu mourante,  
 Le crime a soustrait l'aliment;  
 En vain la nourrice fidelle  
 Offre sa plaintive mamelle  
 Au fruit de sa fécondité;  
 Des fleuves, du cours de la vie,  
 De l'être la source est tarie;  
 Il meurt avec la Liberté!



Plane la rage sur la terre, et d'un air  
 Elle s'agite au sein des misères !  
 Le fils a dévoré sa mère, et la mère  
 La mère a dévoré son fils (56).  
 Tous deux sont dans la même tombe :  
 Là, s'ouvre une même hécatombe !  
 Où gémit la même chair, et sa  
 Là, les mêmes ombres livides  
 Nomment les mêmes paricides,  
 La même inique Laure !

\*\*\*

Des clameurs, les cris, l'épouvante,  
 Le trouble est au sein du sénat :  
 L'audace, le tumulte augmente,  
 Ciel ! un atroce assassinat !  
 C'est Ferraud ! et tête sanglante,  
 C'est d'une horde menaçante  
 Le délire et la cruauté,  
 Tous les monstres de l'anarchie  
 Déchaînés par la monarchie  
 Contre l'auguste Liberté.

Premier acte.  
 Scène III.

Scène IV.  
 Scène V.



Mais en vain du conseil de sages  
 On attend la mort et les fers :  
 C'est Jupiter dans les orages, (59)  
 Lançant, maîtrisant les éclairs :  
 A sa voix, la foule homicide  
 Tremble, disparaît, s'intimide,  
 Rougit de sa témérité,  
 Avec ses projets sanguinaires  
 Rentre dans ses affreux repaires,  
 Et fuit devant la LIBERTÉ.

—♦—

Mort du fils de  
 Louis XVI  
 au Temple.

20 prairial an  
 III.

C'est quand du Plébéien austère (60)  
 S'éteint la gémissante voix,  
 Que l'Olygarque sanguinaire  
 Frappe le rejeton des rois  
 Seul, il veut régner sur la cendre  
 Du monarque et d'un peuple tendre,  
 Dont expire l'autorité.  
 Jusque sur la débile enfance  
 Le patriciat en démence  
 Ensanglante la LIBERTÉ.

—♦—



## PHASE SEPTIEME.

Après le délire anarchique,  
Va-t-il régner, le joug des lois?  
Le destin de la république  
Va-t-il en imposer aux rois?  
Vit-il, ce cœd populaire,  
Qu'une sagesse tutélaire  
Proclama pour l'égalité?  
Et de l'élément où nous sommes,  
Le bonheur montre-t-il aux hommes  
Le règne de la Liberté?

Constitution  
de Pan III.



O honte ! ô trait de l'esclavage !  
Les sénateurs déshonorés  
Ont flétri , réprouvé l'ouvrage ,  
Les actes qu'ils ont révévés !  
Vendus aux partis qu'ils frappèrent ,  
Aux pieds des rois qu'ils détestèrent ,  
Ils couronnent l'iniquité !  
Chacun des tyrans subalternes  
Sacrifie aux dieux des Lavernes ,  
Au sommeil de la LIBERTÉ !

~~~~~  
Français ! du disque de ta gloire ,
L'anguste livre est effacé ;
Il ne vit plus que dans l'histoire :
L'autel du peuple est renversé : (64)
Les droits sacrés de la Nature ,
Par la mollesse et l'imposture ,
Sont bannis avec l'Équité :
Et l'homme fier , incorruptible ,
Pleure , avec l'univers sensible ,
Son éphémère LIBERTÉ .

Que dis-je ? Le frein politique,
 La loi du calme et du bonheur,
 L'éclat de la gloire civique,
 Mortel ! s'embellit dans ton cœur !
 Dans chaque repli de ton âme
 Habite la céleste flamme
 Du bienfait, de la vérité,
 Ton guide est au fond de toi-même,
 Ton être est un flambeau suprême
 Dont s'éclaire la LIBERTÉ.

Les revers, les maux, les abîmes
 Sont dans les combats orageux :
 Des gouvernans et de leurs crimes,
 Trompez les pièges ombrageux,
 Pour confondre leur arrogance,
 Gardez d'un orgueilleux silence
 L'éloquente immobilité ;
 Bientôt les lâches artifices,
 Les tyrans, l'opprobre et les vices
 Feront place à la LIBERTÉ.

Belley, es-
clave nuguè-
re, comme
nègre, si-
ge parmi les
représentans
d'un grand
peuple.

Salut à ta philosophie,
Sénat vengeur de l'Africain !
La couleur n'est plus asservie
Au joug d'un pouvoir inhumain !
Belley, du sein de l'esclavage, (62)
Est assis dans l'Aréopage :
Soleil ! tu luis pour l'équité.
Le destin, Colons fratricides,
En foudroyant vos mains cupides,
A vu l'homme et sa LIBERTÉ.

Conjuration
des sections
de Paris con-
tre la con-
vention.

13 vendémé-
aire an IV.

DIEUX ! des orateurs mercenaires,
Vendus à Philippe, à Xercès,
J'entends les fureurs sanguinaires !
Les clameurs des Agnonidès !
Sur le plus noble enthousiasme,
Les suppôts sèment le sarcasme,
Le blasphème, l'adversité !
Vils apôtres de l'esclavage,
Ils versent la mort et l'outrage
Sur la tremblante LIBERTÉ !

Sous un tribunal de Séides,
 Affreux précurseurs 'des tyrans,
 J'entends des hordes homicides
 Proclamer des arrêts sanglans.
 Je vois les fauteurs, les complices
 Diriger les fers, les supplices.
 Sur le sénat déconcerté
 Déjà le trésor, les armes
 Se sont livrés, offrent des charmes
 Aux tyrans de la LIBERTÉ.

Un tribunal
 sanglant, et
 fait déjà cré
 pour immor
 les tous les
 hommes de la
 révolution.

Ennemis nés de l'héroïsme,
 S'arment les enfans de Plutus,
 Le prêtre, le vil monarchisme
 Les adorateurs de Jafus;
 Des bras de l'impur mollesse,
 L'adonis porte sa faiblesse
 Dans les rangs du crime aposté,
 Et l'esclave et le sybarite
 Et le maître et le satellite
 Marchent contre la LIBERTÉ.

Le comité
de salut pu-
blic délibère
long-temps s'il
livrera aux
sections res-
belles le ba-
taillon sacré
composé des
citoyens dits
terroristes,
à l'influence
desquels la
convention et
la Liberté du-
rent leur sa-
lut.

Le sénat, pour braver l'orage;
Cherche les bras qu'il a proscrits,
Armé l'homme libre, le sage,
Les athlètes qu'il a flétris:
Quoi! dans ses cruels artifices,
Il va les livrer aux supplices,
Aux fureurs de la royauté!
Essaim généreux qu'on trafique,
Défends ce sénat tyrannique
Pour défendre ta LIBERTÉ.

Le fils s'arme contre son père;
Le sénat contre le sénat;
Le frère va frapper son frère;
Le citoyen frappe l'état:
Moi, dans l'horreur dont j'ai frissonné,
Serais-je un défenseur du trône,
Du plébéien ensanglanté!
Non: je fuis ce jour déplorable,
L'effroi, l'arène lamentable,
Les cyprès de la LIBERTÉ.

Déjà le salpêtre pétille ;
 Le rebelle a tenté le sort ;
 L'éclair est lancé, le fer brille ;
 J'entends les foudres de la mort.
 Mais que peut un troupeau d'esclaves (63)
 Devant quelques-uns de ces braves,
 Arbitres d'un monde irrité ?
 Au souffle de leur voix altière,
 Le royalisme est en poussière,
 Invisible à la LIBERTÉ.

Français ! déplore ta démence !
 L'horrible champ des vils Calchas !
 Non : un nouvel astre commence ;
 Naît un autre Epaminondas :
 Ici, s'élève enfin la gloire ;
 Le tems va redire à l'histoire
 Son éclat, sa célébrité.
 Oui, du sein d'un sanglant orage
 S'élève un bienfaiteur, un sage,
 L'arbitre de la LIBERTÉ.

Naissance po-
 litique de
 Bonaparte.

Institut national : sa première composition, sa première séance.

15 brumaire
an IV.

Non, il n'est qu'un ramas vulgaire,
L'Institut, enfant du chaos;
Des tyrans l'appui mercenaire,
L'arène des pédans, des sots;
C'est de frotin au lourd ramage,
Le paon stupide au vain plumage,
La nuit épaisse et la clarté;
Bizarre et monstrueux mélange,
C'est le diamant et la fange,
L'esclavage et la LIBERTÉ.

Mortels réprouvés du génie,
Rampez sous vos fers pesans;
Traînez avec l'ignominie
Les chars divers de nos sultans,
Loin de vos tréteaux infertiles,
Nos Euripide, nos Virgile
Promènent la célébrité;
Cachez votre obscure carrière;
Ils viennent unir leur lumière
Aux astres de la LIBERTÉ.

Resplendissez, Phine, Héraclide !
 La gloire a consacré vos pas,
 Art puissant des Newton, d'Euclide
 Soumets la nature au compas !
 Brillez, Ménandre, Anaximène !
 Brillez, Appelle, Prologène,
 Ivres de la postérité !
 Immortels, chantez l'heureux calme,
 Du Pinde embellissez la palme
 Et la Mécène LIBERTÉ.

◆◆◆

Cessez le meurtre et le ravage,
 Calmez-vous, valeureux Français ;
 A la voix du sang et du sage (66)
 Frédéric a juré la paix.
 Son sceptre devient tutélaire,
 C'est par le calme qu'il veut plaire,
 Affermir son autorité :
 L'olivier pare sa couronne,
 Et s'il ne fût né sur un trône,
 Il eût chéri la LIBERTÉ.

Le succes-
 seur du grand
 Frédéric fait
 la paix.

◆◆◆

Ire, conquête
d'Italie.
Bonaparte.

Au héros je dois mon offrande;
La gloire est sous ses étendards;
C'est en immortel qu'il commande,
Qu'il abat l'aigle des Césars.
Peuples affranchis par ses armes,
Admirez, soyez sans alarmes;
Il brigue l'immortalité:
Trop grand pour envier un trône,
Il n'aspire qu'à la couronne
Que dispense la Liberté.

Nos héros
ont le tombeau
de Virgile.

C'est Alexandre qui révere
Le toit de l'enfant d'Hélicon; (67)
L'Anglais qui détourne la guerre
Du sol où marcha Fénélon; (68)
C'est Démétrius qui s'appaise,
Et suspend les coups de Némèse
Près d'Ialilus enchanté. (69)
Dors en paix, glorieux Virgile!
Le Français couvre ton asile
Du type de la Liberté.

Flamme de dieux, divin génie,
 Tu traînes le monde à ton char;
 A ton aspect, la tyrannie
 Baisse son sanglant étendart,
 Sous la pourpre, sous l'indigence,
 Tes traits sont l'auguste puissance
 Que respecte l'éternité,
 Debout sur le Temps qui ravage,
 Tu vis et commande l'hommage
 Aux rois comme à la LIBERTÉ.

Le génie
 seut commander
 de l'hommage
 des siècles.

Il règne sur l'humble Italie,
 Le conquérant triomphateur !
 A son char la gloire asservie
 Promène son joug novateur.
 Mais de Saint-Marin qu'il admire,
 Il respecte le faible empire
 Que protège l'obscurité,
 A la force qui le dédaigne,
 Ici, le peuple atome enseigne
 Les secrets de la LIBERTÉ. (70)

La petite
 république de
 Saint - Marin
 refuse de s'a-
 grandir afin de
 rester libre.

Paix de Cam-
po-Formio.

Reposez, foyers du tonnerre :
Calmez-vous, airsains dévorans ;
Cessez d'épouvanter la terre :
Apaisez-vous, combats sanglans :
La concorde se fait entendre ,
Meurtriers, cessez de répandre
Le ravage et la cruauté !
Rois, tous les êtres sont vos frères ;
Peuples, les rois sont mandataires (71)
De vos vœux, de la Liberté.

Vénise est
effacée du
nombre des
puissances.

Mais quel sort atteint la puissance
Antique parmi l'univers ,
Dont l'orgueil et l'indépendance
Semblaient vivre autant que les mers ? (72)
Fléchis ; le vainqueur t'abandonne !
Sois le vil butin de Bellone ;
Rampe, trop célèbre cité !
Succombe, ô vaine république !
Sous la traîtresse Politique ,
Et l'oublie de la Liberté.

DÉVOUÉS à la tyrannie,
 Les satellites des Tarquins,
 Dans l'autre de l'ignominie,
 Trament les complots inhumains!
 Les fleurs, les appas respectables
 Couvrent les desseins exécrables,
 Le crime du piège aposté!
 Fougueux amans de la patrie,
 Résistez à l'amorce impie
 Qui menace la LIBERTÉ.

Massacre au
 camp de Gre-
 nelle.

Nuit du 23 au
 24 frimaire
 an IV.

Mais quelles horribles ténèbres
 Succèdent aux cieux étoilés?
 Quelques holocaustes funèbres
 Sont-ils par la nuit dévoilés?
 L'air retentit des chants civiques!
 Quel trouble! quels accens iniques!
 C'est un carnage médité, (73)
 Ce sont des suppôts mercenaires,
 Et les frères contre les frères
 Qui trahissent la LIBERTÉ.

Ciel! dans ses efforts sacrilèges
 Le bras des rois a triomphé!
 Il tient dans ses horribles pièges
 Le patriotisme étouffé!
 Il consomme l'affreux ouvrage,
 Assouvit la haine et la rage,
 L'inextinguible cruauté!
 H...., tombe sous les Séides: (74)
 Tombe.... un tribunal d'homicides
 Frappe et trahit la Liberté!

Vole au sein d'un dieu; fuis la terre,
 Ses euménides gouvernans;
 Fuis les fers, l'opprobre et la guerre,
 L'arène des vils combattans.
 Fuis: annonce aux maîtres suprêmes
 Qu'au mépris de leurs anathèmes
 Ici bas le crime est fêté.
 Dis-leur que les maux nous consternent,
 Dis-leur que les tigres gouvernent
 Et dévorent la Liberté!

Dis que la dépouille du juste
 Couvre les tyrans, les bourreaux !
 Qu'il n'est plus sous le ciel auguste
 Que des assassins, des tombeaux !
 Dis que le talent, la sagesse
 Est le seul attentat qui blesse
 Et la plèbe et l'autorité !
 Dis que le forfait, l'ignorance
 Est l'élément que récompense
 Les tyrans de la LIBERTÉ !

343

Moi, je fuis vers l'auguste empire,
 Je vole vers les sombres bords
 Goûter la paix qu'on y respire,
 Le calme des illustres morts.
 Le genre humain que j'abandonne,
 Plus barbare que Tysiphone,
 N'offre qu'un site ensanglanté
 Peut-être en l'éternel abîme
 Le bienfait séparé du crime
 Célèbre en paix la LIBERTÉ.

Les ombres.

Salut, tombeaux dépositaires
 De la dépouille des héros!
 Salut, seuls abris salutaires,
 Seuls asiles du doux repos!
 Lieux destructeurs des diadèmes,
 Ecueils des coupables systèmes
 Du fourbe, de la vanité,
 Vous voilez ces lois délirantes,
 Ces ambitions dévorantes
 D'une éphémère LIBERTÉ.

Là, pour la honte des Tybère,
 Sont les Clistène et les Codrus :
 Pigrès pâlit devant Homère ;
 Virgile confond Mœvius :
 Delphe, Dodone, les Sybiles,
 L'essaim des oracles serviles
 Rougit devant la Vérité.
 Là, sont, aux pieds des Aspasié,
 Des Ténésiles, des Porcie,
 Les amans de la LIBERTÉ.

Au sein des troupes immortelles,
Brillant, sous l'homicide acier,
Thouret, Malesherbes, Séchelles,
Bailly, Condorcet, Lavoisier:
En chœur ils chantent la nature;
Leur compas franchit et mesure
L'incalculable immensité:
Il dit à leur philosophie
Qu'ici bas, séjour de l'envie,
Tout est crime, et non LIBERTÉ.

Célèbres vic-
times de la
révolution.

Là, tonne un foudre d'éloquence,
La voix du puissant Mirabeau.
Là, Camille exhorte au silence
Fauchet, Danton, Guadet, Vergniaud...
Barnave abjure sa logique:
Linguet abjure son caustique
Devant la magnanimité:
Ensemble ils maudissent la terre,
Les rois, la faveur mensongère,
La chimérique LIBERTÉ.

Là, rampe la horde hypocrite,
Le prêtre et ses fangeux croyans,
Près de Lamballe qui s'irrite,
Pâlit le pervers d'Orléans,
D'Orléans, sans gloire et sans trône,
Sans nom, sans amis, sans couronne,
Cherche en vain l'abri du l'Ethé,
C'est au sein des impurs génies,
Et des immondes Gémonies,
Que fuit sa feinte LIBERTÉ.

Là, Bourbon connaît la sagesse,
Le néant du trône et des grands ;
Maudit les ingrats, sa faiblesse,
Les flatteurs et les courtisans :
Il montre à sa famille errante,
Aux monarques dans l'épouvante,
Son échafaud ensanglanté ;
Fidèle au parjure, à l'offense,
C'est au sceptre de la vengeance
Qu'il présente la LIBERTÉ.

Paris porte un glaive homicide
 Sur le glorieux Saint-Fargeau,
 Dans le sein de Marat livide,
 Corday plonge un affreux couteau.
 A l'aspect d'Hébert, de Chaumette,
 S'irrite l'ombre d'Antoinette,
 Qu'entourent les rois, la fierté,
 Le rebelle * de l'Armorique
 Montre à son vainqueur pacifique
 Les cyprès de la LIBERTÉ.

* Charrette.

* Roche.

Là, règne * la terreur des crimes,
 L'effroi du peuple et des tyrans;
 Son geste est l'arrêt des victimes,
 Qu'il offre à ses dieux délirans.
 Son œil sévère, inexorable,
 Est l'œil du serpent intraitable
 Qui lance le trait redouté.
 La terreur dit : « C'est Robespierre :
 « Écoute ;... c'est la voix altière
 « Du Caton de la LIBERTÉ.

* Robespierre.

Entouré de palmes fatales,
 Il parle aux mondes rugissans,
 Et les puissances infernales,
 Les spectres même sont tremblans :
 Sombre, farouche, *incorruptible*,
 C'est de son antre inaccessible
 Qu'il promène l'aspérité.
 Craint du penseur et du vulgaire,
 C'est en tyran atrabilaire
 Qu'il commande la LIBERTÉ.

C'est sa voix : « D'un jour de tristesse,
 « Peuple, j'e nommais les auteurs...
 « Je succombe; ils sont dans l'ivresse,
 « Ils triomphent, tes oppresseurs !...
 « J'ai vécu... Contemple et soupire :
 « Avec moi périt ton empire,
 « Les dogmes de l'Egalité.
 « Gémissiez, univers, patrie ;
 « La tombe de ma tyrannie
 « Est celle de la LIBERTÉ. »

Il dit , et présente à la terre
Le sang des Sydney, des Agis...
Et Brutus poignardant son père,
Et Brutus condamnant ses fils.....
Et Barnevelt et Desmosthènes...
Phocion, qu'admirait Athènes,
Dit quel sort frappe l'équité.
Et la Grèce, et Rome, et la France
En deuil... attestent l'impuissance
Du sage et de la LIBERTÉ.

Il dicte, il anime l'histoire,
L'Aréopage des héros!
Socrate y dispense la gloire,
La palme à des martyrs nouveaux...
Pompée, en soldat héroïque,
N'accorde qu'à l'éclat civique
Le laurier d'immortalité.....
Rousseau, Pindare me sourient...
Et Milton et Lucain s'écrient:
C'est l'amant de la LIBERTÉ.

Il se lève, et d'un œil avide
 Me fixe, le cercle illustré :
 « Salut à la LIBERTÉIDE !
 Répète le temple sacré ;
 « Salut au monument durable
 « Qui, bravant un monde coupable,
 « Ne voit que la postérité ! »
 J'entends..... immortelles victimes !
 Vous l'attendez, ombres sublimes,
 L'Apollon de la LIBERTÉ !.....



PHASE HUITIÈME.

L'ESCLAVE reprend l'oriflamme,
Quitte ses antres ténébreux,
Vendu, l'hypocrite déclame
Sur l'autel du prêtre odieux,
Le libérateur des Bataves
Va nous proclamer les esclaves
Du tyran qu'il a détesté,
Et sous la pourpre des monarques,
De traîtres, d'odieux pantarques
Trafiquent de la LIBERTÉ.

Rewbell ,
Barras et Ré-
vellière - Lé-
peaux, direc-
teurs, fontar-
rêter et dé-
porter leurs
collègues Car-
not et Bar-
thélemy; une
foule de re-
présentans du
peuple, et
d'hommes de
lettres.

18 fructidor
an V.

Mais à tort la vertu s'afflige ;
 Je vois s'armer les combattans :
 J'entends du vainqueur de l'Adige
 Et la doctrine et les sermens.
 Du libérateur d'Italie,
 L'émule * électrise et rallie
 La froide impétuosité :
 Chez les morts il se fait entendre :
 Des sillons qui fument leur cendre ,
 Il sort, le cri de LIBERTÉ.

*Angereau.

Non, règne la ligue infernale ,
 L'essaim des odieux visirs !...
 C'est la colère orientale ,
 L'œuvre des cruels triumvirs ! (75)
 C'est le délirant despotisme
 Qui, sous le masque du civisme,
 Interpose sa volonté !
 Le sénat, peuplé de sicaires ,
 Courbé sous de vils janissaires,
 Frappe avec eux la LIBERTÉ.

Le héros flétrit sa couronne
 Au sein des plaisirs, de l'encens,
 Il respire l'air qu'empoisonne
 Le souffle des vils courtisans.
 Non, l'enfant chéri de la guerre
 Mûrit, dans l'ombre du mystère,
 Sa seconde immortalité
 Sur les ailes de la Fortune,
 Armé du trident de Neptune,
 Il embarque la LIBERTÉ.

Bonaparte
 de retour d'Italie.

Au disque brillant des étoiles,
 Le héros franchit l'Océan:
 Déjà s'est rangé sous ses voiles
 Le roc vainqueur de Soliman.
 Tel qu'à travers le doux feuillage
 Zéphir, sur l'azuré nuage,
 Répand les parfums de l'été,
 L'enfant de Mars sur sa carrière
 Répand la raison, la lumière,
 Les trésors de la LIBERTÉ.

Son départ
 pour l'Égypte.

Prise de Malthe.

Le préju-
gé de la nais-
sance n'est
qu'une insulte
aux hommes.

Ils vont dans les cours chancelantes,
Ces chevaliers du vil orgueil,
Étaler leurs mœurs insolentes,
Porter leur haine, leur vain deuil :
Ils vont nous cacher leur doctrine,
De leur mensongère origine
L'insupportable vanité ;
Ils vont répandre la vengeance,
L'ennui, la honte, et l'ignorance
Que méconnaît la Liberté.

Traversée de
Bonaparte

Ici, fiers de porter Achille,
Je vois les flots s'enorgueillir ;
D'allégresse, l'onde immobile
Ne s'ouvre que pour tressaillir :
C'est un religieux silence
Qui transporte la Providence
Aux climats de l'adversité ;
C'est le calme et la paix profonde
Qui portent la terreur du monde,
Les foudres de la Liberté.

L'œil des compagnons, d'Amphitrite
 Repose sur les vastes mers ;
 L'onde qui mollement s'agite
 N'est qu'un protecteur universel ;
 L'aimable et paisible Nature
 Est-elle ici l'heureux augure
 Que le héros a consulté ?
 Non : ce calme adoré du sage
 N'est que le sinistre présage
 Des revers de la LIBERTÉ.

Le cri du démon de la guerre
 Domine sur les éléments ;
 Et la plaine de l'atmosphère
 Retentit de ses hurlemens :
 C'est de l'implacable Tamise,
 Du forfait qui s'immortalise,
 L'aspect, l'étendard agité,
 Les arsenaux flottent sur l'onde ;
 Les combats vont frapper le monde,
 Et mettre en deuil la LIBERTÉ.

Combat des
 flottes fran-
 çaise et an-
 glaise.

Brueys.

Nelson.

Il tonne, l'airain homicide
 Au sein des mers il retentit
 Il frappe, le trépas avide
 En vain l'abîme l'engloutit
 Ce n'est point un commun orage
 Ce sont les efforts de la rage
 L'œuvre du Cocyte irrité
 D'Albion c'est l'horrible empire
 C'est l'épouvantable délire
 Du crime et de la Liberté

Du haut des voiles conduits
 Ils tombent, les vaillans soldats
 Du sein des ondes protégés
 Ils reparaissent aux combats
 Chaque athlète au combat
 Et le blasphème dans la bouche
 Lance le trépas irrité
 Du sein des ténèbres agités
 S'il reprend un souffle de vie
 C'est pour braver la Liberté

L'Orient, porté par la poudre;
 Se brise en éclats convulsifs;
 Les mourans que sème la foudre
 Surpèsent les torrens plaintifs.
 C'est l'Étna qui, de ses entrailles,
 Vomit l'effroi, les funérailles,
 Les déserts, la calamité;
 C'est l'ange armé de la trompette
 Qui vient annoncer la tempête
 Aux humains, à la LIBERTÉ.

* Le vaisseau qu'avoit porté Bonaparte et les savans qui l'accompagnaient.

Des Francs, de l'Albion terrible,
 L'œil cherche en vain les étendards;
 Les mers sont le sépulcre horrible
 Des débris; des mourans épars
 Versé par les affreux tonnerres,
 Le sang des homicides frères
 Grossit le fleuve épouvanté
 Neptune, ... un douloureux murmure
 Redit le deuil de la Nature,
 Et l'effroi de la LIBERTÉ.

Notre gloire a perdu ses charmes,
 L'Anglais tient le sceptre des mers,
 L'orphelin, l'épouse en alarmes,
 Révèle au monde nos revers.
 Chez les rois l'allégresse éclate,
 L'ivresse du peuple pirate
 Célèbre sa perversité.
 Du Cacre à la triste Hybernée
 Il est dans l'effroi, le génie
 De la souffrante LIBERTÉ.

Loin des Franes, terreur importune,
 Le malheur les enorgueillit.
 Elle est sur leurs pas, la Fortune.
 Le trop d'ardeur seul les trahit.
 Alcide eut ses jours de détresse:
 Du malheur naquit la sagesse.
 La nuit prépare la clarté;
 Le plus beau ciel a ses nuages.
 C'est au sein des foudreux orages
 Qu'il triomphe la LIBERTÉ.

Il est trompé, le sort coupable !
 Ils respirent, nos combattans !
 Il est franchi, le port aimable
 Des superbes Mahométans !
 Toujours favori de Bellone,
 Du Macédonien * qu'il étonne
 Le Français régit la cité.
 Euclide, Origène, Didyme,
 Renaissez à l'aspect sublime
 Des héros de la LIBERTÉ.

Prise d'Alexandrie.
 Conquête
 de l'Égypte.

Bonaparte.

* Alexandre.

Tel qu'étonné l'enfant s'écrie
 Au sortir du flanc maternel,
 Qu'alarmé des maux de la vie,
 Il semble accuser l'Eternel ;
 Que trop frappé de la lumière,
 Il ferme sa faible paupière,
 L'œil qui redoute la clarté,
 Ici, des peuplades stupides
 Ont armé leurs mains homicides
 A l'aspect de la LIBERTÉ !

Ils sont armés, les bras du crime !
 Mais que peut leur aveugle effort ?
 Du héros la voix magnanime
 Maîtrise et détourne la mort.
 Au sein de ses enfans rebelles,
 Le père apaise les querelles
 Par un seul regard de bonté :
 Pour châtimens et pour vengeance,
 Il donne au sauvage en démence
 La paix, les arts, la LIBERTÉ.

Bonaparte
 prend les for-
 mes et le lan-
 gage d'un ma-
 hométan.

Ici, redoutant la croyance,
 Il est scrupuleux sectateur.
 Là, pouvant braver l'ignorance,
 Il est soldat, législateur.
 Partout promenant la conquête,
 C'est Mahomet, c'est le prophète
 Qu'inspire la divinité.
 Toujours c'est au flambeau du sage
 Qu'il prend les couleurs, le langage
 Des dieux et de la LIBERTÉ.

Il admire du haut du phare
 Ces restes brillans de Memphis;...
 Ce labyrinthe où l'on s'égare;...
 Ce temple d'Éliopolis;...
 Ces rives, ... ces plaines humides;...
 Ces orgueilleuses pyramides
 Que respecte l'éternité;...
 Ce tombeau (76) du mordant critique*
 Cette Thèbe à l'éclat civique;...
 Ce Nil fait pour la LIBERTÉ.

* Juvénal.

Il brille, il vit sur la colonne
 Le compagnon de la vertu
 Le nouveau lustre qu'il lui donne
 Venge le glorieux vaincu.
 Le tems surpris, jaloux, timide,
 Va relire d'un œil avide
 Le nom du Français redouté
 Et l'Arabe et le Bérébère
 Vont célébrer l'instant prospère
 Qui leur donne la LIBERTÉ.

Les mêmes
 de tous les
 guerriers qui
 composent
 l'armée d'É-
 gypte seront
 inscrits sur
 la colonne de
 Pompée.

Le pain ordinaire est le même pour les généraux et pour les soldats : le pain blanc est pour les hôpitaux.

Egaux par la même vaillance,
Egaux dans les rangs du combat,
Il n'est qu'une même substance
Pour le chef et pour le soldat.
Assis sur le même tonnerre,
La même coupe désaltère,
La même impétuosité,
Les mêmes vœux, la même gloire,
Les cris de la même Victoire,
Chantent la même Liberté.

Un énorme serpent s'agit
Au pied de la colonne de
l'empereur.

A mes yeux quel monstre reptile
Gronde, aux pieds du fier monument?
Est-ce de la ligue imbécille
Le délire et vain sifflement?
Est-ce un augure d'abondance,
Un emblème de la Prudence
Par l'Egyptien respecté?
Est-ce l'image tortueuse
De cette guerre ténébreuse
Des traîtres à la Liberté.

LA LIBERTÉIDE.

487

Il n'est plus, l'être téméraire !
La mort l'a soumis à ses lois
Et sa dépouille sur la terre
Rampe, ainsi que le nom des rois
Les rayons du flambeau du monde
Ont frappé le reptile immonde,
Desséché son dard infecté.
Ainsi que l'insecte homicide,
Il desséchera le perfide,
Le traître enyers la LIBERTÉ.

Des tombeaux que le tems révère,
S'élancent les Pélopidas !...
Fier des hommages de la terre...
C'est lui.... c'est Epaminondas ! (77)
C'est lui ! Bonaparte s'incline :
Brille une lumière divine
A l'aspect du couple enchanté.
Le Thébain, que la gloire inspire,
Adresse au Français qui l'admire
Ces accens de la LIBERTÉ :

L'ombre d'Epaminondas
paraît au gé-
néral Fran-
çais, et mon-
tre la Grè-
ce...

- « De la coupable monarchie
 « Efface l'abus déroné :
 « Mais d'une avide oligarchie,
 « Crains l'élément empoisonné ;
 « Crains les flatteurs qui l'environnent ;
 « Les rois, jamais ils ne pardonnent
 « Reste grand par la loyauté :
 « L'homme est né pour l'indépendance ;
 « Ta gloire est dans sa délivrance ;
 « Sois fidèle à la LIBERTÉ. »



PHASE NEUVIEME.

TEL que l'aigle d'un vol rapide
Soumet les fougueux Aquilons,
Nos guerriers, d'une ardeur avide,
Franchissent les eaux, les vallons.
L'astre brillant qui luit pour l'homme
Va nous montrer au sein de Rome
L'héroïsme ressuscité.
Le Franc, dont les pas étincèlent,
Touche à la tombe d'où l'appellent
Les pères de la LIBERTÉ.

Résurrection
éphémère de
la républi-
queromaine.

Salut, théâtre de la gloire
Des Caton, des Cincinnatus!
Salut, temple de la Victoire,
Des Cicéron et des Brutus!
Salut, fleuve étonné du Tibre,
Bords heureux d'où le Romain libre
Emerveilla l'immensité!
Salut, glorieux Capitole!
Mont sacré, ton aspect console
La trop tardive LIBERTÉ.

Ranimez-vous, cendres chéries!
Répétez nos accens, vengeurs,
Levez-vous, ombres assoupies,
Devant nos fronts couverts de fleurs!
Coclès, Popilius, Camille...
Peuple-héros dont le nom brille,
C'est toi dont l'éclat est chanté,
Scœvola, c'est ta main sublime;
Curtius, c'est ton vaste abîme
Que célèbre la LIBERTÉ.

Pour le désespoir des Thersites,
 Vivez, courageux Décius
 Pour la honte des Sybarites
 Vivez, sobres Fabricius
 Pour nous faire horreur des Palliers.
 Toi, Lucrèce... toi, Cornélie,
 Fais revivre la chasteté
 A l'aspect de la tyrannie,
 Père en pleurs frappe Virginie
 Du poignard de la Liberté.

Debout ! les faisceaux consulaires
 Reprennent un lustre nouveau
 Au Forum des lois populaires
 S'allume le divin flambeau
 Où brillait la pourpre papale,
 Brille la candeur triomphale
 De la suprême Egalité,
 A l'imposture du papisme,
 Succède le cri du civisme
 Des Tribuns de la Liberté.

Braschi, tombé du rang suprême,
 Cède à la raison des Français;
 Brisé, le triple diadème...
 Brisé!... qu'il le soit pour jamais.
 Dans sa misère vagabonde,
 Braschi.... va présenter au monde
 Des grandeurs la fragilité :
 Le cèdre est frappé du tonnerre ;
 L'arbrisseau qui touche à la terre
 Vit de calme et de LIBERTÉ.

O songe ! à coupable inconstance !
 Ils renaissent les imposteurs !
 Vous renaissez, intolérance !
 Poignards, bûchers, inquisiteurs,
 Peuples, monarques en tutelle !
 Il sourit, le prêtre rebelle,
 L'odieux papisme agité !
 Eclipez-vous, vertu, sagesse,
 Il frappe de sa main traîtresse,
 La lumière et la LIBERTÉ !

Le calme succède à l'orage ;
 La paix montre ses étendards ;
 Le bienfait va venger l'outrage ;
 Consoler nos tristes remparts ;
 Vous, que Minerve aime et couronne,
 Enchaînez l'horrible Bellone,
 Brisez son tonnerre indompté ;
 Et jusqu'au flanc des Euménides,
 Rompez les glaivés parcidés ;
 Que conjure la LIBERTÉ.

Assassinat des
 plénipoten-
 tiaires fran-
 çais Rober-
 jot et Bon-
 nier au con-
 grès de Ras-
 tadt.

Non, la barbarie politique
 Jouit des pleurs du genre humain !
 Des rois et de la république
 Sourit le conseil assassin !
 Ainsi que l'Europe sanglante
 Dans l'espoir, la sinistre attente,
 Gémit la magnanimité.
 Le sceptre s'agit et gouverne ;
 L'agent d'un peuple se prosterne,
 Et trafique la LIBERTÉ.

Ecoutez, cieux, mondes sensibles ;
 Mugir et frapper les bourreaux ;
 Pleurez les deux incorruptibles ;
 Leurs cadavres sont en lambeaux
 J'aperçois au sein des ténèbres,
 Du deuil et des sanglots funèbres,
 Les rois, leur glaive ensanglanté...
 O rive à jamais exécration
 Répète le cri lamentable
 Du spectre de la LIBERTÉ.

Vous survivez aux coups des Parques,
 Mères, enfans ! Appaisez-vous ;
 Pour les victimes des monarques,
 La France est un père, un époux.
 Et toi... vis-tu pour l'infamie,
 Pour servir la ligue ennemie,
 Pour l'horreur de l'humanité ?
 Temps inflexible, inexorable,
 Tu dévoileras le coupable
 Aux fastes de la LIBERTÉ.

SALUT au fléau des Lavérnes,
 Aux arts, au temple des bienfaits !
 A l'envi, répétez, modernes :
 Salut au Portique Français !
 Lnis, doux flambeau de la morale ;
 Civilise un peuple vendale,
 Rends-lui les mœurs, l'austérité :
 Aux yeux des hordes corrompues,
 Pensez... méritez des statues,
 Fiers Zénon de la LIBERTÉ.

Existence pas-
 sagère du Por-
 tique Répu-
 blicain.

Montrez au vice, à la mollesse
 La grandeur des Panétius :
 Montrez la gloire des Lucrèce
 Aux complaisantes des Sextus :
 Montrez au magistrat cupide
 Epaminondas, Aristide,
 Riches de l'immortalité.
 Soyez l'arche vainqueur des ondes,
 Bravant les vagues furibondes,
 Sauvante l'homme... et la LIBERTÉ.

Non, vils apôtres d'Epicure !
 Fuyez les temples de Zénon ; (79)
 Fuyez , l'aspect de la nature ,
 Les sectateurs de la Raison !
 Fuyez , oracles du vulgaire !
 Portez votre encens tributaire
 Au crime ; à la frivolité.
 Fuyez !... vos regards avilissent :
 Disparaissez !... vos noms flétrissent
 Le Parnasse... è la LIBERTÉ.



Mort de
 Wasinghton.

En deuil, heureuse Virginie ,
 En deuil ! promène lès cyprès :
 Wasinghton n'est plus ! son génie
 Brille et plane au sein des regrets.
 Wasinghton !... Réjouis-toi, France :
 Suppôt d'Albion en démence ,
 Il servit la perversité !
 Non : s'il a fui notre anarchie ,
 Son bras vainquit la monarchie ,
 Fonda la sage LIBERTÉ.



Wasinghton affranchit la vie :
 César a reforgé les fers.
 Wasinghton sauva sa patrie :
 César asservit l'univers :
 Wasinghton , toujours grand, lui-même
 Fuyait l'éclat du rang suprême,
 Pour la sublime obscurité :
 César du pouvoir fut avide ;
 César... fut conquérant perfide ,
 Destructeur de la LIBERTÉ.



APPLAUDIS-TOI, France guerrière ;
 Tout cède à ton fougueux élan :
 Je vois fuir devant ta poussière
 Emmanuel et Ferdinand.
 Loin du théâtre de leurs crimes ,
 Et de l'aspect de leurs victimes ,
 Ils traînent un joug détesté.
 Où s'étaient les diadèmes
 S'élèvent les accens suprêmes
 De la joyeuse LIBERTÉ.

Les rois de
 Sardaigne et
 de Naples
 sont détrô-
 nés.

Titres vains, grandeurs chimériques,
 Rois, éclipez-vous à mes yeux :
 Bonheur des cabanes rustiques,
 Règne, charme l'homme et ses vœux.
 Descendez, conquérans, richesses ;
 Descendez, potentats, hautesse,
 Dans la nuit de l'obscurité,
 Le chaume est frère du génie ;
 La vertu, la philosophie
 Sont les sœurs de la LIBERTÉ.

Proscriptions
 et massacres
 juridiques
 des patriotes
 napolitains.

Francs ! dérobez-vous à la haine ;
 Les tyrans sont aidés du sort.
 Mortels ! Ferdinand vous ramène
 Le courroux, le deuil et la mort !
 Fuis, Indépendance adorable !
 Il revient, le sceptre implacable !
 Il a soif de la cruauté !
 Ferdinand dresse les supplices :
 L'horreur des sanglans sacrifices
 Succède aux chants de LIBERTÉ.

Un roi triomphe !... la Vengeance
Foule aux pieds les pactes sacrés, (80)
Repaît sa féroce présence
Des Napolitains massacrés.
L'enfance, le vieillard, le sage...
Le tems n'assouvit point la rage
Du prélat, * du trône irrité :
Il règne sur une hécatombe ;
Il vit pour outrager la tombe
De l'impuissante LIBERTÉ.

* Le cardinal
Ruffo.

Cœur où respire l'innocence,
Enfant qui souris dans mes bras ;
Oracle de l'Indépendance,
Muse ! attends les fers, le trépas.
Oui, j'aperçois la main du prêtre
Bénir les attentats d'un maître,
Guider le sceptre ensanglanté !
Redouble, ivresse de mon ame,
Surviv, dans ton auguste flamme,
Au destin de la LIBERTÉ !

Au début de la semaine
 Suivis, dans ton auguste demeure,
 Redoublés, ivresses de nos vœux,
 Célébrer le sceptre consacrés!
 Hâtons les attentifs et les vœux,
 Qui, j'espère, la main du prince
 Metra bientôt les lois de la justice
 Grâce de l'indépendance,
 Et tout est sourd dans nos vœux
 (L'œuvre en respectant l'union)

PHASE DIXIÈME.

L'ESCLAVE; les suppôts cupides,
Foulent nos droits ensevelis;
Aux pieds des odieux Lépidés.
Ils sont prosternés, avilis:
Ivres de luxe et d'arrogance,
Les dévastateurs de la France
Brillent de leur impunité. (81)
Les vertus sont dans l'épouvante;
Le forfait divinisé et chanté
L'oppresser de la LIBERTÉ.

Avilissement
du gouver-
nement di-
rectorial, et
de la repré-
sentation du
peuple fran-
çais.

L'esclave s'applaudit, admire,...
 Rampe sous les tyrans flétris.
 L'homme se déplore et soupire,
 Recherche ses déserts chéris.
 L'apologiste mercenaire,
 Suppôt du chef atrabilaire,
 Est puissant, enrichi, fêté.
 La mort, les cachots, l'ostracisme
 Sont les tributs de l'héroïsme
 De l'inspirante LIBERTÉ.

Le traître asseoit son existence :
 Fuis, républicain succombé !
 Fuis ! porte au loin ta résistance ;
 Ton autel sublime est tombé :
 Va dire aux monarques propices
 Que tu fuis la France et ses vices,
 Ses honteux fers, sa lâcheté !
 Non, brûlez, foyers populaires !
 Couvrez de cyprés tutélaires
 La tombe de la LIBERTÉ.

Vivez pour nourrir les alarmes
Qui poursuivent les oppresseurs;
Pour offrir, aiguïser des armes
Aux infortunés, aux vengeurs;
Pour armer les sombres envies,
Attiser les noires furies,
Les haines, la cupidité!
Vivez pour grossir les nuages,
Rallumer au sein des orages
La cendre de la LIBERTÉ.

Mais calme-toi, fureur injuste;
Le courroux éteint la raison :
N'entends-tu pas la voix auguste
Des Sicinius, des Caton?
Des tribuns, défenseurs de Rome,
Des flambeaux qui consolaient l'homme,
Le temple est ici transporté.
Non, cet antre est celui du traître;
C'est le vil marche-pied d'un maître,
C'est la nuit de la LIBERTÉ.

Apparition de
Bonaparte.
venant d'E-
gypte.

MAIS quel bruit frappé mon oreille,
Et répand l'espoir dans les cœurs !
Est-ce un prodige, une merveille
Qui vient effacer nos malheurs ?
Est-ce un conquérant en démence
Qui vient réasservir la France,
Bannir l'espoir, l'égalité ?
Est-ce le noble effort d'un sage
Qui vient réchapper du naufrage
Les débris de la LIBERTÉ ?

Il paraît, le nouveau Moïse,
Le héros craint de l'univers !
Du fond de l'Égypte soumise
Il a franchi les vastes mers.
Il paraît : l'amour l'environne ;
Son aspect est un dieu qui tonne,
Qui répand la sécurité,
Vertu, qui venges les empires,
Montre aux méchants que tu respices,
Commande... veux la LIBERTÉ.

Ils sont échappés à ma vue,
 Les mandataires fuytifs ;
 Ils sont, parcourant l'étendue,
 Tremblans, désespérés, plaintifs.
 Fuyez, ambitieux reptiles !
 Fuyez, persécuteurs serviles !
 Thesmophoré l'a décrété.
 Suppôts du forfait des orages,
 Fuyez la colère des âges ;
 Le mépris de la LIBERTÉ !

18 brumaire
 an VIII.

Les conseils
 sont dissouts.

Va-t-il du culté populaire
 Défendre, adorer les autels,
 Ou, sous un masque tutélaire,
 Donner d'autres fers aux mortels ?
 Va-t-il couronner sa vaillance ?
 Va-t-il usurper la puissance,
 Flétrir son immortalité ?
 Héros ! le burin de l'histoire.
 Confie à ton glaive, à ta gloire
 Les destins de la LIBERTÉ.

Question du
 sage à l'as-
 pect du guer-
 rier.

Bataille de
Marengo.

Ile. conquête
d'Italie.

Bonaparte.

* Sawarow.

Le forfait trahit ton ouvrage ;
J'entends les cris du Cisalpin :
C'est le Russe , * armé d'esclavage ,
Qui frappe , appesantit sa main.
Pour épouvanter sa furie ,
Pâles ombres de Varsovie ,
Marchez en deuil à son côté...
Flottez , étendards tutélaires !
Cueillez les lauriers consulaires
Que vous offre la LIBERTÉ.

Passage du
mont Saint-
Bernard.

Sois accessible , mont suprême ,
Auguste asile du malheur ,
Où semble respirer Dieu même
Pour y soulager la douleur. (82)
Oui , les monts escarpés s'unissent !
Les rochers aigus s'aplanissent !
L'espace est dans l'hilarité !
Les cèdres abaissent leurs cimes !
Et les gouffres et les abîmes
Se comblent pour la LIBERTÉ !

Il vole, et, semblable au grand Etre,
 Le Franc plane sur les climats:
 Sa présence fait disparaître
 Les vents, les glaces, les frimats;
 Devant son glaive inexorable,
 Devant son front invulnérable,
 Le danger fuit déconcerté:
 Ces antres, où gît la tourmente,
 La terreur, l'effroi, l'épouvante,
 Sont les camps de la LIBERTÉ.

Vainqueurs des horizons funestés,
 Brillent les Français combattans;
 Au sommet des trônes célestes,
 Ils règnent, ces heureux Titans;
 Au loin dans les plaines fertiles
 Ils vont terrasser les reptiles
 Què ramène l'iniquité;
 L'aigle altier va frapper sa proie,
 Ivre de combats et de joie,
 De vengeance et de LIBERTÉ.

Cuirassés de traits homicides,
 Le fer, la mort sont dans leurs mains :
 Ils tombent, les Français-Alcides,
 Sur les innombrables Germaines.
 O honte ! ô douleur ! ô blasphème !
 O bassesse ! ô grandeur suprême !
 O clémence ! ô férocité !
 L'Erèbe est donc leur oriflamme !
 Les Parques, le souffre et la flamme !
 Me dérobent la LIBERTÉ.

Un moment
 la Fortune a-
 bandonna les
 guerriers fran-
 çais.

Le succès n'est plus à ta suite,
 France ! tes destins sont changés ;
 Tes libérateurs sont en fuite,
 Epars, tremblans, découragés,
 Cette fois le héros vaincible
 Est au sein du combat terrible !
 Immobile, déconcerté,
 Il cherche la mort, la victoire !
 Il ne peut survivre à sa gloire,
 Au destin de la LIBERTÉ.

C'en est fait, le sort t'est parjure;
Héros, tu cesses d'être cher.
Souffre ici l'abandon, l'injure
Du lâche courtisan d'hier... (83)
Tes flatteurs ont fui tes disgraces...
Que dis-je ? il retrouve ses traces,
Le dieu, le héros indompté !
Lancez vos traits, flèches sanglantes !
Tonnez la mort, laves brûlantes,
Avec Mars et la LIBERTÉ !

Furieux, les tigres s'égarent !...
Ils sont confondus, haletans !...
Les monts de cadavres séparent
Les désespérés combattans !...
Effrayés, les coursiers reculent !...
Tremblans, les échos dissimulent
Les plaintes de l'immensité !...
Bouillonnant le sang des frères,
L'onde fuit l'éclat des tonnerres,
Et murmure la LIBERTÉ !...

Les vents sèment les anathèmes ;
 Le cri des mourans entassés ;
 Les guerriers, frémissant d'eux-mêmes,
 Posent leurs glaives émoussés.
 Qui prend la palme du courage,
 Et de la gloire et du carnage?...
 C'est le Français épouvanté.
 Les gémissemens, les ténèbres
 Couronnent de lauriers funèbres
 La triomphante LIBERTÉ.

Image de la
paix.

Allusion à Lu-
néville, rési-
dence de Sta-
nislus Leo-
zinski.

Bannissez la guerre importune,
 Agens de l'Epaminondas ;
 Méditez la longue infortune
 Et les vertus de Stanislas ;
 Calmez un monde-chersonnèse ;...
 Effacez l'horrible Némèse
 De la souffrante humanité.
 Là, contemplez l'ombre du juste,
 Réalisez le rêve auguste,
 Les songes de la LIBERTÉ.

Il se promène, l'heureux calme !
 Enorgueillissez-vous, Français !
 Le monde vous offre la palme,
 Le trident sourit à la paix,
 Albion cède aux vœux du sage.
 Réglez, vous êtes au rivage,
 Arts, mœurs, perfectibilité !...
 L'onde repose pour des frères ;
 Les climats, les peuples prospères
 Rivalisent de LIBERTÉ.

Préliminaires
 de paix en-
 tre la répu-
 blique fran-
 çaise et la
 Grande-Bre-
 tagne.

an x.

L'allégresse a banni l'injure :
 Alcide a terrassé Cacus :
 L'homme écoute enfin la Nature ;
 Fermez-vous, temples de Janus :
 L'olivier relève sa tige,
 L'habitant des airs y voltige,
 L'agneau bondit l'aménité...
 Cybèle agite ses charrues,
 Et Flore embellit les statues
 De la féconde LIBERTÉ.

Triomphe, ô sagesse suprême !
L'homme a cessé d'être cruel ;
Il n'a plus horreur de lui-même,
Il a changé d'encens, d'autel,
Devant le tigre et la panthère,
Mars a brisé son cimetière,
Honteux de sa férocité,
Dieux ! donnez-nous la paix profonde ;
Rois ! peuples ! citoyens du monde !
Aimez-vous pour la LIBERTÉ.

Villageois ! parcours tes domaines,
Tes champs, tes guérets enrichis ;
Mesure et contemple ces plaines,
Cet émail des côteaux fleuris,
Cérès est au sein de tes granges ;
Bacchus au sein de tes vendanges ;
Momus rappelle ta gaieté ;
Et Terpsycore et les Bacchantes,
Les Ris, les amans, les amantes
S'enivrent de la LIBERTÉ.

Amour, Amour! ame féconde,
 Répands tes carquois, tes flambeaux.
 Amour, Amour! père du monde,
 Donne aux mortels des feux nouveaux.
 Amour, Amour! divin délire,
 Commande, agrandit-ton empire,
 Tes temples, ta divinité.
 Qu'ivre à tes pieds l'homme s'écrie:
 « C'est le bonheur, c'est l'harmonie,
 « C'est l'Amour et la LIBERTÉ. »

Célébrez, lauriers tributaires,
 L'un des conquérans de la paix
 Annales des zones contraires,
 Répétez son nom, ses succès! (84)
 Répétez à la sombre envie
 Que la vertu, la modestie
 Ornent son immortalité,
 Il s'abaisse... le tems s'élève...
 Minerve l'inspire, et son glaive
 Repose pour la LIBERTÉ.

A Moreau
 dans la re-
 traite.

Muse! abandonne tes images,
 Tes héros, tes dieux, tes enfers;
 Suspends ta foudre et tes hommages,
 Veille,... attends avec l'univers...
 L'aigle séjourne dans les nues;
 Brave l'injure,... et les statues,
 Filles de la fragilité...
 Des fers !... le crimé en vain les donne:
 Le tems divinise et couronne
 La lyre de la LIBERTÉ. (85)

LIBERTÉ! sœur de la Nature,
 Fille des cieux, mère du bien,
 Combats les tyrans, l'imposture;
 Sois mon amante et mon soutien:
 Quand la mort, fermant ma paupière,
 Mélera ma froide poussière
 A celle de l'éternité,
 Grave sur mon urne profonde:
 « Il voulut le bonheur du monde,
 « Il célébra la LIBERTÉ. »

NOTES

DE LA

LIBERTÉIDE.

(1) **LIBERTÉ!** transmets à l'histoire

.....
Les forfaits de la Liberté!

Il est sans doute inutile d'expliquer que c'est par figure que je m'exprime ainsi : je crois que l'essence de la Liberté est la douceur, la clémence et la philanthropie. Quoique Mirabeau ait dit que la Liberté est une *g... qui n'aime à être f... que sur des matelas de cadavres*; quoique l'opinion, presque générale, des amans de la Liberté soit de la croire ombrageuse, terrible et inexorable, je me suis fait un principe du contraire. Pour qu'une chose soit aimable, rendez-la telle, offrez-la sous des traits qui cap-

tivent le cœur et les hommages de l'homme. Qu'il est douloureux à ma sensibilité d'avoir à peindre, non les crimes, les ravages de la Liberté, mais l'atroce aveuglement de tant de misérables qui ont déshonoré l'espèce humaine en son nom!

Cette Liberté, que le torrent de la dépravation, que la masse des esclaves ne pourra détruire, a toujours été l'idole des hommes supérieurs.

« La Liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. —
« Renoncer à sa Liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme.
« — De vils esclaves soutient d'un air moqueur à ce mot de Li-
« berté. » (*J.-J. Rousseau.*)

« La Liberté que se figuraient les Grecs était une Liberté
« soumise à la loi, c'est à dire soumise à la raison même. » (*Bos-
suet.*)

« On demandait à un Lacédémonien ce qu'il savait. — Être
« libre. » (*Plutarque.*)

« La Liberté est le plus grand des biens, et le fondement des
« autres. » (*Diogène.*)

« Le nom de Liberté est si doux, que tous ceux qui combattent
« pour elle sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. » (*Raynal.*)

« La grande perfection de la Liberté consiste à maîtriser ses
« propres passions. » (*Locke.*)

« Le plus libre et le plus indépendant de tous les êtres n'est
« tout-puissant que pour faire le bien; son pouvoir infini n'a
« point d'autres bornes que le mal. » (*D'Aguessseau.*)

« La Liberté est le droit de faire tout ce que les lois per-
« mettent; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elle défendait,
« il n'aurait plus de Liberté, parce que les autres auraient tout
« de même ce pouvoir. » (*Montesquieu.*)

« Un peuple souverain qui fait lui-même les lois, auxquelles
« il se soumet; obéira bientôt à un monarque absolu, ou à quel-

« ques familles privilégiées, s'il cesse d'affermir continuellement
« sa Liberté... — La Liberté n'est pas long-tems le premier des
« biens pour des hommes toujours exposés à la tentation de s'en-
« richir. » (*Mably*.)

Mon ouvrage au moins sera les annales du mot, et ce mot seul,
plus que le vulgaire ne se l'imagîne, magique et tout-puissant,
rappelle... et appellera toujours aux nations tout ce qu'elles
peuvent être et tout ce qu'elles sont.

(3) Du ministre et de sa puissance
L'on ne voit pas l'homme qui donne les accens bienfaiteurs;

C'est l'influence du ministre Necker qui a fait donner aux Etats-
Généraux, par le Tiers-Etat, autant de députés à lui seul que les
deux autres ordres. De là, cette force populaire... Nations! vous
devez à cet homme plus que les partis furieux n'ont en le courage
de le dire jusqu'aujourd'hui. — On sait ce qu'il a fait pour la
cause des Américains. Cet homme était ministre comme les Cbi-
bert, les Sully, les Turgot, et ses détracteurs en place n'ont que
la bassesse des places.

(3) C'est en vain qu'il s'annonce en maître :

Louis XVI, bon homme au fond, et qui ne manquait point de
connaissances, comme on l'a prétendu, n'avait ni assez de
caractère, ni assez d'accord et de souplesse dans les moyens
qui l'environnaient pour conjurer l'orage, ou le diriger d'une
manière qui lui fût favorable. Louis XVI était au-dessous du
fardeau de la royauté, lui-même le disait à ceux qui n'auraient
osé le lui faire sentir. Il a répété souvent : « Je sens que les affaires
« tumultueuses d'une cour ne conviennent pas autant à mes goûts
« ni à mon caractère que la vie retirée d'un gentilhomme. »

(4) « Va dire à ton roi qu'on le brave. »

L'histoire répète cette courageuse réponse de Mirabeau à M. Brézé, qui venait, au nom du roi, commander à l'Assemblée Nationale de se dissoudre : « Les communes de France ont résolu de
« délibérer : nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées
« au roi ; et vous, monsieur, qui ne sauriez être son organe auprès
« de l'Assemblée Nationale ; vous, qui n'avez ici ni place, ni voix,
« ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son
« discours : allez dire à votre maître que nous sommes ici par la
« volonté du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la
« puissance des bayonnettes. »

Pefite portion d'hommes à qui la nature permet de calculer l'effet du plus simple levier sur les plus grandes masses, dites que ce moment décida du sort des Bourbons et de l'universelle révolution. Nul être, à moins qu'il n'eût un cœur de boue, ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse de cette réponse à Brézé, quand on songe que Louis XVI, en personne, venait de tenir ce qu'on appelle la séance royale, et intimer ses ordres les plus impératifs à l'Assemblée ; quand lui-même, après que son garde des sceaux eut prononcé le mémoire qui contenait sa volonté, prend la parole ; et dit : « Je vous ordonne, messieurs, de vous séparer tout
« de suite, et de vous rendre, demain matin, chacun dans les
« chambres affectées à votre ordre, pour y reprendre vos séances. »

Cette résistance audacieuse de Mirabeau, et la lettre suivante qu'il écrivit au duc d'Orléans à l'époque des agitations parlementaires, peuvent jeter un grand jour sur la conduite et le but de ces deux hommes, d'après les autres faits connus. Comme tout ce qui vient d'un personnage extraordinaire est précieux à publier, et que cette lettre, écrite et reçue dans le mystère, est restée dans le

plus grand secret jusqu'aujourd'hui, j'aime à l'offrir à l'historien et aux réflexions des politiques.

« A. S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans.

« Mémoire important
pour un jeune seigneur.

« MONSEIGNEUR,

« Toute la nation a les regards fixés sur vous : c'est de vous qu'elle attend le maintien de sa constitution qui vous met à sa tête.

« On ne peut rien faire pour changer cette constitution qui ne soit une atteinte portée à vos droits. Lorsque des ministres veulent s'arroger le pouvoir de tout détruire, et de transformer en lois toutes les volontés qu'ils décorent du nom du roi, ils ne font que se préparer des échelons qui puissent les conduire au point de vendre la couronne à la maison d'Espagne, qui ne manque pas de moyens pour l'acheter, et à laquelle votre altesse sérénissime ne peut opposer avec succès que la constitution française, si elle est maintenue, et l'amour et l'estime de la nation que vous vous serez assurés pour jamais en la maintenant.

« Les droits de la couronne qui vous est substituée, ceux de la noblesse dont vous êtes le chef, ceux du peuple sur lequel vous pouvez régner un jour, tout vous autorise à protester, avec la plus grande authenticité, contre des innovations également dangereuses

pour le royaume, pour le monarque et pour vous-même. C'est ce que le public dit à haute voix, ce qu'il attend de votre magnanimité. On compte que vous refuserez publiquement de vous trouver au lit de justice qui se tiendra pour l'érection d'un nouveau parlement, ou, ce qui serait encore bien plus digne de votre rang et de votre courage, que vous y protesterez, pour vous-même, pour tous les princes du sang, pour la pluralité des paires, qui ne vous désavoueront pas, contre la destitution arbitraire de vos juges naturels et anciens, contre l'érection de tout tribunal qui tendrait à vous soumettre à des volontés pareillement arbitraires, de tout tribunal qui, ayant l'édit de décembre dernier pour base de son institution, laisserait perpétuellement le roi exposé à voir abuser de son nom et de son autorité par des ministres audacieux qui voudraient porter le trouble dans le royaume, et en changer la constitution au préjudice des droits de tous.

Cette démarche noble et simple, que la nation attend et désire, assure à jamais la conservation de vos droits que les Français défendront envers et contre tous, comme vous aurez défendu les leurs. Cette démarche mettra une barrière invincible aux projets de ce chancelier qui n'a que le courage des lâches, celui qui brave la honte, et non pas celui qui triomphe des positions dangereuses. Cet homme n'a été si entreprenant que parce qu'il s'est flatté de n'avoir affaire qu'aux gens du roi, et qu'il a espéré que les princes pourraient négliger de réclamer le droit que la constitution leur donne de veiller à sa conservation, et d'être les premiers conseillers ou chefs de leur maison. Ce n'est point à un prince tel que vous, monseigneur, qu'un chancelier, quel qu'il soit, ni ses adhérens, oseraient essayer d'en imposer par la terreur : ce sentiment est trop au-dessous de votre ame de vous à eux. C'est pour eux que la crainte est faite : au défaut de la branche régnante, la couronne vous appartient. Madame la duchesse de Chartres est

grosse, et la nation, qui attend tout de vous, vous adore. Mais en supposant que l'audace de ces ministres passagers soit effrénée, que peuvent-ils vous faire? Vous exiler? C'est vous mettre au milieu de vos domaines et des cœurs qui vous sont dévoués. Ils doivent plutôt redouter que vous ne preniez le parti de vous retirer de vous-même, et d'adresser de là, au roi, des représentations publiques qui prouvent la justice de résister, et la nécessité où vous trouvez de lui désobéir, pour le servir; enfin, votre zèle éclairé pour les véritables intérêts du monarque et du peuple, si cruellement et si indécemment violés par les ministres ennemis de l'ordre, des citoyens et du maître. Que peuvent-ils faire encore? Vous ôter votre pension? MONSIEUR, celui qui ose vous offrir ce mémoire n'est pas un homme obscur, il peut vous assurer que la bourse, les terres, le crédit, les ressources et les épées de la meilleure et de la plus brave noblesse sont à vous, pour réparer les injustices qu'on pourrait vous faire, et empêcher qu'on n'en fasse jamais qui puissent vous être redoutables en aucune manière.

« Pardonnez, MONSIEUR, si, pour le moment, je ne signe pas ce mémoire: il pourrait s'égarer, et je dois me conserver pour vous servir. Vous trouverez toujours sous votre main, et à vos ordres, celui qui l'a écrit. Ce qui importe aujourd'hui n'est pas son nom, mais son zèle, dont vous pouvez disposer comme de sa vie. »

Tout prouve donc qu'un parti puissant par les talens, l'éloquence et l'activité, a compté long-temps sur l'influence, et sur tout sur l'ordre d'Orléans; mais on s'est lassé de le servir ou de le mener. Mirabeau lui-même, ne voyant à cet homme aucune véritable énergie, aucune espèce de qualité propre à un chef de parti, disait de lui: « Il est lâche comme un laquais; c'est un misérable qui ne mérite pas la peine qu'on s'est donnée pour lui. »

(5) Redoutez nos terribles coups...

La correspondance de quelques personnages me prouve que le massacre du gouverneur de la Bastille, de MM. Foulon, Flesselle, etc., n'est point l'ouvrage d'un mouvement spontané du peuple, mais bien une fureur suggérée, et le fruit d'une mesure réfléchie par le parti de ces mêmes victimes : on voulut ensevelir avec elles le secret de plus vastes desseins.

(6) Un autre Borgogna l'appelle.

S'ouvre le sentier fugitif...

Louis XVI, ayant fait diverses tentatives pour sortir de Versailles, donna l'éveil aux partisans de la révolution. Les femmes de la halle, soudoyées, excitées par une foule de personnages déguisés sous leur même costume, soulevèrent la garde nationale parisienne qui fut assiéger le château de Versailles, et qui exigea, sur-le-champ, le départ du roi et de la famille royale pour Paris.

Ce n'est plus un monarque redoutable environné de l'appareil du trône, et commandant d'un regard aux peuples soumis : c'est un roi trahi par les siens, humilié, fléchissant le genoux, obéissant à quelques créatures de la classe la plus distante de l'autorité. C'est ici, philosophes ! que vous mesurez l'étendue des vicissitudes humaines ! Répétez à la foule des misérables qui ne se sont partagé les déponilles de la monarchie que pour nous opprimer plus odieusement : que le tems compte les heures de l'injustice, et précipite celles de la vengeance.

(7) Mais qu'il de lâches anonymes

Dés poignards briguent les forfaits...

Le lit de la reine s'est trouvé percé de plusieurs coups d'une

arme tranchante; ce qui fait croire que la multitude n'était ici, sous le prétexte du bien public, que le servile instrument des vengeances particulières de quelques hommes, ou peut-être d'un seul. La procédure instruite au Châtelet contre Philippe d'Orléans et Mirabeau dit moins encore que le sentiment public.

(8) Sur l'autel de la Politique,
Le Prélat, invoquant les cieux,

Ce fut Talleyrand-Périgord qui célébra la messe au champ de Mars le jour de la Fédération : il était alors un de ceux qui jouissaient et méritaient le plus de la faveur populaire. Il est juste de dire que Talleyrand fut à l'assemblée constituante l'apôtre courageux et désintéressé des idées libérales et philosophiques : ce qui l'honore à mes yeux, c'est son opinion sur le clergé. En s'élevant contre les aggregations particulières, et principalement contre les revenus scandaleux de ce corps, il s'exprime ainsi : « Enfin, si l'on consulte les titres de fondation des biens ecclésiastiques, et les diverses lois de l'église qui en expliquent le sens, « il est certain que la seule partie des revenus ecclésiastiques, « qui appartiennent réellement au bénéficiaire, est celle qui est « nécessaire à son honnête subsistance : il n'est que l'administrateur du reste. Si la nation se charge de cette administration, « en pourvoyant elle-même à tous les objets auxquels les bénéficiaires sont chargés de pourvoir, tels que l'entretien des hôpitaux, des ateliers de charité, les réparations des églises, les « frais de la dette publique, en assurant au bénéficiaire la subsistance honorable qu'il a été dans l'intention du fondateur de lui « accorder, il est certain que, dans ce cas, elle ne touche pas à « sa véritable propriété. » Talleyrand n'a point démenti ces principes : il n'est point prêtre. Soit hasard, soit par mission réelle donnée par Louis XVI, soit qu'il fût inspiré par son adresse et sa

prévoyance ordinaire, le très-rusé diplomate passa en Angleterre, et de là aux Etats-Unis, où il resta pendant nos orages. Il saisit le premier calme pour solliciter sa rentrée.

La convention nationale rendit hommage au patriotisme, aux talens, à la philosophie, en décrétant, le 18 fructidor an III, la radiation de Talleyrand de la liste des émigrés.

(9) Non : le héros ensor fidèle,

La Fayette nous écoute son devoir.

(10) Ton vengeur n'est plus ! son cœur fume.

L'acide du poison mortel.

Le temps prouvera, malgré Cabanis et quelques autres de nos docteurs, si l'homme redouté de tous les partis fut empoisonné : mon premier sentiment était de le croire ; je le crois encore. Quoi qu'il en soit, sa mort a glacé les âmes comme par un effet magique. Le génie, l'éloquence de cet orateur célèbre avaient tellement rempli ma tendre imagination, que je restai comme frappé de la foudre, et plusieurs instans sans aucune connaissance, quand j'appris, à deux lieues de Paris, qu'il venait d'expirer. Homme extraordinaire ! que l'on dit avoir été vénal et corrompu, j'abandonne à l'opprobre le mauvais côté de tes passions impétueuses, pour n'exalter que cette sublime partie qui te place au rang des plus grands hommes du siècle.

(11) Ce chantre lubrique et volage,

Ivre de fortune et d'encens !

Délectez-vous sur *la Puoelle*, libidinaux admirateurs ; elle est une tache à la gloire du brillant écrivain, de l'ingénieux poëte, que je voudrais trouver grand, et que je rencontre chaque jour

au-dessous de sa renommée. Voltaire avait toute sa philosophie dans son esprit, elle n'entrait dans son cœur que comme par contrebande et par ostentation. Qui aime l'or et les hommes vulgaires ne se prépare, quelque soient ses succès, qu'une bien petite place dans la postérité.

Le Fréron, vendu à la Sorbonne, qui n'était pourtant point notre Fréron si connu dans les communes de Paris, de Marseille et de Toulou;... ce Fréron, qui avait Pame et tous les talens refusés à son fils, a plus fait pour la gloire de Voltaire que Voltaire lui-même. Ce Voltaire était aux pieds des rois tout en écrivant contre eux : comment, ainsi prosterné, Pame peut-elle s'abandonner toute entière aux élans qui forcent les siècles à l'admiration?

(12) Entends son terrible silence...

Lis ton arrêt dans ses regards!

A l'aspect d'un roi parjure et captif avec toute sa famille, la nation, debout, indignée, et qui garde une morne attitude, annonce une vengeance épouvantable. Louis, humilié, tu as vu, tu as mesuré, sur cette pénible route de Varennes à ta capitale, l'étendue de ta faute et les malheurs qui te menaçaient; tu n'as plus vu sur ton passage cette foule enjouée et respectueuse qui remplissait les airs des accents de son amour : dans le concours immense de ce peuple réuni, tu n'as vu que le regard de ton juge inexorable... le calme de l'effroi... Ah! Louis! Antoinette! c'était déjà le calme des tombeaux...

(13) Au sénat c'est Bourbon lui-même :

.....
Gravez sur l'airain de vos temples

Ses droits, ses vertus, ses exemples!..

Louis XVI a paru, de bonne foi, rendre hommage à des prin-

âges éternels, et accepter la constitution qui le proclamait le chef héréditaire d'un grand peuple. Les gens de bien, confians, l'ont applaudi : les ambitieux aspiraient au renversement du trône ; tout fut mis en usage pour égaler la multitude, et l'aliéner de la maison régnante.

(14) Il frappe de sa main mortelle

L'arrêt que la vertu dicta.

Le *veto* apposé sur les décrets rendus contre les prêtres et les princes français devait, sans doute, exciter la défiance du peuple et de l'assemblée législative, mais ne pouvait justifier ce soulèvement des faubourgs ; cette foule ivre, armée et menaçante, qui vient remplir le palais des Tuileries, qui y monte des canons, qui, la bouteille de cabaret à la main, fait boire le premier fonctionnaire de la nation, et lui pose le bonnet rouge sur sa tête. *Voyez*, dit Louis XVI en mettant la main d'un grenadier assaillant sur son cœur, *voyez si mon ame éprouve aucune crainte*. En effet, il était calme et plein d'assurance : une révoltante iniquité donne souvent au faible même l'énergie du plus fort. — Cependant les amis, ou les ennemis cachés de la cour, ont aigri, par tous les moyens, les partis de la révolution. En 92, dans le canton de Luzzarche, (département de Seine-et-Oise) l'âne du nommé Chaouant a eu, par dérision, une grande quantité de voix pour être électeur. Un âne électeur ! n'était-ce pas trop irriter toute décence ?

(15) Il rugit la témérité !...

Fer de Brutus, venge le monde !

La Fayette, général d'armée, et venant jusque dans le sénat lui faire des menaces, me semble un homme dangereux, surtout envers tous les principes, et qui tourne son glaive contre la Liberté.

A la chute du trône, il a fui chez l'ennemi : chez l'ennemi !... La Fayette, ton mérite et tes fautes t'avaient fait des détracteurs ; sans doute les bouches de la renommée s'étaient déjà repenties de leur exaltation : mais rien sur la terre peut-il légitimer ta fuite chez l'ennemi ? Oni, ton existence était en danger ; mais tu devais savoir mourir et t'honorer... tant d'hommes vraiment héros t'en offraient l'exemple dans l'histoire ! Les peuples, toujours admirateurs de la constance, des principes et du courage, honoreront ta tombe, et tu rampes aujourd'hui presque dans la fange du vulgaire !

Mon ame respecte le malheur, et ne l'accable point : pendant ton séjour dans les prisons d'Olmütz, je devais te plaindre ; aujourd'hui, que, rentré dans tes foyers, tu brignes sans doute une nouvelle élévation, je dirai que tu as terni ta gloire, et que le tems te placera plutôt à côté de l'infamie que de la reconnaissance. Quoi, la Fayette ! après avoir fait consacrer en *maxime* plus que plébéienne, *l'insurrection est le plus saint des devoirs*, tu t'es montré l'ennemi de la liberté publique !

(16) Insensible aux maux de la terre,

Louis s'alimente et digère !...

Louis XVI, fuyant le combat, se relégua, avec sa famille, dans le sein du corps législatif : il y but, il y mangea dans une sérénité que l'histoire aura peine à décrire. Il est permis à l'ivresse poétique de tout interpréter et comme bon lui semble : ici, ma philosophie, mon extrême sensibilité se refusent à voir dans ce roi détrôné l'homme qui prend de la nourriture pour le plaisir d'insulter au peuple en tumulte, aux armées, aux monceaux de cadavres ; non, cette pensée répugne à la nature. Il ne règne

plus, il ne commande plus, cet homme; un souffle a détruit son trône: tombé dans la foule des humains, il est plus à plaindre, plus respectable; plus sacré, plus inviolable, plus cher aux cœurs sensibles. Vainqueurs! je ne dois plus être sous vos étendards; maintenant j'appartiens au faible, au malheur, à l'outrage.

(12) Mais, opprobre de la colère!

Il va, dans ses excès nouveaux,

Jusqu'aux entrailles de la terre

Y troubler la paix des tombeaux!

Les cendres de Turenne, de Buffon, et d'une foule d'autres hommes recommandés à l'hommage des siècles, ont été profanées: O délire! épouvantable aveuglement!

(13) Bourbon, de la cime du Temple,

Les voit, les bénit, les contemple,

Non, tout paraît prouver que Louis XVI, pacifique par caractère, a conjuré, par plusieurs notes, le duc de Brunswick de se retirer du territoire français.

(14) Ivres de sang et de carnage,

Les monstres invoquent la rage

Aux accents de la LIBERTÉ!

A huis clos, des êtres masqués s'érigent en tribunal, prononcent des milliers d'arrêts de mort, assassinent, entassent sur l'heure des milliers de cadavres, et vont demander le salaire convenu sous les yeux des autorités ou muettes ou complices!!!

Tollieu, orateur d'une députation de la ville de Paris, à la tête de laquelle étaient le maire et le procureur-syndic, au sujet

d'un décret qui avait cassé la commune provisoire, prononcé un discours dans lequel il fait l'éloge de cette commune. On y remarque cette phrase : « Nous avons fait arrêter les prêtres per-
« turbateurs ; ils sont enfermés dans une maison particulière , et ,
« sous peu de jours , le sol de la liberté sera purgé de leur pré-
« sence. » (*Voyez le Moniteur*, n°. 246.)

Non, il n'y a pas, comme on le dit, un Dieu tout-voyant, puis-
qu'il n'a point exterminé les tigres, puisqu'il laisse encore rouler
son soleil sur cet exécration Paris, séan des nations et des vertus !
Quoi ! des prisonniers sans défense, dont une partie n'étaient pas
même susceptibles d'être suspectés... Une sueur froide glace tout
mon être, ... mon cœur oppressé n'a plus de sentiment, ... mes yeux
éteints ne distinguent plus le tremblant papier sur lequel je vou-
drais peindre et ma douleur, et le crime le plus inoui, et l'in-
dignation de l'histoire, et la honte des Français... Et vous vivez,
barbares que tant de mânes accusent ! vous vivez !!! Ah ! c'est donc
pour l'horreur des humains ! c'est donc pour être à mes yeux
tourmentés par les furies, rongés par le remords, dévorés par le
vantour des souvenirs ! Vous vivez ! et des milliers de spectres
irrités vous poursuivent, vous signalent à l'exécration des siècles !
Vous vivez, et des gouvernemens qui se succèdent osent prononcer
les mots de vertu, de justice et d'humanité ! Vous vivez au milieu
de nous, et les Malesherbes, et les Lavoisier, et les Condorcet,
et les... les... les... sont violemment précipités dans la tombe,
loin de la patrie qu'ils ont honorée ! Vous vivez, vous jouissez,
anglais antropophages ! et les dogmes du juste sont dans le mé-
pris, frappés d'anathèmes ! O règne du crime ! je te voue à la
honte, à l'infamie, à la vengeance des tems. Ouvrez les livres de
la commune des 2 et 3 septembre, et vous y verrez que l'on s'in-
digne de ce que les prisonniers de Bicêtre, que l'on égorge,
osent se défendre contre les citoyens égorgeurs, et que, sur la

motion de Billaud-Varennes, on enverra main-forte aux citoyens qui agissent contre les prisonniers !!! Vous y verrez tel président, ... tels orateurs...

(10) Il entend les cris de Lamballe!

Rugir ses cruels meurtriers!

Au moment de l'effroyable assassinat de madame de Lamballe à la Force, les bourreaux se sont fait l'atroce joie d'en apprendre la nouvelle, au Temple, à Louis XVI et à sa famille.

La fermeté que cette victime a mise dans son maintien, et ses réponses à ce tribunal des tigres, prouvent une âme résignée, qui fixa la mort sans pâlir.

(11) Non! la France n'est point flétrie!

Il est un serment, ... des vertus, ...

Beaurepaire, commandant de Verdun, fidèle au serment de ne point livrer la ville à l'ennemi qui l'assiège, préfère se brûler la cervelle.

Sans doute la révolution causa des maux; mais combien de courage et de vertus, de générosité, de valeur et d'héroïsme n'a-t-elle pas enfantés! La plus simple vedette comme l'armée la plus formidable, le tambour comme le général, le plus timide fragment d'une société populaire comme tout un sénat auguste, l'obscur artisan comme l'orateur célèbre, l'ilotte comme le magistrat, l'ennemi comme l'ami, la fille comme la mère, le père comme le fils, le vieillard comme l'adolescent montre avec orgueil, parmi nous, ses annales de prodiges, de gloire et d'immortalité! A la fois, j'ai vu la même cité; le même hameau, la même tribune, le même transport encenser le code meurtrier de Dracon, et professer l'humaine doctrine de Béccaria. Hommes! que de choses étonnantes vous offrez à l'observateur!

(12) Réponds-moi, vainqueur de Jemmappe :

Dois-je t'exéquer, te chérir ?

Dumouriez, dans les plaines de Champagne comme à la bataille célèbre de Jemmappe, parut être l'ami, l'apôtre de la république; mais il aima mieux se flétrir, en passant à l'ennemi le 4 avril 1793, que d'encourir les chances d'une autre réponse au décret de la convention qui le mandait à la barre. Ainsi, la Fayette et Dumouriez, après s'être avilis réciproquement, prirent la même route. Que Beaurepaire répond bien mieux au danger qui le menace, à la dignité du nom français !

(13) Au sein de l'ivresse héroïque,

J'entends le cri de République.

La forme du gouvernement n'est rien pour le sage; les lois, les principes et les mœurs sont tout à ses yeux. Une république, dans laquelle se succèdent les tyrannies, n'est pour lui qu'une arène de brigands, où le plus audacieux commande à la troupe.

(14) C'est le chaos et la lumière,

L'astre qui s'avance et qui fait;

Cette convention, foyer de quelques vertus, réceptacle de tous les vices, de toutes les passions, de tous les crimes; de tous les genres de dominateurs, n'offre à l'historien qu'une galerie de contrastes et de disparates, tantôt sublime, intempêteuse, élevée au sommet du plus grand héroïsme; tantôt vile, sans audace, au dernier degré de l'avilissement, quelquefois humaine, généreuse et magnanime, presque toujours cruelle, implacable, intolérante et persécutrice.

Cet étrange composé, ce délirant sénat semble n'avoir vécu que pour briser aux penseurs qu'une assemblée, qui

fait les lois et réunit tous les pouvoirs, devient le plus atroce, le plus épouvantable fléau qui puisse jamais affliger l'espèce humaine.

Je ne balance pas à me prononcer, comme M. de Cazalès, pour la séparation bien distincte et l'indépendance des pouvoirs. C'est l'homme a prévu, dès l'assemblée constituante, tous les maux qui résulteraient de la confusion. « Il faut la séparation des pouvoirs, disait-il : le pouvoir exécutif une fois dépendant, il n'y a plus de liberté. Le sort du peuple est partout de ne pouvoir exercer sa puissance; forcé de la déléguer, il a dû balancer les pouvoirs qu'il confie : au milieu d'eux il régit, il est souverain; mais si l'un des pouvoirs qu'il a délégués est anéanti, le peuple est esclave. »

(25) Et sur les sanglans oriflammes,
Portés à la lueur des flammes,
Est écrit : MEURTRE, PITÉ.

Voilà la sainte doctrine des prêtres! Dans tous les tems ils ont insinué que tout était permis aux sots qui défendaient leurs dîmes, leurs canonicats, leur prééminence et leur fainéantise. Le mot de prêtre est synonyme de celui de fourbe, de barbare. Les prêtres en tout raffinent le forfait, la trahison, la noirceur. La féroce inquisition, craignant qu'une jeune vierge, qu'elle faisait conduire à l'auto-da-fé, n'intéressât la multitude par la beauté de ses charmes, lui fit couper le nez, pour la rendre plutôt un objet d'horreur que de pitié. . . . « Oui, prêtre! tu es dangereux au repos de la société, « lors même que tu laisses reposer le poignard du fanatisme « dans son fourreau. »

« La raison à leurs yeux n'est jamais catholique. »

Ne pourrai-je pas dire de mon livre, comme *Helvétius* disait du sien? « Ennemis nés de tout ouvrage raisonnable, peut-être « anathématiseront-ils celui-ci : cependant je n'y dis d'eux que « le mal absolument indispensable. J'aurais pu m'écrier, avec « *Saint-Jérôme*, que l'église est la *prostituée de Babylone*. Je « ne l'ai point fait. Lorsque j'ai pris parti contre les prêtres, « c'est en faveur des peuples et des souverains. Lorsque j'ai « plaidé la cause de la tolérance, c'est pour leur épargner de « nouveaux forfaits. »

« Quand je pense à l'hypocrisie, à la bassesse de ces fourbes « de prêtres, je suis prêt à les aller poignarder. » *Confessions* de *J.-J. Rousseau*.

Si *Servet* et *Vanini* peuvent, à certains égards, être regardés comme des fous, il n'en est pas moins vrai que leurs meurtriers seront toujours vus comme des antropophages. J'honorerai les mânes de *Morin*, et j'abhorrerai l'exécrable *Sorbonne*. *Mesmer*, *Cagliostro*, les charlatans de boulevarts sont des hommes de bonne foi et respectables à côté d'un prêtre catholique.

Je m'explique : ce n'est point à la fonction du prêtre en elle-même que j'attribue aucun mal; c'est à l'homme intolérant et persécuteur. Un prêtre qui ne se sert de son ministère que pour répandre les principes de la modération et de la tolérance, qui soulage le malheur, adoucit les revers par une morale pure et bienfaisante; le prêtre, dis-je, qui prodigue à l'homme souffrant, quel qu'il soit, des consolations, est le prêtre que j'honore. Mais où est-il donc ce prêtre?

(56) Guidés par les prêtres du Tibre,
 Les fils de l'antique Romain
 Osent frapper le Français libre
 Aux yeux d'un pontife inhumain!

Tout le monde sait que Basseville, envoyé de la république française auprès du pape Pie VI, a été assassiné par ordre du saint-siège.

Lors de cet assassinat, M. Azara, ministre d'Espagne à Rome, se montra courageusement en faveur des victimes. Depuis, Joseph Bonaparte, ambassadeur, sous le directoire, près du pape, s'exprime ainsi; en parlant de M. Azara: « La récompense que Rome ancienne décernait à celui qui avait sauvé un citoyen Romain conviendrait bien à celui qui a sauvé dans Rome moderne plusieurs citoyens Français. »

(57) Les remparts de la Ligurie,

Les plages de la Dalmatie.

Trois cents Français sont massacrés dans le port de Gènes, à l'instigation des prêtres:

Dix fois les vèpres siciliennes se sont renouvelées en Italie, avec plus ou moins de succès; depuis la révolution française. Tout récemment, à Augusta en Italie, le jour de la fête du lieu le peuple se rassemble à l'église, prend la bannière représentant l'image de la Vierge, et massacre, à coups de bannière et de couteaux quatre-vingt-trois marins français du polacre *la Liberté*, capitaine Jérôme Mailler, venant d'Alexandrie.

(28) Louis et les Français vont t'absoudre,
Trop grands pour te donner la mort.

Il a fallu la rage de la bassesse pour être à la fois accusateurs, juges et partie.

Grands voteurs, où cette mort a-t-elle conduit la convention ? et où la grande sagesse de la convention a-t-elle conduit la république ?

Grands Brutus, où êtes-vous ? Répondez, misérables ! à la patrie souffrante. Dites que votre fièvre d'austérité patriotique n'était qu'un vain délire, dont plusieurs d'entre vous ont la lâcheté de rongir aujourd'hui. Ignoriez-vous qu'en frappant ainsi de mort Louis XVI, sans formes, sans dignité, sans besoin, c'était irriter les puissances, choquer le préjugé d'un grand nombre de Français, allumer toutes les guerres, toutes les vengeances, toutes les cruautés, ouvrir enfin tous les abîmes ? Vous sentiez-vous assez de génie d'opposition ? Vous avez compris sur l'héroïsme et le courage des armées françaises ; mais ce ne sont pas toujours les victoires qui défendent un pays, qui l'honorent surtout. Si les soldats français, plus dignes que vous de leur nom, ont triomphé presque toujours, les cabinets diplomatiques ont presque toujours triomphé sur le nôtre. Nous, jouets de la trahison et des systèmes tortueux de quelques politiques de l'intérieur, de la ruse et des vrais talens de l'étranger, nous avons perdu en stupides négociations tout le fruit de nos avantages meurtriers. D'ailleurs, quel est le résultat pour l'humanité des triomphes de la guerre ? Il n'appartient qu'aux antropophages de calculer sur les chances du massacre. Il fallait, par l'exemple, régénérer nos mœurs, et non répandre les fléaux de la guerre.

La guerre ! ah ! la plus glorieuse n'a que des résultats affligeans. Le penseur, l'éloquent Mably s'écrie, dans ses réflexions sur le gouvernement de Pologne : Si la guerre est heureuse, elle

« corrompt; si elle est malheureuse, elle avilit. ». La guerre!!! Ah! j'estime, j'apprécie la bravoure des guerriers qui défendent la patrie pour la liberté de la patrie; mais de quels dangers ne sont point les suites de la guerre, même des triomphes! Aujourd'hui, surtout, ne voyons-nous pas combien la paix est préférable à toute espèce de guerre et de discorde? L'esprit public est abâtardi; les fureurs des partis, les proscriptions l'ont altéré: ce n'est qu'un gouvernement vertueux qui peut lui inspirer quelque dignité, quelque énergie, lui rendre sa tendance naturelle vers le bonheur général.

L'amour des vertus et de la liberté, voilà, quoi qu'on en dise, les sentimens qui composent ce même bonheur. L'oubli des vertus entraîne nécessairement celui de la liberté: compagnes inséparables, elles seules suffisent à la félicité d'un peuple; l'esclavage et l'abrutissement résultent de leur abandon. Que d'exemples l'antiquité n'en offre point! La pauvreté faisait, dans le principe, la force de Rome; elle enfanta les beaux jours des Scipions et des Emiles. Mais lorsque les Lucullus, les Crassus et les Sullanus revinrent dans leur patrie chargés des dépouilles de l'Asie, et étalèrent, aux yeux étonnés de leurs compatriotes, les richesses et le faste des asiatiques, la pauvreté disparut; les charges publiques furent vendues à l'encan; l'or seul décida du mérite et de la probité, et Jugurtha, après avoir acheté le peuple, les tribuns et le sénat, dit en s'éloignant de Rome: « O ville vénale! tu serais bientôt esclave, s'il se trouvait marchand assez riche pour l'acheter. »

Tel était l'état de corruption où Rome était portée, lorsque Marius et Sylla vinrent essayer la tyrannie, César parut, et les Romains, vainqueurs du monde, courbèrent humblement leurs fronts victorieux sous le joug insolent d'un maître.

Par les mêmes moyens fut anéantie la liberté de la Grèce,

contrée si fertile en grands hommes : les siècles d'héroïsme lavaient vu naître. Que les beaux tems des Miltiade, des Aristide et des Thémistocle passèrent rapidement ! Tant qu'elle observa religieusement les lois des Solon et des Lycourgue, ses guerriers, nourris dans les vertus et dans la probité, mus par le seul amour du bien public, dispersèrent aux plaines de Marathon, aux gorges des Thermopyles, au détroit de Salamine, aux champs de Platée, de Byzance et de Corone, les armées innombrables que le grand roi opposait à leur valet : ce furent ces triomphes, ces victoires répétées qui entraînaient la perte d'Athènes et, après elle, de toute la Grèce. Les vainqueurs introduisirent dans leur patrie le luxe et les richesses des Perses qu'ils avaient vaincus. Thèbes, Athènes, Argos, et Sparte même, ne furent plus qu'un cloaque de dépravations. L'or, qui jadis n'entraît pour rien dans leurs desirs, remplaça la monnaie de fer qui circulait à Lacédémone : les institutions des anciens législateurs tombèrent dans l'oubli ; la corruption la plus effreuse vint s'asseoir insolemment jusqu'au milieu de l'Aréopage, et les Grecs, vaincus par Philippe, virent ensevelir leur liberté dans les plaines de Chéronnée.

Voilà les résultats de la guerre ! comme si la Providence voulait punir les hommes de s'entre-déchirer pour un motif quelconque. Mahly a donc bien raison. Vous avez donné, eu un bien grand tort, vous qui, par l'inhumain traitement fait à Louis XVI, avez exposé les gouvernemens et les peuples à des cruautés, à des ressentimens éternels ! Les Anglais, en condamnant Charles I^{er}, usèrent d'une sorte de décence : il fut créé une commission, un tribunal *ad hoc*, que d'instinct de la justice, qu'une grossière pudeur indiquaient à grands cris à la convention. Ce blâme ineffaçable, ces reproches que les siècles vous adresseront, députés français ! n'auraient point eu lieu, vos personnes, plus respectées,

se seraient plus respectées elles-mêmes, et cette sorte d'infamie, déversée par la haine et l'aveuglement de toutes les passions sur les amans de la Liberté sans distinction, n'aurait point des résultats si injustes, si barbares, si contraires à la philosophie.

Il faut convenir que le parti royaliste se montra bien lâche dans toutes les circonstances, et principalement à la mort de Louis XVI. Il ne vous appartient pas de le regretter, puisque vous n'avez osé le défendre; Français pusillanimes! Malesherbes est le seul qui ait franchement prouvé du courage à cette époque. On sait que Target refusa l'honorable tâche d'élever la voix en faveur de l'homme abandonné, qui l'implorait : il se contenta de quelques observations lointaines et fugitives..... Target, pourtant, fut réviseur de la constitution de 91., mais depuis révolutionnaire..... Il est donc des êtres qui, par calcul ou faiblesse, sont les instrumens de tous les partis. C'est sans doute cette affligeante vérité qui fit dire à un homme de la cour : « Il y a peu de braves parmi nous; vous verrez bientôt qu'il ne nous restera pas même la ressource de la guerre civile. »

Les rois eux-mêmes, ce me semble, furent trop insensibles aux dangers des Bourbons, et c'était mal servir leur cause.

Fox, dit-on, désirait que le parlement d'Angleterre envoyât une députation à la convention nationale pour demander la vie de Louis XVI, et Pitt s'y opposa évidemment et sourdement. Je ne puis le penser : le génie est clément, généreux, philosophe. Le premier ministre de l'Europe, l'un des plus grands hommes de son siècle, le seul vraiment politique peut-être qui étonne les gouvernemens et soutienne son pays, n'a pu voir d'un œil insensible la mort de Louis XVI. Pitt sait trop bien qu'un instant de liberté française peut porter à la Grande-Bretagne des coups terribles; et ce grand homme, hier chancelier, aujourd'hui simple citoyen, est trop amant de sa patrie pour avoir favorisé un

système qui lui fût contraire. L'aveuglement des guerres et des discordes ne m'empêchera point d'être cosmopolite, de rendre hommage aux talens, à la célébrité, au patriotisme de mon ennemi national.

(19) Louis, j'ai bravé ta puissance,
Célébré ton trône abattu;

.....
Tu souffres ;... je bannis la plainte,
J'adjure l'humanité sainte,....

Oni, je m'honorerai ! je laisse à la tourbe des lâches, des écrivains éphémères, aux héros de coulisses, aux philosophes d'antichambres le honteux honneur d'être attelés au char des factions qui se succèdent. Louis XVI malheureux est abandonné des siens : le sage ne voit plus en lui qu'un homme digne de tous les respects. Non-seulement les principes austères de la philosophie défendaient cette victime, mais le génie de la prudence, de la politique et de la liberté réclamait, d'une voix auguste et sainte, l'inviolable caractère pour la personne du monarque tombé, frappé dans sa puissance : avoir déclaré Louis « convaincu de » conspiration contre la liberté de la nation, et d'attentat à la » sûreté générale, » à la majorité de 693 voix sur 719, me semblait suffisant pour légitimer la proclamation de la république et le règne éternel de l'égalité ; mais le punir de mort rétroactivement après les décrets d'oubli de l'assemblée constituante, et les sermens réitérés de l'assemblée législative, me paraît un acte de démence et de barbarie. Insectes ! vous rampez sous le cèdre : il est tombé, vous insultez à sa chute, vous dévorez ses membres éteints, inanimés !

(30) Dans les cachots de la victime

Entrent les pâles messagers.

Garat, ministre de la justice, accompagné de quelques autres fonctionnaires, alla faire lecture à Louis XVI du décret qui le condamnait à mort à la majorité de 366 voix sur 721. Il entendit son arrêt avec calme.

Le malheur est ingénieux : Louis XVI et son épouse n'ont cessé de correspondre ensemble, et c'étaient les sévères membres de la commune, chargés de leur surveillance, qui, sans s'en douter, étaient les porteurs de la correspondance. Voici comment : aussitôt séparé de sa famille, Louis XVI demanda l'historique de la maison des Siuards; son épouse la demanda presque en même tems : elle leur fut remise volume par volume, qu'ils luehnt tour à tour; et, en marge de divers passages, ils exprimaient leurs pensées par un plus ou moins grand nombre de trous d'épingle, dont ils s'étaient fait une sorte d'alphabet et de langue. Un signe dont ils usaient assez fréquemment est une petite déchirure à tel feuillet. Voilà comme sans encre, sans plumes et, pour ainsi dire, sans papier, deux infortunés s'adressaient leur espoir et leurs craintes, leur tendresse et leurs afflictions.

(31) Univers ! sonne l'épouvante :

Philippe a soif du sang d'un roi !

Philippe d'Orléans, dit l'Egalité, premier prince du sang, membre de la convention, s'exprime ainsi : « Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que ceux qui ont attenté ou attenteront par la suite à la souveraineté du peuple méritent la mort, je vote pour la mort. »

Dire qu'il existe encore aujourd'hui une faction d'Orléans, c'est annoncer qu'il est des hommes au plus haut degré de la bassesse et de la dépravation politique.

(32) Il va s'éteindre.... O peuple ! ô France !

Entendez la voix des tombeaux ;

Tremblant univers , fais silence....

Louis parle ,.... écoutez bourreaux !

Mais quel bruit !... quel signal de rage !..

Dieux ! c'est l'instrument du carpage !

Il frappe ,... il est ensanglanté....

Le cadavre attriste la terre :....

Arrivé au lieu de l'exécution et sur l'échafaud , Louis XVI veut parler , dernière consolation d'un condamné , d'un malheureux , accordée dans tous les tems et dans les pays les plus sauvages. — Santerre , commandant de la garde nationale parisienne , dirigeait le moment comme chef militaire : mais ce ne fut pas lui ; comme l'Europe en a rêvé , qui fit taire Louis XVI ; ce fut Berruyer , commandant le camp sous Paris , et qui se trouvait présent avec Santerre qui ordonna le roulement de tambours , et sur-le-champ la voix du patient est étouffée. Cet inutile raffinement de cruauté prouve la fureur de parti ; rien de plus. Le moment de la mort , et d'une mort violente , peut être , pour beaucoup d'individus , un moment inspirateur et d'abandon. Le dernier soufite d'un roi qui succombe peut être d'une grande importance pour l'humanité : Louis XVI n'eût-il proféré qu'un mot de philosophie ,... de magnanimité ,... de repentir ,... de révélation ,... Il était sacré , vous deviez l'entendre : Mondes !... vous deviez frémir le silence.... un éclair jète le plus grand jour dans tel sombre , sur tel horizon. Au surplus , mon ame se contraind ici pour ne point s'exprimer avec plus d'amertume ; elle est bouleversée à l'horrible mot de peine de mort. — Tous mes principes , tous mes écrits , tout mon courage , éternellement contraires à la peine de mort , n'en parleront jamais qu'avec horreur : la peine de mort est un homicide , un crime envers toute l'espèce humaine : la peine de

mort atteste, partout où elle est en usage, la présence des ténèbres et de la tyrannie : la peine de mort fait des peuples barbares. Les mœurs, la douceur des lois et la clémence des peines font les peuples humains et civilisés.

(33) Dans l'ombre un coupable Séide

Agité le poignard des rois :

Michel Lepelletier de Saint-Fargeau, homme recommandable, a été assassiné par le nommé Paris, garde-du-corps, comme ayant voté la mort du roi. Voilà un crime affreux. Ceux des représentants du peuple qui n'ont écouté que le sentiment de leurs consciences dans leur manière d'exprimer leurs vœux méritent, quels qu'ils soient, la reconnaissance de leurs commettans. Une action peut être mauvaise en elle-même et dans ses effets, mais l'intention qui l'a dirigée être vertueuse et sublime et par l'abnégation de soi-même, que commandent les grandes circonstances, et par le courage qu'elles inspirent. La même morale, qui me fait élever contre la mort de Louis XVI, me fera défendre ceux qui l'ont condamné : l'homme malheureux, la victime de son opinion, d'un fanatisme quelconque, l'homme, comme homme, est toujours respectable; et ce ne sont point les excès qui vengent les excès, qui adoucissent les maux : la seule clémence, la seule philosophie est réparatrice, et Lepelletier de Saint-Fargeau avait de la philosophie; il fut un de ceux qui, dans la fameuse séance du 4 août 1793, détruisirent ces distances frivoles, ces titres ridicules aux yeux de tout être sensé. Tandis que Lantier frappait sur les dénominations d'éminence, de grandeur, d'abbé, particulières aux ecclésiastiques, Lepelletier proposait qu'il fût défendu de porter d'autre nom que celui de sa famille, et il signa sa motion *Michel Lepelletier*, supprimant celui de Saint-Fargeau.

L'abbé Maury s'éleva comme un furieux contre les propositions tendantes à détruire la noblesse : mais le comte Mathieu de Montmorency combattit l'abbé Maury avec l'éloquence de la raison, et soutint qu'aux suppressions déjà faites ou proposées, on devait ajouter celle des armoiries. Quel singulier combat ! quel contraste pour le sage observateur ! L'abbé Maury, *fils d'un corflonnier* de Valréas, dans le comtat d'Avignon, mais *prêtre*, défend la noblesse : et un *comte de Montmorency*, mais homme de bien, a le courage de briser ces vains hochets révévés des stupides, plus avilissans pour celui qui les caresse que pour celui qui les méprise ! Mathieu de Montmorency, tu t'es honoré ; reçois l'hommage d'une plante qui ne tracera jamais ton nom qu'avec respect, et qui maudira les imposteurs, comme la choquante et puérile vanité. La noblesse ! de la distance entre les hommes ! Ah, malheureux ! respectez la grandeur de la nature dans l'homme que vous appelez de basse extraction. Les plus grands hommes étaient du sein du peuple ; combien de génies dans les sciences, dans les arts, qui n'avaient que leur obscurité pour recommandation à l'amour du sage ! Combien de vaillans capitaines, de papes, de rois ou d'empereurs sont sortis de la classe méprisée ! Divin et malheureux Homère, exhibe tes glorieux titres ! Quels sont-ils ?... Virgile, fils d'un boulanger, dis que l'Enéide éclipsa les diadèmes ; Horace, fils d'affranchi ; Phèdre, Térence, Épictète, esclaves, dites que vous méritiez de commander aux hommes ; J.-B. Rousseau, J.-J. Rousseau, et tant d'autres, dites vos généalogies et vos droits à la reconnaissance des siècles. Des distinctions de naissance ! O sectes parricides, qui osez flatter la sottise, dites si Pupprien n'était point fils d'un maréchal de village ; Probus d'un jardinier ; Dioclétien d'un esclave ; Valentinien d'un cordonnier ; le Sforce d'un paysan ; Cromwell d'un marchand ; le grand Mahomet d'un garçon marchand ! Dites,

orgueilleux atomes!! sots reptiles, si Samson; premier roi d'Esclavonie, n'était point un simple marchand français; si le fameux Piast, dont le nom est encore révééré en Pologne, ne fut pas élu roi, ayant encore aux pieds des sabots! Les illustres Français, sortis du tiers-état, n'attestent-ils pas que la véritable gloire n'a point d'aïeux? qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour traverser les siècles? Sont-ce les générations nobiliaires, les degrés de la sottise, les vains titres, les bizarres armoiries, les hochets frivoles, l'outrageante et coupable prétention de la supériorité de naissance qui élevèrent l'âme des plébéiens Fabert, Paulin, Lhôpital, Dugay-Trouin, Chevert, Jean-Bart, Ducasse, Jacques Pierre, Mahé de la Bourdonnais? Sages et stupides mortels, prosternez-vous! Moi, comme Jeannin, je m'écrierai sans cesse, avec fierté : *Je suis fils de mes œuvres*. Hommes, aimez la gloire, et répétez avec un juste orgueil : il n'est de noble que le fils de ses œuvres. Dites que les plus vertueux, que les plus grands hommes dans tous les genres étaient de la classe toute plébéienne, la plus près de la nature! Dites avec Voltaire :

« Le mérite est caché : qui sait si de nos tems

« Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talens ?

« Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,

« Est chantre de paroisse, ou juge de village. »

(34) Quel sort, quel démon sacrilège

Proscrit les talens, les vertus ?

Le 31 mai, 1.^{er} et 2 juin est la source de toutes les calamités, de toutes les violations, de tous les attentats républicides que la convention a fait pleuvoir sur le peuple français. Ces misérables Girondins, après avoir fait le 20 juin, se sont vendus à la cour, et, changeant de batteries, ont voulu opposer une digue à l'impulsion qu'ils avaient donnée : le torrent les a dévorés. Une lettre de Vergniaud, Guadet et Gensonné, à Louis XVI, prouve

qu'il existait un pacte entre eux et le soi. Voilà le crime. Défendre ou blâmer d'après sa conscience est le caractère constant de l'homme de bien ; mais se vendre à tel homme, à tel système, à tel parti..... aliéner ses conceptions..... la sainteté de son moral, la grandeur du génie, me paraît le délit le plus coupable et le plus infamant ! Comme ami des principes, je condamne l'affreux 31 mai, violateur de toute représentation, assassin de toute pudeur législative. Je pleure le talent, l'éloquence et le patriotisme de quelques hommes du parti de la Gironde, immolés d'une manière si révoltante ; mais je n'en aurai pas moins le courage de dire que ce parti, véritablement fédératif, véritablement patriote et destructeur de la constitution de 1791, véritablement vénal, véritablement sanguinaire et incapable de gouverner un grand état, ne mérite qu'une très-petite place de considération dans la page de l'impartiale histoire.

Qu'on jete les regards sur les 73 Girondins rentrés dans la convention : excepté quelques philosophes, quelques hommes de mérite dont j'honore et les talens et la célébrité, ils n'y repaissent pour ainsi dire que le poignard à la main ; chaque décret rendu porte l'empreinte du fiel et de la vengeance la plus implacable. C'est aux 73 Girondins que nous devons toutes les horreurs, tous les forfaits de la réaction.

Les lois les plus absurdes et les plus criminelles sont rendues pour le désarmement, l'emprisonnement, la persécution de tous les hommes connus pour être attachés à la république : Bonaparte lui-même est persécuté comme terroriste, et c'est un Beffroi qu'il le fait emprisonner !

Des compagnies d'assassins se promènent sur le sol français, et y portent la désolation : à Lyon, au Fort-Jean et ailleurs, les députés Girondins président les massacres des prisonniers entassés d'artisans, de cultivateurs, de pères de famille sans défense, et sans savoir, la plupart, ce qu'on leur voulait.

Oui, féroces Girondins ! la réaction coûte plus de sang à l'humanité que toutes les fureurs de l'action ! Les massacres, les poignards et les fleuves ont dévoré trente mille pères de famille à la seule Provence pendant la réaction ! Pour assouvir la soif de la vengeance, vous avez poignardé mortellement la patrie ; vous vous êtes couverts de tous les opprobres.

(35) Elle agit³⁵ un bras égaré,....

Dans le faible sein qui s'exhale

Est le poignard dénaturé.

Marie-Charlotte Corday assassine Marat, membre de la convention. J'ai voulu trouver dans cette action de l'héroïsme et de la grandeur d'âme ; je n'y ai vu qu'une amante vengeresse, profondément ulcérée, profondément coupable. En effet, c'est enflant tant, avec hypocrisie, l'humanité d'un homme, qu'elle parvient à lui. Il est malade, il touche à sa dernière heure, il est dans son bain : rien n'arrête le couteau de la fureur, aucune pensée généreuse, aucune pudeur de courage ne retient le bras meurtrier ; c'est quand la faiblesse de l'intercédant aide encore à la bienveillance du moment envers cette malheureuse, qu'elle lui plonge le poignard dans le sein. Ne voilà-t-il pas une action bien sublimée ! Morale, qu'es-tu donc devenue ! Il faut être barbare, aussi fanatisé par l'esprit de parti, que cette fille l'était par l'amour, pour transformer son délire en grand événement, en grand dévouement politique : c'est tout bonnement un grand crime privé, un grand désespoir d'amante. On m'exaltera le calme des derniers momens de cette Charlotte Corday ; mais presque toutes les victimes de la révolution moururent avec courage : Corday n'a rien de particulier en cela. Et ne sait-on pas, au surplus, que les plus grands scélérats ont souvent montré, à l'aspect du supplice, un sang froid, une résignation héroïque ?

(36) Quel frémissement ! quel murmure !

Quel crime a répanda l'horreur !

Il est des bourreaux qui s'en tiennent au cercle de leurs pénibles devoirs : celui de Charlotte Corday outre-passa le vœu de la loi ; il frappa de trois soufflets la tête séparée du corps de la victime. Lecteur, ne sens-tu pas tes membres frémir ?..... J'ai intitulé mon livre *Phases de la révolution* ; cet incident sans doute indique celle de la cruauté..... Il fallait que ce double bourreau fût bien pénétré d'une sorte de rage révolutionnaire pour oser donner, de son propre mouvement, une inutile et révoltante extension à la rigueur de la loi, (et de quelle loi !) chose inouïe dans l'histoire des supplices. O barbare ! ô monstre ! combien tu dois regretter les momens d'extermination ! Le fanatisme politique ressemble donc au fanatisme religieux ; il frappe tout ce qui n'approuve pas, tout ce qui ne partage pas son délire, son aveuglement. La multitude fanatisée en politique est une horde plus cruelle, plus intolérante que celle des sauvages.

J'ai toujours pensé, comme tous les philosophes, et la plupart des écrivains, que le fanatisme politique est une fièvre atroce qui dévore les peuples et tous les germes d'humanité. Je me suis écrié, avec un penseur estimable : le fanatisme, fils de l'erreur, ne voit jamais qu'un des côtés de l'objet qu'il envisage ; passion terrible et aveugle, elle transforme le crime en vertu, la cruauté en justice, la modération en délit, la douceur en bassesse, et la tolérance en attentats.

Le dieu du fanatique est altéré de sang ; il n'accorde l'existence que pour la rendre infortunée : c'est Saturne qui dévore ses enfans ; c'est Teutates qui ne reçoit pour culte que des pleurs ; c'est Moloch qui voit brûler sur ses autels de jeunes enfans au

bruit du *topheth* (casse de cuivre sur laquelle on frappait sans cesse, pour qu'on ne pût entendre leurs cris.) « Il eût fallu étouffer « de pareils dieux, dit un philosophe, s'ils eussent vécu parmi les « hommes. » Pour le fanatique politique, la patrie est une matre soupçonneuse et cruelle, qui ne se rassure que par le meurtre et le sang : c'est Médée qui immole ses fils les uns après les autres. Chez les Grecs, le fanatisme politique porta la désolation dans la Messénie, et en détruisit tous les habitans. Parmi nous, il conseilla la guerre des Maillotins, de la Jacquerie, et il en inspira les atrocités.

Le fanatisme politique, comme le religieux, s'environne de bûchers, affine des glaives, dresse des échafauds : ignorant et envieux, il proscriit les lumières, et ne veut pas souffrir qu'on l'éclaire.

Le fanatisme politique, comme le religieux, est fondé sur l'orgueil et l'envie de dominer : l'un et l'autre ont pour cri de ralliement : « Meurs, ou soumets tes pensées aux nôtres. » L'un et l'autre proscrivent tout ce qui ne porte pas le signe distinctif de l'adoption; mais ils pardonnent tous les crimes, pourvu qu'on suive leurs étendards. Ainsi des sectaires du Japon font vœu d'immoler sans pitié quiconque tenterait d'adoucir leurs féroces mystères, et ménagent avec soin de vils insectes qu'ils pensent leur être favorables. A l'un comme à l'autre, s'applique ce mot de Pachymère, historien philosophe, qui écrivait dans le treizième siècle : « J'ai vu, dit-il, toutes les sectes s'accuser d'imposture; « j'ai vu tous les mages disputer avec fureur du meilleur gouvernement, du premier principe, de la dernière fin. Je les ai « tous interrogés, et je n'ai trouvé, dans tous ces chefs de faction qu'une opiniâtreté invincible, un mépris superbe pour « les autres, une haine implacable, et le desir de se venger. »

D'ordinaire, le fanatisme religieux s'unit au politique, parce

que l'imagination exaltée se flatte bientôt que Dieu s'intéresse à sa cause et au succès de son opinion, parce que les ambitieux qui ont cherché à asservir les peuples s'efforcèrent toujours de les entraîner à leur suite par la voie de la superstition, et de les rendre complices de leurs fureurs. C'est par elle qu'ils arment les bras qui doivent asseoir leur puissance; c'est par elle qu'ils régissent avec plus d'empire les esprits et les volontés. Aussi les tyrans ont-ils presque toujours commencé leur carrière par jouer le rôle de réformateurs, et prétendu associer l'Etre-Suprême à leurs desseins. Ils viennent, disent-ils, pour remplir la mission qu'ils ont reçue, épurer le culte, émonder l'arbre antique qui protégeait de son ombre les nations depuis plusieurs siècles. Ici, ils emploient la théurgie, les invocations, les fausses prophéties. Là, ils affectent ou une hypocrite austérité de mœurs, ou un vêtement extraordinaire, ou des pratiques inusitées et faites pour attirer les regards. Dans les frimats du nord, c'est au nom de son dieu qu'Odin, la chevelure éparse, arme les Scandinaves. Dans les plaines brûlantes de l'Asie, Mahomet, l'Alcoran d'une main, le cimeterre de l'autre, prétend converser avec l'ange Gabriel, et soumet au croissant toutes les contrées où il prêche et où il combat. Plus loin, Tamerlan se fait appeler l'envoyé du Très-Haut; et, à ce titre, il rend l'Inde esclave. Dans nos climats, Cromwel, en invoquant le dieu des armées, en excitant les vaines querelles des Presbytériens et des Episcopaux, en cachant, sous un extérieur froid et religieux, les mouvements d'une âme dévorée d'ambition, livre des batailles pour une liturgie, domine les soldats, le parlement et le peuple, et, de la classe la plus obscure, s'élève au plus despotique pouvoir. C'est la réunion du fanatisme politique au religieux qui produisit les massacres d'Irlande, de la Saint-Barthélemy, les vèpres de Sicile, l'assassinat des Guises et de tant d'autres. Que de sang,

que de meurtres, d'incendies et de pleurs ont abreuvé, ont dévoré l'espèce humaine!

L'action et la réaction révolutionnaires ont montré jusqu'où peut aller l'aveuglement du fanatisme politique. Les partis furieux ne s'en sont pas tenu à des opinions délirantes; ils se sont égorgés. Je ne sais comment la plupart des Français osent fixer la lumière, les uns pour avoir fait, les autres pour avoir applaudi en laissant faire; et telle est la malheureuse alternative de tous, c'est qu'il est plus vil d'être neutre que d'embrasser un parti.

(37) Le plébéien Deutéronome,
Ou l'Éternel, le ciel et l'homme
Reconnaissent la LIBERTÉ.

Il me semble que la révolution est faite pour quelque chose: est-ce pour la royauté? Nous en avons une; il était inutile de traverser des fleuves de sang pour en revenir là. Est-ce pour la république? Ayons pour lois fondamentales ce qui la caractérise, ce qui en porte l'empreinte. L'histoire dira que l'ébauche constitutionnel de 1793, quoique étouffé dans son berceau, avait frappé d'une sorte de respect, et comme par un effet magique, le sentiment, l'instinct populaire de la nation française. Le seul mot est encore une sorte de talisman secret pour la multitude: c'est que le peuple, ennemi des abstractions métaphysiques, sent que ce qui exprime clairement ses droits est clairement pour lui. Je ne veux pourtant pas, moi, flatter ici le vulgaire, mais l'éclairer, m'éclairer avec lui. Je dois lui dire que si, comme poète, je décris, avec un enthousiasme figuré, l'acceptation au champ de Mars de cette prétendue constitution de 1793, je suis, comme politique, comme penseur, comme observateur des hommes, des climats, des habitudes et des gouvernements, très-éloigné de croire que l'on puisse, de bonne foi,

proposer pour constitution à la France actuelle ce canevas de 93 : je ne l'ai jamais pensé. Tout ce qui flatte les idées de changement, d'incertitude et d'agitation est trop favorable aux hommes corrompus, aux ambitieux, pour que j'y applaudisse : mon organisation particulière, l'étude des événemens et les principes de solitude, de recueillement et de philosophie que je me suis faits, sont tout opposés à ce qui pourrait être un germe de tourmens, la cause de l'inquiétude d'un seul être, à plus forte raison celle des dissensions civiles. Mais mon ame aime les tableaux qu'il serait doux de pouvoir réaliser. Les muses sont filles du délire, la mienne, toujours disposée à la peinture abandonnée des objets qui peuvent exciter l'épanchement, élever l'ame, inspirer les vertus sociales, et rapprocher les hommes, rappelle cette innocente erreur du moment qu'ont éprouvée un grand nombre de Français bénévoles, qui, certes, étaient loin de ces idées turbulentes et désastreuses qui ont pu être *entraînées* depuis par l'ignorance ou la perfidie. Je dis l'ignorance ou la perfidie, car il fallait n'avoir aucunement médité pour croire intérieurement à l'application de cet acte de 93, ou être profondément hypocrite pour oser la vouloir au sein de notre corruption. Pour l'honnête homme sensé, qui conforme ses idées politiques aux caractères, aux vices, aux vertus, aux préjugés, à la population et à la position géographique des peuples, le code de 93 n'a jamais été susceptible d'aucune espèce d'exécution parmi les Français, et cela précisément à cause et d'après la nature de leur révolution. Ce n'est donc que comme poète, et par forme de fiction, que je rappelle ce rêve populaire qui, au surplus, n'était qu'une fête à laquelle toute belle ame peut prendre part en songe. La plus basse, la plus lâche mauvaise foi seule pourrait me supposer la sottise d'avoir peint cette époque sous un autre point de vue. Le sens commun ne me permet pas d'oi-

frir à la grande nation française ce qui n'appartient tout au plus qu'à l'atome-république de Saint-Marin. Mais, d'après ce même principe, qu'il ne faut pas donner dans tel excès, il faut éviter tel autre excès. Le sage, tout en disant au peuple, avec J.-J. Rousseau : telle forme de gouvernement n'est faite que pour les dieux, a le courage de ne point caresser les idées dominantes, subversives de toute popularité, c'est à dire de toute morale.

Le philanthrope doit dire aux hommes, et principalement à ceux qui gouvernent, qu'une autorité sage se doit toute entière aux droits, au bonheur des nations; que, comme la licence et l'agitation ne justifient point le sommeil ni l'incurie, la terreur causée par le fanatisme de la liberté ne justifie aucune espèce d'esclavage ni d'avilissement; que l'intérêt personnel exige aujourd'hui de la loyauté, de la mesure et de la tolérance dans les gouvernans; que l'esprit humain a fait tant de progrès vers la civilisation et l'indépendance, que l'on ne pourrait qu'en vain essayer un despotisme quelconque. Indépendamment d'un *droit écrit* dans le cœur de tous les hommes par la nature, les lumières, chaque jour, en défendent le sort et la dignité; on a trop dit aux peuples qu'ils sont tout, pour les réduire, sans imprudence, à n'être rien.

« Oui, je le déclare, (dit Mirabeau, onzième lettre à ses commettans, page 39) je ne connaîtrais rien de plus terrible que l'aristocratie souveraine de six cents personnes qui pourraient demain se rendre inamovibles, après demain héréditaires, et finiraient, comme les aristocrates de tous les pays du monde, par tout envahir. »

Vous m'opposerez vos sophismes, vos décrets, la violence: je vous dirai que ce n'est point la force qui légitime l'oppression, et je m'écrierai avec un homme dont l'opinion mérite votre respect: « Tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen et la critique ne peut jamais être qu'une loi injuste. » (GROTIUS.)

Le gouvernement qui me semble le meilleur est celui qui a pour bases sacrées et invariables ces trois objets : honorer la vertu, récompenser les talents, rapporter tout au bonheur du peuple. Je ne voudrais d'un côté ni la robe de Nessus, qui consume au lieu de conserver, ni cette diplomatie ténébreuse dont tout l'art est de tromper, d'acheter et de punir.

Ici, en pensant à la politique, je me rappelle d'avoir lu Montesquieu : « Le droit public (écrivait-il il y a quatre-vingts ans) est plus connu en Europe qu'en Asie ; cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains en ont corrompu tous les principes. Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice sans choquer leurs intérêts, » etc. Cette franchise de Montesquieu n'exige pas de commentaire ; il aurait voulu de la bonne foi entre les gouvernements comme envers les peuples ; il aurait voulu que l'on respectât cette maxime incontestable qui termine le livre qu'un homme de bien (M. Mounier) vient de publier : *L'autorité n'existe que pour le peuple, et non pour l'intérêt de ceux qui gouvernent.*

Je ne sais à quel dessein il s'est reproduit, sous le directorat de Sieyès, une de ses opinions monarchiques de l'an I. Sieyès, l'un des hommes dont la pensée, sous tant de rapports, commande à la pensée. Comme une opinion de cette importance appartient à l'histoire, j'aime à la placer ici. Il s'agissait, en 1791, d'une discussion particulière entre Thomas Payne, qui exaltait l'excellence du gouvernement républicain, et le C. Sieyès, qui se prononça ainsi : « On répand beaucoup que je profite dans ce moment de notre position pour tourner au républicanisme. Jusqu'à présent on ne s'était pas avisé de m'accuser de trop de fixibilité dans mes principes, ni de changer facilement d'opi-

« nion au gré du tems. Pour les hommes de bonne foi, les seuls
 « auxquels je puisse m'adresser, il n'y a que trois moyens de
 « juger des sentimens de quelqu'un : ses actions, ses paroles et
 « ses écrits. J'offre ces trois sortes de preuves.

« Ce n'est ni pour caresser d'anciennes habitudes, ni par au-
 « cun sentiment superstitieux de royalisme que je préfère la
 « monarchie : je la préfère, parce qu'il m'est démontré qu'il y
 « a plus de liberté pour le citoyen dans la monarchie que dans
 « la république. Tout autre motif de détermination me paraît
 « puéril. Le meilleur régime social est, à mon avis, celui où
 « non pas un, non pas quelques-uns seulement, mais où tous
 « jouissent tranquillement de la plus grande latitude de liberté
 « possible. Si j'aperçois ce caractère dans l'état monarchique, il
 « est clair que je dois le vouloir par-dessus tout autre. Voilà tout
 « le secret de mes principes, et ma profession de foi bien faite.
 « J'aurai peut-être bientôt le tems de développer cette question,
 « et j'espère prouver, non que la monarchie est préférable dans
 « telle ou telle position, mais que, dans toutes les hypothèses,
 « on y est plus libre que dans la république. »

Sieyès a professé depuis des opinions républicaines, et se
 pense pour sa gloire, qu'il s'est toujours comporté de bonne foi.

Comme les opinions, ou des hommes ou des peuples, sont
 différentes sur les mêmes objets ! Je ne serais d'accord avec le
 C. Sieyès qu'autant que les lois de sa monarchie approcheraient
 le plus possible de cette perfection de liberté civile, de cette
 égalité politique que la raison, la justice et la philosophie récla-
 ment. Le simple *Iroquois*, dont le nom, bien mal à propos, est
 trivial parmi nous, me semble être à un degré d'élévation bien su-
 périeur au sentiment du C. Sieyès.

« Les *Iroquois* rient quand vous leur parlez d'obéissance à des
 « rois : ils ne peuvent concilier l'idée de soumission avec la di-

« suite d'homme. Chaque individu parmi eux est souverain
 « dans son opinion ; et comme il ne fait découler sa liberté que
 « du grand esprit seulement, (son Dieu) jamais on ne pourrait
 « l'amener à reconnaître aucun pouvoir. *Voyage chez les*
différentes nations sauvages, par J. Young, page 57 de la
traduction, par Billercocq.

« Ces peuples (les Iroquois et la plus grande partie des peu-
 « ples sauvages) sont libres dans toute l'étendue du droit naturel,
 « et il semble que la liberté, presque bannie de toute la terre,
 « se soit réfugiée chez eux. Rien ne les divertit davantage que
 « quand on leur parle d'obéir aux rois, de craindre les me-
 « naces et châtimens des gouverneurs. Cela les fait rire ; car ils
 « ne peuvent supporter l'idée de soumission avec celle d'un véri-
 « table homme, et le seul terme de dépendance leur fait horreur.
 « Chaque Iroquois se croit souverain, et il prétend ne relever
 « que de Dieu seul, qu'il nomme le grand Esprit. » *Voyages*
de Mahontan, T. II, lettre V, pages 36 et 37.

Ces sauvages me représentent les Etrusques refusant aux
 Vénéens des secours contre les Romains, tant qu'ils obéiraient à
 un roi qu'ils s'étaient donné pour défendre leur ville.

..... Je préfère toujours
 « A ce mérite faux des politesses vaines,
 « A cet art de flatter, à cet esprit des cours
 « La grossière vertu des mœurs républicaines. VOLTAIRE.

Une vérité est bonne à reproduire, n'importe d'où elle vienne.
 Au surplus, toujours fidèles à notre maxime de ne point assassi-
 ner les morts, comme nos lâches du jour, au profit des vivans,
 disons, avec la postérité, que les oppresseurs qui ne règnent
 plus sont les condamnateurs les plus impassibles de ceux qui
 pourraient opprimer.... Je dirai donc :

..... « Telles sont les erreurs et les faiblesses du peuple,
« qu'il faut qu'il essuie plusieurs générations d'intrigans pour
« arriver à un résultat d'idées qui doivent assurer le bonheur
« politique. — *Long-tems sa destinée sera entravée par les*
« *intrigues criminelles d'une faction redoutable.....*

RONESPIERRE, J. de la Mont., n^o. 16, p. 124.

(38) Arrête implacable démenç !

Arrête : enchaîne ta vengeance,

Entends l'avenir, l'équité...

Airain, respecte ici l'argile ;

Cèdre, ombre l'ormeau débile ;

Grandeur, guide la LIBERTÉ.

La mort de la reine répugne à retracer : toute violence qui ne peut produire le plus petit bien, même équivoque, ne peut être qu'un grand mal réel. Cette femme avait plus de caractère et plus de politique que son mari ; en maintes circonstances elle a montré du courage, de la tenue et de la réserve : au 5 octobre, comme elle était à une croisée du château de Versailles avec M. de la Luzerne, une balle frappe le mur ; celui-ci, sans doute pour parer d'autres balles, se glisse, avec l'air de la curiosité, entre elle et la fenêtre. Le motif de ce mouvement ne lui échappa pas : « Je vois bien, lui dit-elle, quelle est votre intention, M. de la Luzerne, et je vous en remercie ; mais je ne veux pas que vous restiez là, ce n'est pas votre place ; c'est la mienne. » Et elle le força de se retirer.

(39) Entre mon amé, et Dieu que j'aime,

Il n'est que le culte suprême

De la divine LIBERTÉ.

J'aimé à élever ma pensée vers une divinité tolérante et rémunératrice, mais sans le vil intermédiaire d'un prêtre imposteur.

et corrompu: le mot de prêtre, en égard à la dignité de l'homme, à la raison divine, est pour moi synonyme de bête fauve.

Quelle étrange bizarrerie que celle de la vie humaine ! Au milieu des massacres juridiques, du deuil des familles, de l'épouvante et du paroxysme du désespoir, le sénat français proclame l'existence de l'Etre-Suprême et l'immortalité de l'ame ! En plein air, sous l'azur des cieux, élevés sur une éminence ombragée par le feuillage, les mandataires en panaches et ceintures tricolores, et environnés d'un peuple immense, rendent hommage, offrent leur encens à la divinité, au Dieu juste, équitable, magnanime, généreux, consolateur, et le sang coule de toutes parts par ordre de ce même sénat ! et les échafauds couvrent le sol français ! et le père n'ose pleurer son fils ! et la fille n'ose pleurer sa mère ! et les époux, les familles, les générations sont immolés ensemble !!! C'est bien là le comique et le tragique à la fois.

Décréter que le peuple français reconnaît l'Etre-Suprême et l'immortalité de l'ame est l'acte le plus étonnant du délire et de l'aveuglement humain. Eh ! mon dieu, croire à l'essence d'un ordonnateur des mondes est un sentiment individuel, le besoin du bon cœur, et non une tâche qui s'impose par décret.

J'ai voulu découvrir quelle pouvait être la haute politique enveloppée dans cet acte étrange : il ne m'annonçait ou qu'une artière pensée bien criminelle, ou qu'une sottise démonstration de parti ; en un mot, qu'une ridicule impiété.

J'envisagé bien différemment la création vraiment grande et sublime des fêtes décadaires. C'est toi, bassesse des traitres survivants, qui empêcha de consacrer ces institutions morales, vraiment religieuses et régénératrices ! Assemblage vulgaire que la passion avait réuni, tu n'étais agité que par le génie du mal ! Je remarque que tous les projets d'institutions tendans à faire des hommes sont restés dans l'oubli : la main de l'étranger, qui ne

venait pas de notre république, habile à détourner la bien, réussit pendant douze années à ne permettre que le mal, et le bonheur politique des peuples et la liberté, comme la philosophie, sont restés en projet.

(40) L'ours fait ses cavernes profondes;

L'égre abandonne ses déserts;

Le requin tremble au sein des ondes;

Le vautour frémit dans les airs;

Le décret du 22 prairial, surlendemain de cette fameuse fête à l'Être-Suprême, qui priva les accusés d'un défenseur, et qui dit que les preuves morales suffiront à la conscience des juges pour le prononcé de la condamnation; ce décret parricide, dis-je, frappe tellement d'horreur toute la pensée d'un être sensible, qu'il en reste immobile. Multiplier, salarier les commissions délatrices, ôter aux accusés tout moyen de défense, dire à des juges délirants qu'ils n'ont besoin d'autres preuves que leur opinion, c'était vouloir dépeupler le monde, exterminer la race humaine.

Je ne sais dans quel antre, dans quelle contrée sauvage il s'est en de patails principes! « En Perse même (nous dit Linguet) « les prisons y étaient mobiles, L'homme, dont l'ordre public « exigeait que l'on s'assurât, ne perdait de sa liberté que ce qu'il « fallait lui en ôter pour qu'il ne pût se soustraire au châtiment, « ni se rendre criminel. » En Angleterre, si digne d'être notre modèle en tant de circonstances, si nous étions de meilleure foi, il existe six à sept sortes de prisons, suivant les divers délits présumés : en France, on entasse pêle-mêle les détenus.

(41) Sages, que l'univers admire;

Savans, dont l'esprit créateur,

Dieux des arts, l'échafaud conspire

Contre votre éclat bienfaiteur

Nommer Lavoisier, Bailly, Roucher, Thonret, Pétion, Hé-

rault-Séchelles, Camille-Desmoulins, c'est rendre hommage au mérite de tant de victimes, c'est verser des pleurs sur la tombe des illustres talens dévorés.

L'exécution à mort de Jean-Sylvain Bailly, ancien maire de Paris, au champ de Mars, le 22 brumaire an II, est un de ces attentats dont la France aura le plus à regret.

Le petit drapeau martial est attaché à la charrette, et brûlé avant l'exécution. Il tombait alors une pluie glacée : cependant on fit démonter et remonter plus loin l'échafaud qui avait été placé trop près de la rivière. Pendant trois quarts-d'heure que dura cette opération, l'ex-maire, tout déshabillé, frissonnait. « Tu as peur, Bailly, lui dit durement un de ceux qui l'accompagnaient. Non, lui répondit, sans émotion, le philosophe ; mais j'ai froid. » — Quand on se retrace les beaux momens de l'assemblée constituante, et la sagesse courageuse qu'y développa Bailly, on s'écrie avec l'éloquent Vergniaud : « Ous, la révolution est Saturne qui dévore tous ses enfans ! » et l'on étouffe ses cris pour sangloter, dans le silence de l'effroi, sur la perte des vertus et du génie.

Madame Rolland, femme de l'ex-ministre, avait un courage et des lumières au-dessus de son sexe : elle devait succomber. Arrivée aux pieds de l'échafaud, elle dit à Lamarche, qu'on allait exécuter comme elle, et qui se trouvait dans un grand affaiblissement : « Passez le premier, car vous n'auriez pas le courage de me voir mourir. »

(45) A travers les cachots funèbres,
La faim, les bourreaux, les ténèbres,
Cange honore sa Liberté.

On connaît l'action de ce commissionnaire généreux envers l'épouse et le mari : ainsi qu'en une épaisse forêt la clarté des

cieux pénétré par place, ainsi les vertus éclatent quelquefois sur la terre des forfaits. Gange, simple et modeste journalier, n'est point dans l'élévation; je le nomme pour l'offrir à la reconnaissance. O douloureux contraste! cet homme bienfaisant gémit peut-être dans le besoin au faite d'un grenier, tandis que le crime remplit les palais! Gange! je t'ai nommé parce que tu es pauvre: je laisse la tourbe de nos plats écrivains encenser basement la puissance qui peut lent être utile.

(43) L'œil fixé sur le fils qu'il aime,
Il trahit le funèbre appel.

Qui n'admirerait pas ce trait de Loiserolles père! Il s'agit de conduire les condamnés au lieu de l'exécution; c'était le fils qui était désigné: Loiserolles père se glisse dans la foule des victimes du jour, répond au barbare appel pour son fils, et meurt pour lui le 8 thermidor.

(44) Non: c'est le cri des plus atroces,
C'est le combat des plus féroces,
C'est la soif de l'autorité,

Toute violence est de peu de durée: pourtant l'inquiète terreur du 9 thermidor eut lieu, non parce que les tigres furent fatigués, mais parce qu'entr'eux ils se dévorèrent. Ce n'est point le courage, encore moins la philosophie qui a fait le 9 thermidor; mais la rivalité, la basse jalousie, la crainte, l'ambition des dominateurs. La postérité dira que les meneurs de la convention, que ce comité de salut public n'étaient qu'une horrible manivelle d'exaltation, qu'un assemblage sulphureux et despotique, un composé de barbares, et que les moins barbares, en effet, disparurent le 9 thermidor. Que le sage analyse et les tems, et les choses, et les hommes; il verra que la salubre, que la vertueuse,

que la délivrante journée du 9 thermidor n'est que l'effet d'une lutte de partis, d'un combat entre les tyrans, et que les résultats de cet événement inattendu des vainqueurs eux-mêmes, les placent encore d'une sorte d'effroi, d'étonnement; d'une sorte de honte mêlée avec le plaisir de la victoire. Vous vivez, Barrère, vous n'êtes plus en exil : toute l'Europe connaît, l'histoire dira votre rectitude politique, votre franchise révolutionnaire, la grandeur, la magnanimité de vos démarches. Vous ne permettriez pas que je ne m'adressasse exclusivement qu'aux morts, que je troublasse leur cendre : ils ne sont pas là pour répondre, me crieriez-vous; laissez en paix les victimes de la révolution. O vertueux, humain Barrère ! je vous entends : eh bien ! permettez-moi de vous faire une petite question à l'oreille : pourquoi le jour même du 9 thermidor aviez-vous, dans votre poche, deux rapports, l'un pour, et l'autre contre Robespierre ? Vos yeux observent : vous prononcez celui qui est contre, c'est tout simple. Mais pourquoi, généreux Barrère, reproposâtes-vous à la convention, le lendemain du 9 thermidor, pour la récréation du tribunal révolutionnaire, Fouquier-Tainville pour accusateur public, et la plupart des mêmes juges et jurés ? Pourquoi, dans votre discours à la tribune contre la jeune Renaud, exaltâtes-vous le patriotisme et les vertus de Robespierre, quelques jours avant le 9 thermidor ? Vous tonnâtes contre cette jeune fille qui, selon vous, avait attenté aux jours de l'un des plus vertueux défenseurs de l'humanité : vous vous exclamâtes, citoyen Barrère, et sans la moindre trace de crime de la fille Renaud, le père, la mère, les frères, les sœurs, etc., périrent sur l'échafaud, revêtus de chemises rouges !... Mais, citoyen Barrère, j'oubliais... j'oubliais que vous aviez toujours trahi lâchement, immolé tous les partis. Vous avez eu connaissance d'une conspiration réelle, ourdie par Hébert, Vincent, etc., dirigée contre le régime de sang, dont

vous étiez le rapporteur exclusif; vous donniez le change à l'opinion; sous prétexte d'athéisme, vous fîtes faire une *sourde* des hommes qui, sentant combien votre terreur était meurtrière, voulurent généreusement la faire cesser. Je ne sais pourquoi, citoyen Barrère, vous devotes tout à coup si *terriblement* révolutionnaire; vous étiez, en 89, reconnu, par la cour elle-même, pour être dans les *meilleurs principes*. Le 6 octobre 89, au sujet de l'événement qui força le roi et sa famille à quitter Versailles pour venir à Paris, et d'un message qui fut fait au roi par l'assemblée nationale, vous vous écriiez: « Le monarque n'a jamais songé à se séparer de l'assemblée, et il ne s'en séparera jamais. » La réponse de sa majesté a été analogue au vœu de l'assemblée et au caractère connu de ce bon roi, qui n'a jamais cessé d'aimer son peuple et à qui l'histoire n'attribuera aucune des erreurs de son règne. » Au sujet de l'apparition de Louis XVI au sein des électeurs de Paris, le 17 juillet 89, le citoyen Barrère s'exprime ainsi: « Périront les hommes pervers qui pourraient, par des insinuations coupables, calomnier encore les sentiments d'une nation généreuse et fidèle à un roi juste et bon, qui, ne voulant rien devoir à la force, devra tout à ses vertus! » L'orateur de cette assemblée (M. Ethis de Corni) a été interrompu par des cris de *vive le roi!* Il semblait que dès ce moment le trône était affermi. Le même sentiment a échauffé toutes les ames, et, comme par une inspiration nouvelle, on n'a pensé qu'à rassurer le souverain sur la fidélité des Français. Est-ce là une assemblée de démocrates comme on a voulu le persuader? Non, il ne l'a jamais cru, le monarque qui, dans cette fête si vive, s'est écrié avec transport: *Mon peuple peut toujours compléter mon amour.* » Vous ajoutâtes, citoyen Barrère, que le discours de Louis XVI, en cette circonstance, était digne de Henri IV et de Louis XII. Ce n'est sans doute pas vous, c'est

Un autre Barrère qui présidait la convention nationale lors du jugement à mort de ce même Louis XVI. Non, le Barrère qui flâtait ainsi Louis XVI sous l'assemblée constituante, n'est sans doute pas celui dont l'opinion déterminait la convention à prononcer ce genre de peine qu'abhorre la philosophie. Mais que vois-je ! l'ombre irritée de Démerville ! Tu pâlis, Barrère !... Il fut ton ami, ton commensal, ton sauveur hospitalier... Il gémit sur son égarement ; mais il te rappelle vos abandons réciproques, ces épanchemens de la confiance.... Entends !... baisse les yeux :... « J'étais aveugle, je succombe, et n'en murmure point contre le sort : « mais toi que j'ai recueilli, que j'ai porté dans mon sein ; toi, « dépositaire de mes funestes, comme de mes heureuses pensées, « n'as-tu point trahi la plus expansive amitié, l'infortuné, tes « propres vœux exprimés ?... Héros réparateur qui gouverne la « France, et dont je reconnais enfin la valeur, le légitime ascendant ! Peuples ! rois ! partis ! étendards divers ! redoutez... « repoussez loin de vous le souffle de Barrère ; il trahit sans « remords, et par habitude, les plus saintes affections !... » Oui, comme le monde entier, je pourrais dire à Barrère qu'il fut aussi perfide que faible et cruel, s'il n'était pas juste d'invoquer ici toutes les modifications que les circonstances, que nos organes, que nos tempéramens, que la générosité, enfin, doit commander après une révolution.

(45) Quoi !... Vertus, arrêtez ma muse :

L'aveugle univers les accuse.

Qu'ici leur tombeau respecte

Dise qu'il est encore un sage

Qui n'applaudit à nul carnage

Fait au nom de la LIBERTÉ.

En effet, des massacres ne justifient point des massacres, une

terreur ne justifié point une autre terreur : le crime est crime, et surtout la peine de mort, n'importe contre qui elle s'exerce. Si la convention eût été digne alors d'être mise au rang des humains, elle eût au moins profité du 9 thermidor pour faire cesser les persécutions : point du tout ; les féroces auteurs désirerent de féroces réacteurs ; le sang coula, il coule encore, et c'est l'ouvrage de la convention. Cependant il me semble qu'elle aurait dû, pour ses propres intérêts, rappeler les hommes à des sentimens généreux. Quel est le sage qui ne pense pas comme M. Monnier : « A l'époque fatale de la chute des gouvernemens, l'intérêt public est abandonné au choc des opinions particulières ; chacun croit voir dans le système qu'il adopte le salut de la nation, et dans ceux qui le combattent les ennemis du bonheur général. La conscience n'a plus de guide certain ; le fanatisme affaiblit le sentiment moral, il accumule les forfaits, sans qu'on ait des intentions criminelles : mais lorsque la fureur des factions commence à se calmer, comment connaître le fond des consciences ? comment distinguer les méchans des insensés et des enthousiastes ? Il ne reste à ceux qui veulent réparer les maux causés par la discorde d'autre ressource que de suivre l'exemple de Trasybule, qui, après avoir chassé les trente Tyrans d'Athènes, fit ordonner le pardon de tous les outrages, le sacrifice de tous les ressentimens. » Conventionnels ! vous n'étiez point des Trasybules : voyez, et jugez comme vous avez sauvé la patrie !.... Cette criminelle et dévastatrice convention n'était qu'un ramas d'insensés : elle renfermait sans doute quelques hommes de mérite et par les talens, et par la modération, et par la probité, et par un sincère dévouement au bien ; mais ils furent faibles et sans influence, sans énergie, sans courage. La presque totalité de la convention doit être en horreur au genre humain : ce qu'elle a pu faire, qui semblerait

grand, vient des convulsions de la fureur, des viles passions, de l'intérêt, de la coupable ambition du pouvoir, des bassesses du orgueil individuel. Entendez ces insectes : ils outragent les morts ! c'est tel et tel qui causèrent tous les maux. Eh ! misérables ! ne siegiez-vous pas à côté de ces tel et tel ? aucun de vous a-t-il poignardé tel dominateur ? Lâches ! n'étiez-vous pas aux pieds de ces mêmes tel et tel ? La mesure des cruautés se comble enfin : vous êtes contents de vous-mêmes, vous vous décimé, vous êtes féroces en sens contraire, vous punissez, par des proscriptions, l'enthousiasme, le délire que vous avez excités, qui ne sont que votre ouvrage.

(46) Mais quoi ! l'hypocrite farouche,
Parjure au plus doux sentiment,
Ne solennise que de bouche
La vertu que son cœur dément !

J.-J. Rousseau, l'homme de la nature, a beau me dire qu'il n'a mis ses enfans à l'hôpital que par sensibilité ; je n'en crois rien : la vraie sensibilité se comporte et s'exprime autrement. J'aime plutôt à penser qu'il ne s'en soupçonnait pas le père, et c'est pourtant ce qu'il est loin de nous dire dans ses confessions. Comment l'auteur brûlant des belles pages de l'Emile a-t-il pu se séparer de tous ses enfans, un à un, et par intervalles, jusqu'au nombre de cinq ! Quelle froideur d'entrailles ! quel odieux mélange de bassesse et de grandeur dans le même homme ! ses enfans à l'hôpital ! P mettre entre ses enfans et soi les refonds de l'éternité !!!

Non, Jean-Jacques, sombre, atrabilaire, ombrageux, n'a point su chérir la vie dans ses enfans, goûter le bonheur de la paternité ! J.-J. Rousseau n'avait point cette heureuse, cette douce et sublime sensibilité de la vertu. Tous ses sophismes ne peuvent en imposer

à celui qui brûle véritablement des saints feux de la nature. Ce moi qui parle, ces entrailles qui palpitent à l'aspect, au souvenir d'un enfant sont plus forts que toute la logique de Jean-Jacques. Jean-Jacques se sépare volontairement, pour jamais ! de sa postérité !! O crime ! ô honte ! ô tache indélébile.

Jean-Jacques parricide ! Oh ! non, sans doute : il est ici quelque chose de surnaturel. Non, Jean-Jacques ! tu n'as pu être un monstre, un législateur dénaturé.... Les lois de l'Emile ont frappé mon cœur : j'ai ressenti le contact de tes vertus.... Mortels ! respectez la mémoire, la sublimité, les faiblesses de mon Jean-Jacques ! contemplez son grabat, sa fierté, son mépris pour le cinquant des classes oppressives.... Jean-Jacques ! nous nous connaissons, ... nous nous aimons, ... nous vivons ensemble, ... nous nous querellons.. Mon Jean-Jacques ! je t'aime, ... je mesure la durée de ta gloire au nombre de tes détracteurs. O combien ton immortalité frappe mon âme et mes passions !... Jean-Jacques, repose en paix ; les siècles font la garde autour de ton tombeau. Non, délirant ou barbare Jean-Jacques, tu n'es point digne des hommages de l'homme de bien ; l'ombre de tes enfants poursuit ta renommée, tes admirateurs, les brûlantes pages de ton Emile. Ah ! tu t'es séparé de ce qui pouvait te rappeler à la tendresse ! froidement tu as jeté dans les flammes, tu as fait dévorer par elles *ces signes, ces marques* qui t'étaient donnés par l'hôpital pour reconnaître un jour ce que tu avais de plus cher !... Non, ton éloquence n'effacera point l'odieux de ton insensibilité. O, Jean-Jacques ! faut-il que ces mêmes siècles qui t'admireront déposent éternellement contre toi !

(47) Antre fangeux, brillant théâtre !

Je t'abhorre et je t'idolâtre :

On ne juge sainement les objets que par comparaison et l'ain de l'amertume.

Contemplez en silence, d'un côté, la ténébreuse arène des dilapidations publiques ; de l'autre, un essaim d'Argus réunis, tonnant la surveillance, et portant l'épouvante dans l'ame des traitans les plus deshontés ; d'un côté la candeur, la franchise, le tumultueux enthousiasme d'une grande assemblée délibérante sur le bien général ; et la fourberie froide, et la trahison spoliatrice de ce fonctionnaire, de ce canteleux ministre, de cet inepte agent de la nation, qui calcule, dans l'ombre et sans crainte, son moi particulier, vous jugerez que si une assemblée libre et politique n'est souvent qu'un théâtre de fureurs, de scandale, d'agitation et d'iniquité, elle est aussi le flambeau redouté par les sangsues du corps social. Les hommes exclusivement et bassement livrés aux spéculations vénales et mercantiles ; les athlètes avilis et démasqués d'une arène révolutionnaire ; la multitude de ces ames de boue, de ces mercenaires employés qui rongent le squelette politique : la fange des mortels, enfin, pâlit à la seule idée d'un corps vraiment libre délibérant, qui publie d'une bouche inflexible la bassesse du délateur, l'infidélité du comptable, l'impéritie de l'administrateur, la prévarication du juge, le despotisme du gouvernant, les attentats du militaire. Un corps délibérant de citoyens libres et indépendans de toute autorité, est, par essence, l'effroi du méchant, et l'appui du juste. Ce corps peut errer, commettre des fautes, opprimer même une grande portion d'hommes : ces maux, ces orages, cette oppression n'ont jamais des résultats aussi affligeans, aussi désastreux que ceux qu'enfantent l'isolement des individus, la crainte et l'apathie des membres du corps politique. Une ame sans tache et pure, une belle ame, enfin, respecte, pour ainsi dire, jusqu'aux écarts d'une assemblée d'hommes, même corrompus : les hommes réunis éclairent, défendent et propagent la vertu : tout ce qui est public et solennel a toujours son côté de morale et d'héroïsme. Les scènes les plus tragi-

ques d'un corps d'hommes libres délibérant sont moins fatales, quelles qu'elles soient, au repos et au bonheur des nations, que le secret ténébreux d'un cabinet qui ne rend compte à personne et décide en maître. Sans parler de Labédémone, dont les habitans discutaient publiquement les avantages et les inconvéniens de la paix ou de la guerre, combien d'autorités se présentent en foule à l'appui de mes assertions ! Vous souriez de pitié, diplomates fourrés, docteurs suprêmes en politique ; vous criez au vandale, à l'insensé : eh bien ! fulminez ; je persiste à dire que vos mystérieuses et métaphysiques négociations ne sont le plus souvent qu'une injure au bon sens, des attentats continuels à la saine raison, comme un outrage aux droits et à la majesté des peuples : vos scribes, vos émissaires et vos envoyés sont autant d'insectes qui tourmentent les corps politiques et divisent au lieu d'unir. Dans vos autres sibylliens, séjour de trafic, de bassesse, de dissimulation et d'ineptie, les peuples sont à l'encairet livrés, réellement livrés : c'est ce qui n'est jamais arrivé par des simples artisans délibérans au Forum avec le seul instinct du juste, le seul sentiment du bien : quelques misérables peuvent bien être sondoyés au sein d'une assemblée, et la circonvenir un moment ; mais une assemblée entière est incorruptible, entendez-vous, illustres prétendans à la suprématie des connaissances humaines et politiques ! tout ce qui porte le cachet de cette austérité vous révolte. Vous jargonnez bien sur les contours de la carte, sur les rapports vulgairement civils et sociaux de telle puissance avec telle autre, sur les mœurs, les ressources de tel peuple, sur le caractère de tel ministre et de sa courtisane, sur l'ensemble, les moyens et les dispositions notoires ou probables de tel gouvernement, sur l'effet que fera telle mesure, tel maintien sur l'esprit de tel autre : vous comptez jusqu'aux coiffes qui conduisent à tel salon, à tel boudoir, à tel sofa. Mais vous

calculez ainsi toute la valeur de cet or dont sont avides les petites ames, les hommes sans génie, et vous vous prosternerez devant le coffre fort qui vous dégrade. Hommes orgueilleux et vains! Hercules de bassesse! vous brillez, vous vivez d'arrogance dans vos chars fastueux; mais vous n'existez pas dans le souvenir des sages, dans les fastes de la postérité. Une réunion de citoyens agités égarait point l'espèce humaine; elle ne peut tout au plus que scandaliser, par ses passions, ou ceux qui l'écoutent, ou les lecteurs de ses débats; mais ce calme individuel et farouche, mais cet isolement de la crainte et de l'observation brisent tous les ressorts d'un esprit national et généreux, éteignent les plus sublimes facultés de l'ame, et tuent le génie des nations comme celui des individus. Alors cette lugubre nuit de l'humanité, cet état d'opprobre et d'avilissement effaçant le nom d'homme et d'éternelle justice de la vie, dit aux tyrans, aux esclaves, à tous les crimes victorieux: réglez avec l'or et l'effroi; ordonnez en maîtres insolens, en déprédateurs absolus; partagez-vous les trônes et la dépouille des peuples: la terre ne fleurit que pour vous; ces globes radieux qui roulent sur nos têtes ne brillent que pour éclairer vos fastueuses jouissances; ces fleuves ne précipitent leurs ondes que pour arroser vos domaines; le jour n'éclaire que pour montrer à vos pieds la foule prosternée; la nuit ne verse ses pavots que pour varier vos songes. Jouissez, tyrans! appesantissez un joug de fer sur un monde de reptiles.

Voilà le honteux langage que l'état d'affaissement tient à la criminelle ambition des audacieux corrompus; et cet état douloureux et plaintif d'affaissement n'a lieu, surtout après une révolution convulsive, que parce qu'il est interdit aux ames encore inquiètes, expansives, aux enfans de la nature de communiquer entre eux. Un bûcheron à la tribune des Jacobins de France était plus redoutable aux partis contraires, à la liberté de l'homme, que ses

essaim d'écrivassiers politiques, dont le rôle perfide et mensonger ne fut et ne sera jamais que le parricide trafic des peuples, qu'un attentat aux progrès des lumières, que le fléau de toute morale et de toute équité naturelle, qu'un obstacle constant à la délivrance des nations. Un bûcheron en carmagnole à la tribune des Jacobins de France portait l'épouvante sur les trônes les plus éloignés : telle opinion émise par un Jacobin de France était plutôt l'entretien alarmé des palais des rois, que la grimace menaçante d'un espion, nommé ambassadeur, que la situation topographique des terribles armées, que la politique heureuse d'un Villars, que la mort d'un Turénne. Les Français eux-mêmes n'ont aucune idée de l'influence et du pouvoir magique de leurs sociétés populaires sur l'esprit de l'étranger. Plus d'un potentat ont ordonné des processions, des prières, des jeûnes, et surtout des pamphlets bien exterminateurs, pour anéantir saintement cette mandite engeance de Jacobins qui menaçait le monde, et surtout les trônes, d'un renversement général. Les gouvernemens ont prodigué l'or envers le parti vendu de la convention nationale, pour le déterminer à trahir cette société célèbre, dont la plupart des députés étaient membres. Fréron et Tallien, hommes dont les noms ne rappellent que des souvenirs désastreux, des violences contraires, en sont expulsés ignominieusement : ils s'arment contre elle avec fureur. Le parti girondin, en quelque sorte créateur de cette société, mais adroitement flatté par les émissaires de l'étranger, mais nourri de fiel et de vengeance depuis la mort de ses chefs, ne formait des vœux que pour la destruction de cet épouvantail des rois et des esclaves, comme de toute modération philosophique. La foule des mécontents et des victimes n'attribuait tous ces maux qu'à cette société : des feuilles menaçantes inondent la capitale, et soulèvent cette multitude avide de changemens ; des jeunes gens soudoyés et répandus poussent des crie

vociférateurs; la police secrète est disposée au mouvement qui s'opère le 19 brumaire an III. Le 22 suivant, sur le rapport d'un nommé Laignelot, instrument vil, qui ne tenait son existence que de cette société, et qu'on vit depuis figurer dans la conspiration dite *Babeuf*, la convention décrète la suspension de ses séances. Ainsi fut abattu ce théâtre extraordinaire de vertus et de crimes, d'héroïsme et de lâcheté, de talens et d'ignorance. Elle a trop étonné le monde, pour ne point occuper l'histoire; je devais cette note à ma génération.

Philosophe, je ne défends ici qu'un principe éternel, que la dignité de l'homme.

Comme les ennemis nombreux et puissans de cette société, je sais qu'elle n'était souvent qu'une arène scandaleuse digne de toute l'animadversion de l'homme de bien, du penseur. Mais, rancune injuste! faut-il, parce que vous êtes passionnés, vous interdire le droit de communiquer entre vous? Les réunions de citoyens en Angleterre sont tolérées; et certes, l'Angleterre n'est pas le pays le moins libre, le moins sage, le moins heureux. J'ai le pressentiment que cette Angleterre sera un jour ma patrie adoptive.

Hommes rassemblés! vous êtes l'effroi des traitres: oppresseurs de l'humanité! vos efforts, contraires aux réunions d'hommes, leur élèvent des autels.

(48) Par quelle horrible tyrannie,

Shire! as-tu troublé mon repos?

Je mets cette apostrophe dans la bouche de tant d'êtres des différens partis et des deux sexes qui, des bras d'un sommeil tranquille et vertueux, d'une retraite ecientifique, d'une solitude bienfaisante, furent jetés dans les cachots de l'action ou de la réaction. Cette tyrannie criminelle, envers tous également, était

plus ou moins meurtrière pour chaque individu : car, comme le dit Montesquieu, nos peines sont en raison de notre degré de sensibilité ; le poids de l'oppression et de l'injustice, qui révolte un être quelconque, irrite encore plus celui-là dont le moral est la fibre sont organisés plus délicatement. Comme je le répète dans l'examen politique de cet ouvrage, je suis de ce grand nombre persécuté et sensible, et peut-être me serait-il permis ici d'entrer dans quelques détails sur l'une des époques les plus sensibles de ma vie, si je ne m'interdisais ce qui m'est personnel, pour ne parler que de la masse des humains malheureux. Je dirai pourtant que l'histoire de mes persécutions est tracée, que la morale en est liée à la morale des peuples et à des observations sur la prospérité et la décadence des empires, que je me propose de publier cet ouvrage, et que les circonstances politiques, comme la situation du personnage, le rendront digne peut-être de l'accueil des penseurs. Il doit me suffire aujourd'hui de dire qu'un 3 germinal un citoyen, appelé *Goumaz*, que je crois encore attaché au gouvernement, est venu m'apporter un mandat d'arrêt signé de neuf membres du comité de sûreté générale, que j'ai conservé comme un monument du délire, lequel mandat n'exprime que mon nom et ces mots : *Sera incarcéré sans explication de cause*. Le sage devine quelle révolution d'idées éprouve en cet instant un être tout solitaire, tout moral, et qui n'eût jamais rien de commun avec aucune sorte d'oppresses. C'est dans ma prison qu'a pris naissance *la Libertéide* : puisse-t-elle à jamais mettre en horreur tout raffinement du démon de la tyrannie !

(49) — De Rome écoutons les vieillards...

— Montrons à la race future...

— Que mon être soit la pâture

Un saint effroi d'admiration me glace encore aujourd'hui. La

disette atteignait surtout cette foule d'artisans persécutés, et gémissans dans les cachots de la réaction. J'ai entendu dire par plusieurs de ces estimables Français à leurs compagnons d'infortune, et avec la sublime froideur de la résignation réfléchie : « Amis, « la faim va nous dévorer; il faut que les moins utiles d'entre « nous servent de pâture aux autres : toi, par ton énergie; toi, « par tes talens, tu peux, en survivant à cette crise, servir en- « core la Liberté. Moi, mes amis, j'ai le sentiment que je vaudrais « moins que vous; le dévouement n'est qu'un devoir commandé « par le patriotisme : que mes membres servent à votre existence « de quelques jours : mon ame, dans vos ames, vivra, jouira de « la Liberté! » Et qu'on ose tenter de mettre aux fers un pays qui possède de tels citoyens!..... Ils se faisaient un moment; la lassitude peut les comprimer quelques heures :.... le réveil est sûr;... ses effets retremperont de nouvelles ames.

Oui, voilà du fanatisme : mais prosternez-vous, et l'adorez, monarques et plébéïens. Oui, c'est du fanatisme; mais c'est celui des ames les plus élevées, c'est celui du plus saint, du plus intrépide héroïsme. Adorez celui-là, et non celui des prêtres.

Pendant la nuit du 9 au 10 août 1792, Chabot, membre de l'Assemblée législative, se précipite au sein du comité insurrecteur dirigé contre le trône. « Amis! s'écrie-t-il, l'infame cour a « beaucoup de partisans, et le peuple est dans une tiédeur qui « nous laisse peu d'espoir pour lui-même; nous sommes perdus « si nous ne vainquons. Je viens vous proposer un moyen infail- « lible pour soulever, pour irriter ce peuple engourdi : faites « qu'à ses yeux cette horrible cour commette un grand crime « sur la personne d'un député populaire. Tuez-moi, mes amis! « je n'ai qu'une vie, elle appartient à la cause des peuples : tuez- « moi, et répandez sur-le-champ l'alarme de ma mort, en accu- « sant la cour de cet attentat : traînez mon cadavre parmi tout

« Paris, en appelant les vengeances sur l'homme à la guillotine
 « Tuilleries. Dites à l'artisan des faubourgs : voilà l'ouvrage des
 « despotes ! voilà le crime des rois ! Peuple ! c'est ton ami, c'est
 « ton représentant, c'est ton mandataire incorruptible qu'ils ont
 « frappé !... » Les insurrecteurs n'écouteront point Chabot, et
 le peuple vainquit sans ce crime-là. Puisque tout est fièvre, que
 tout a son bon et son mauvais côté sur la terre, le dévouement
 me paraît ici sublime, s'il ne s'agissait point d'en faire retomber
 artificieusement l'odieux sur des têtes innocentes. Ah ! n'osons
 jamais de pitié quand il s'agit surtout d'atrocités. Hommes !
 soyons toujours vrais, et dans les momens les plus périlleux,
 choisissez les moyens que la vertu ne reprouve point. Ce dévouement
 de Chabot n'est qu'un délire de parti : puisqu'il s'agissait
 de combat, il pouvait périr les armes à la main, et plus glorieuse-
 ment. Le fanatisme des sublimes actions a des couleurs plus au-
 gustes : j'admire infiniment plus les habitans de la commune de
 Tremblay, district de Fougères, département d'Ille-et-Villaine,
 qui, attaqués par un corps nombreux de chouans, se réfugient
 dans leur église, s'y défendent avec courage, refusent de se ren-
 dre, et y périssent tous au milieu des flammes allumées par les
 assaillans du parti royaliste.

(50) Et, d'un bras que Minerve guide,

Frappé des insectes sanglans :

— Déportation de Collot, d'Harbois, Barrère, Billaud-Varennes
 et de plusieurs autres membres de la convention.

(51) Cet arrêt, peuple qu'on égare,

Obstruit les plus sages chemins :

Allusion à ce que répétaient tant d'hommes égarés sur le compte
 de ces frères déportés.

Ici, comme les autres, Barrère est frappé : respectons le malheur.

(52) La clarté succède aux ténèbres,
Un ciel pur ouvre l'horizon :

Français persécutés, immolés dans tous les sens, il n'est donné qu'à vous de peindre le plaisir que des cœurs sensibles éprouvent en rentrant dans le sein d'une famille affligée !

(53) Des tyrans l'odieux caprice

Ne fait que changer nos cachots,

Des compagnies d'assassins organisées et salariées égorgeaient sur les routes les prisonniers transférés à dessein de telle prison à telle autre.

A Lyon, il fut institué une espèce d'école où l'on enseignait à tuer les hommes par le poignard, la massue, etc. : et il existait alors une convention et des sénateurs influens, qui se proclamaient des modèles de vertus, de justice et de modération !!! Je ne me sens pas la force de vous dire un mot de plus, siècles qui frémissez.

(54) O ma famille ! ô ma patrie !

Célébrez la gloire et la vie

Du martyr de la LIBERTÉ.

Il faut avoir quelque courage pour se dire martyr de la Liberté, quand tant d'hommes méprisables, qui ne sont élevés que par elle, en ont prosérit jusqu'au nom, jusqu'au souvenir, jusqu'au sentiment ; quand nos cercles du jour, entichés par le tourbillon révolutionnaire, blasphèment contre le sage, et méprisent toute espèce d'opinion d'homme libre ; quand tant de lâches écrivains se vendent au despotisme, et foulent aux pieds les idées philosophiques qu'ils ont professées.

(55) Vertus! n'avez-vous plus d'empire?

Faut-il qu'un coupable délire

On avait que trop raison de craindre, tant d'épouvantables journées qui ont encore eu lieu depuis le 9 thermidor.

(56) Demain, je puis frapper l'audace

Des artisans de ma disgrâce,

Pourquoi la révolution fut-elle aussi meurtrière? Parce que la dépravation et l'immoralité en occupèrent les emplois, et que chaque parti vainqueur punissait les offenses qu'il croyait avoir reçues.

Hommes! qui avez le malheur de prononcer sur le sort de vos semblables, soyez surtout indulgens quand il s'agit d'opinions politiques, aujourd'hui vertueuses, demain criminelles, suivant les foudres d'Eole et de l'audace des factions. La sévérité dans les actions politiques n'est qu'un aveuglement qui entraîne des remords: la modération et la générosité envers un ennemi font la satisfaction d'une belle âme.

(57) Est-ce la foudre qui ravage?

Sont-ce les combats du carnage?

L'horizon est-il empesté?

Non: la famine, plus cruelle,

Couvre de sa fureur mortelle

La terre de la LIBERTÉ.

Il fallait abattre, énerver un grand peuple par toutes les tourmentes, toutes les cigües, toute l'horreur des premiers besöins, et la convention a fait succéder la disette aux échafauds. Boissy-d'Anglas! vous étiez l'ordinaire rapporteur des farines, et je me rappelle que votre éloquence n'avait point la vertu du législateur des Israélites: votre manne était bien tardive!... Boissy-d'Anglas!

sous votre influence le peuple français subit une horrible disette ; tous les partisans de la Liberté remplissaient les cachots, et le jeune enfant des Bourbons périt au Temple deux jours avant votre rapport sur une prétendue constitution de 93 que vous osiez offrir.

(58) Le fils a dévoré sa mère !

La mère a dévoré son fils !

Cette assertion est un peu outrée, j'en conviens. Ah ! c'est qu'on ne peut trop s'alarmer sur les suites d'un tel fléau ; on ne peut trop irriter l'espèce humaine contre des magistrats spéculateurs qui affament un peuple au sein de l'abondance.

(59) C'est Jupiter dans les orages,

Lançant, maîtrisant les éclairs :

À côté de l'énergie du mal est quelquefois l'amour-propre du bien : Boissy-d'Anglas se trouvait au fauteuil lors de l'attroupe-ment du premier prairial, et du massacre du député Ferraud ; il eut, ce jour-là, le sentiment et la fermeté de son devoir. Mais il se vengea d'une manière effroyable des dangers qu'il avait courus : Goujon, Bourbotte, Duroy, Soubrany, Romme et Duquesnoy périrent sur l'échafaud, victimes de cette journée, d'après l'horrible jugement d'une commission militaire. On admire le courage de ces amans vertueux de la Liberté, qui se poignardèrent l'un après l'autre, et avec la même pointe d'acier, devant leurs juges-bourreaux, aussitôt le prononcé de leur condamnation. Mânes généreux ! appeaisez-vous ; les générations vous préparent des vengeurs : déjà vos assassins ne vivent que dans le mépris et la haine des hommes.

Je serai toujours, par caractère comme par réflexion, ennemi

de ces révolutions absurdes, sanglantes et désastreuses, qui nous ont tant de fois affligés. Mon premier mouvement a été de maudire ce trouble et cet assassinat du premier prairial; mais quand j'ai perçus les envoyés ostensibles, comme les émissaires secrets des gouvernemens étrangers, demander, solliciter, exiger, commander la mort et la proscription d'une foule de représentans du peuple, je dis que cette journée n'est point l'ouvrage du parti qui en a été victime. Le Venitien Quirini, le Toscan Carletti, d'autres valets titrés, fidèles aux instructions de leurs maîtres, donnaient des bails aux Brutus français, pour les engager à se décimer.

(60) C'est quand du Plébéien austère

S'éteint la gémissante voix,

Que l'Olygarque sanguinaire

Frappe le rejeton des rois.

Le dernier fils de Louis XVI est mort au Temple le 20 prairial an III, et c'est un forfait de plus à reprocher à la cruauté. Opprimer l'homme, punir une dynastie, avilir, outrager tous les rois dans un jeune enfant que le hasard a fait naître plutôt au palais de Versailles qu'à l'Hôtel-Dieu, c'est le comble de la rage et de la démence!!! Les membres décharnés, le cadavre dissout, pour ainsi dire, quoique encore animé, de cet infortuné, accusaient hautement la barbarie; mais enfin sa mort, et celle de M. Desaulx, son médecin, arrivée subitement le lendemain, permettent plus que des conjectures. Dès cette époque, une espèce de patriciat voulait se partager les dépouilles du trône: les observateurs ont remarqué que c'était dans le moment même des persécutions du parti populaire qu'arrivait la mort du dernier fils du roi des Français. Ailleurs je développerai ce tissu d'horreurs.

(62) L'autel du peuple est renversé.

Une constitution qui ne présente aucun caractère politique déterminé n'est qu'une lance dont chaque parti veut se servir contre les autres, sans avoir néanmoins aucune sorte de respect ni d'affection pour elle. Cette constitution n'était déjà qu'un croquis insultant à toute espèce de principes, de fixité politique; qu'un outrage à toute raison populaire.

(63) Belleu, du sein de l'esclavage,
Est assis dans l'Aréopage:

— Parmi des esclaves noirs qui siègeront à la convention comme représentants du peuple.

(64) Mais que peut un troupeau d'esclaves
Devant quelques-uns de ces braves,

Bonaparte était un des lieutenans de Barras au 23 vendémiaire: il n'y ménagea point les révoltés Parisiens. Aussi, par une caricature, ont-ils fait dire à un dégraisseur royaliste que cette horrible tache ne peut être effacée que pour un Louis. Lâches Parisiens! vous vous êtes révoltés contre la représentation nationale, après vous être révoltés contre le trône; vous avez été vaincus par quelques soldats: vous deviez l'être. Peuple frivole et corrompu! tu te prosternes aujourd'hui devant le chapelet d'un vil capucin; demain devant un Cartonche démagogue; après demain devant le cimetière et les quatre queues de Passwan-Oglou.

(64) C'est le frelon au lourd ramage,
 Le paon stupide au vain plumage,
 La nuit épaisse et la clarté;
 Bizarre et monstrueux mélange,
 C'est le diamant et la fange,
 L'esclavage et la LIBERTÉ.

Un corps littéraire ou scientifique, institué sous une dénomination quelconque et salarié par l'état, est un révoltant abus. Les ouvrages qui honorent l'humanité, comme les actions généreuses et les découvertes utiles, doivent être sans doute récompensés partout et toujours, mais nominativement et personnellement, d'une manière *ad hoc*, si je puis m'exprimer ainsi. Une réunion d'hommes salariés comme supérieurs n'est qu'un obstacle au développement du véritable génie, qu'un attentat aux véritables progrès de l'esprit humain. Homère, Virgile, les Rousseau, les Piron, les Collardeau, les Molière, les Bossuet, les Helvétius, les Pascal, les Diderot, les Montaigne, et tant d'autres, n'étaient d'aucune académie salariée : en sont-ils moins chers aux connaisseurs, moins illustres aux yeux des siècles ?

De tant d'académies qui ont existé, combien de leurs membres survivent à la poussière des tombeaux ?

Ne pourrait-on pas dire que souvent la médiocrité compose les académies, parce que la médiocrité fait parler d'elle, remplit toutes les avenues, se dispense l'immortalité. On voit dans l'arçopage des sciences et du génie des hommes qui n'ont d'autre mérite que de s'élever avec impudence et le plumeau des Michel-Ange, et la lyre des Virgile, et le tout puissant levier d'Archimède, et l'attractive des Newton, et le ciseau des Praxitèle.

(65) Loin de vos tréaux infertiles ;

Nos Euripides, nos Virgiles

Promènent la célébrité.

On sait comment l'Institut fut composé dans son principe. Laharpe, Delille, Saint-Lanibert, Clément (de Dijon), Valmont de Bonfère, Harny, Rétif-de-Bretonné, Geoffroy, Palissot, Villette, et tant d'autres hommes de mérite, n'y furent point admis. Pourquoi ? Parce que ces hommes n'avaient point professé des opinions révolutionnaires, ou n'y étaient point restés fidèles, ou... Quel motif, juste et plausible a pu les éloigner ? Ne s'agissait-il pas, puisqu'enfin on voulait ressusciter l'académie, de faire un choix digne, le plus possible, de l'estime publique et de la considération des étrangers ? Ne s'agissait-il pas alors, déjà de terminer la révolution, de faire revivre les sciences et les arts ?

Né pourrais-je pas m'écrier avec J.-J. Rousseau : « Dans ce siècle où régnent si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, et leur cœur à celle de la nature. »

Enfin, puisque nous avons une académie, qu'elle honore donc son institution ; qu'elle soit utile au monde ; qu'elle connaisse toute la valeur du domaine de la poésie ; qu'elle en étende la gloire. Voilà, il est vrai, voilà l'objet le plus digne de l'occuper. Je ne puis m'empêcher de donner ici à ma pensée quelques développemens.

La poésie est le langage sublime des dieux et du génie.

Oui, des hommes sont assez vils, assez coupables pour prostituer le plus beau talent à des productions lâchement satiriques, obscènes ou calomniatrices ! mais n'est-il point une foule de génies qui se sont honorés par la poésie ? Eh ! parce qu'il a été fait tant de lois pour abâtardir l'espèce humaine, faudra-t-il ran-

ger les Solon, les Pythagore, les Justinien, les d'Aguesseau dans la classe des persécuteurs et des fléaux du genre humain? Tous les poètes ne sont pas des Archiloque et des Arctin, même des Boileau, ce grand prêtre de nos inanimés versificateurs, ce plat polisseur de mots, qui osa flétrir le mérite des Hainaut, des Quinault, des Perrault; mais il était basement satirique, il flatta le goût de la multitude jalouse et corrompue, elle applaudit au crime du diffamateur. Il est des poètes légers et frivoles, il est vrais mais il n'en faut rendre que plus d'hommages aux mœurs graves et sublimes. Si nous avons des poètes licentieux, puérils, satiriques, ou basement adulateurs, nous avons des Corneille, des Racine, des Shakespear, etc. Non, cet art n'est point frivole qui prête de l'énergie aux pensées, qui crée si souvent les ressorts des grandes conceptions, la magie de l'éloquence; cet art n'est point frivole dont les plus célèbres personnages se sont honorés, qui ennoblit l'intellectuel, élève l'âme, échauffe l'enthousiasme de toutes les vertus, qui fit peindre les plus grands hommes avec les attributs de leur véritable gloire.

Cicéron s'écrit, dans sa harangue en faveur du poète Archias : « Rien de plus sacré que la poésie : les autres arts ne s'acquièrent que par l'étude; mais celui-ci est une émanation céleste. » Une dame française (madame de Staël) dit que, « la poésie est celle de tous les arts qui tient de plus près à la raison. » Théophraste, interrogé quel concert, quelle musique lui serait le plus agréable? « La poésie, dit-il, parce qu'elle chante dignement la vertu. » On sait que Marius rendit les plus grands honneurs à Plotius; que Scipion l'Africain chérit Ennius, et qu'il grava le nom de ce poète à côté du sien. Décimus Brutus fit graver sur les frontispices des temples des vers et un magnifique éloge d'Artius Fulvius, vainqueur des Etoliens, consacra les dépouilles des vaincus aux divinités du Parnasse, et couronna le poète En-

nique, qui l'avait accompagné dans cette guerre. Sylla, Métellus s'honorèrent par leur enthousiasme pour la poésie. Théophraste fut fait citoyen romain à la tête des légions par Pompée, dont il écrivait l'histoire. Pourquoi César lui-même honora-t-il les vers? C'est qu'il avait le sentiment que la gloire du poète est plus utile aux hommes, et plus agréable aux dieux que celle du sanglant guerrier, quel qu'il soit; c'est qu'il savait, comme nous, que les chants poétiques enfantent le courage, le délire des grandes choses; enfin, que les muses sont dispensatrices de la gloire, et transmettent, en caractères de feu, les sublimes comme les plus honteuses actions au jugement de la postérité. Les anciens philosophes, les sages de la Grèce, Socrate, Epiménide, Anaxagoras, Aristote, Pythagore, Empédocle, Timon, etc., cultivèrent la poésie. Solon, tout en s'opposant aux impostures tragiques de Thespis, composa lui-même beaucoup de vers, et y renferma les préceptes de sa morale. Pline, dans sa préface à Tite, loue cet empereur de ce qu'il excellait en poésie, quoiqu'il eût d'ailleurs tant d'autres qualités: Lelius, Furius, Caton, ce personnage divin, non moins illustre par ses connaissances que par son stoïcisme consacrait une partie de ses momens à la lecture des poètes, parce qu'il en regardait les productions comme utiles aux vertus, à la grandeur, à la dignité de l'homme. La lyre d'Orphée fut mise au rang des astres, non pour avoir charmé l'oreille, mais adouci la férocité. Homère, en Asie, en Egypte et en Grèce, révérend comme un dieu, à qui Ptolomée Philopator et Smyrne élevèrent des temples, Homère fait chérir la vertu plus efficacement que les leçons de Crantor et de Chrysippe: ses vers ont étendu le domaine des connaissances; la leçon que présente l'un de ses vers a plus de poids sur nos cœurs qu'un sentiment d'Hérodote. Platon, poète lui-même, couronne les poètes dans sa république, et consacre la poésie aux hymnes des dieux, et aux louanges des grands

hommes. Platon, nous dit Amyot, répétait aux Grecs : *Introduisons la raison de philosophie et la poésie ; car, comme la Mandragore, croissant auprès de la vigne, et transmettant par infusion sa force naturelle au vin qui en sort, cause peu après à ceux qui en boivent une plus douce et plus gracieuse envie de dormir, ainsi la poésie, prenant les raisons et arguments de la philosophie, en rend la science plus aisée et plus agréable à apprendre aux jeunes gens, en les mêlant parmi les fables.* Or, Platon, c'est la philosophie qui doit guider, enflammer, enivrer la poésie ; c'est pour la gloire de la philosophie que j'honore l'inclination ; le talent du poète, c'est encore plus comme amant passionné, comme adorateur de la philosophie que je célèbre les vers, que comme ami des vers. Le poète qui prodigue son art, le plus saint des arts, aux vains caprices de ces cercles frivoles que les sots appellent beau monde, qui se torture aux pieds de nos fangeuses Latr, est plus sacrilège que le sacrilège Omar qui fait embraser les bibliothèques, et contempte avec joie, dans les hirs, se dévorer les productions du génie. Poètes obscènes ou frivoles, vous êtes, aux yeux des humains sensés, semblables à ces prostituées qui déshonorent les charmes de l'adorable sexe.

La poésie, dit Plutarque, était tellement chère, tellement sublimée aux yeux des premiers Grecs, que les institutions morales et civiles, la législation et les principes de philosophie étaient écrits en vers. D'auguste caractère de poète fut sacré dans tous les âges : ouvrez, profanes ! ouvrez les annales de tous les peuples, feuillotez leurs livres augustes, et soyez frappés de vénération, de respect et de reconnaissance pour la sublime délire des chœurs divins... La Grèce révérait les poètes ; Athènes leur défendait de s'embarquer sous peine de mort ; Lacédémone appela Xénodame, Xénocrite, Polyinneste, Sacados, Periclite, Phidias, Timothée, et chérissait à un si haut degré les poésies de Terpandre, de

Spandon et d'Alcman, qu'il était défendu à tout esclave de les chanter : c'était, disait-elle, profaner les choses saintes. Si elle haïssait Archiloque, c'est que ce lâche, comme tant de poètes de nos jours, avait dit en vers qu'il était plus sage de fuir que de périr les armes à la main en défendant la patrie. « *J'ai abandonné mon bouclier*, s'écrie-t-il dans un de ses ouvrages, *mais j'en trouverai un autre, et j'ai sauvé ma vie*. » Cet Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivait depuis longtemps. La Pythie regarda sa mort comme une insulte faite à la poésie. *Sortez du temple*, dit-elle au meurtrier, *vous qui avez porté vos mains sur le favori des muses*. Callondas remonta qu'il s'était contenu dans les bornes d'une défense légitime; et quoique fléchi par ses prières, la Pythie le força d'apaiser, par des libations, les mânes irrités d'Archiloque. » (*Voyage d'Anacharsis*.)

C'est dans ce même livre du savant Barthélemy que Lysias s'écrit à Euclide : « C'est la poésie qui a civilisé les hommes, qui m'a instruit mon enfance, qui tempère la rigueur des préceptes, qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ses grâces, qui élève mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théâtre, la remplit d'un saint respect dans nos cérémonies, l'invite à la gloire pendant nos repas, lui inspire une noble ardeur en présence de l'ennemi : et quand même ses fictions se borneraient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne serait-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaisirs innocens au milieu de tant de maux dont j'entends sans cesse parler ? »

Les poètes, dans les premiers âges, furent les ministres et les conseillers des rois : Polycrate, roi de Samos, eut Anacréon; Hyéron de Syracuse eut Simonide et Eschyle; Denys eut Philopée; Antigone, roi de Macédoine, eut Antagoras de Rhodes; et Artus de Soles, Archélaus eut Euripide. — Les premiers oracles

étaient rendus en vers, et chantés par les prêtres ou la prêtresse de la divinité consultée, et c'est ainsi qu'ils le sont encore chez plusieurs peuples. Les principes de la religion, de la morale et de la politique étaient enseignés autrefois par la poésie : il ne peut y avoir de méthode plus sûre pour graver dans les cœurs, d'une manière durable et profonde, le sentiment du juste et de l'injuste.

Avec la magnificence des expressions et des images, quelle morale sublime les cantiques de Moïse, de Débora, de Judith, des Lamech, des Salomon et des David n'inspirent-ils point ! L'Oratorio de Néri, les hymnes de Santeuil impriment à l'âme un sentiment que la prose ne peut imprimer. Toutes les sectes ont fait usage de la poésie comme d'un charme toujours séduisant et victorieux. Racine nous dit :

C'est l'art d'enchanter les oreilles

Qui fait la conquête des cœurs.

« Les vers sont la musique de l'âme, dit Voltaire : la pensée, resserrée dans un vers, est comme cette eau qui, renfermée dans un tube, s'en élance avec plus de jet, de force et d'élévation. »

Législateurs des nations ! voulez-vous être dignes du regard de la postérité, protégez, respectez, honorez les poètes, et cette poésie qui donne des ressorts à l'âme, de l'élévation aux idées, de l'héroïsme au sentiment, de la douceur au caractère. Je l'ai dit ailleurs, le poème est l'optique, agréable, le prisme délassant, à travers lequel l'œil contemple d'affreuses vérités, les ténèbres de la raison, ou le disque étoilé des cieux imposteurs. Tout ce qui est harmonie porte à l'harmonie ; les nations qui connaissent la poésie sont plus humaines, plus civilisées que celles qui l'ignorent. Les vertus, les plus hautes vertus, sont dans l'âme d'un poète ; et ce sont les vertus qui reportent l'harmonie de son âme vers la

pureté des mœurs, et la dignité de notre espèce. Cette harmonie qui transporte un poète est l'emblème de la grande harmonie qui doit animer l'univers, régir ces globes roulans dont la clarté nous émerveille. Vous qui gouvernez les peuples, favorisez en eux la raison poétique, et vous en ferez des peuples désintéressés, généreux et paisibles. Mais que dis-je ? Ils ne seraient pas si corrompus ; il ne serait point aussi facile de les asservir ; vous n'en seriez que les magistrats chéris, et vous voulez en être les oppresseurs exécrés ! Repoussez les muses, éteignez leur flambeau, dévouez les poètes à l'opprobre, avilissez la poésie ; elle est l'ennemie née des tyrans et de toutes les basses ambitions.

Sans doute il est en toute chose des exceptions ; mais il est reconnu qu'un gouvernement dans lequel dominerait le véritable amour des lettres et de la poésie serait infiniment plus pur, moins dévorateur que tout autre, plus favorable à la gloire, à la liberté. Il est également reconnu qu'un gouvernement qui aurait trop de prédilection pour les sciences exactes serait le plus favorable à l'esclavage, à tous les genres de corruption. Ne vous en déplaîse, froids calculateurs, vous êtes souvent de fourbes égoïstes, de glacés fripons : comme l'enthousiaste est près de la vertu, l'âme froide est toujours près du crime.

Thales, successeur de Minos, était aussi grand poète que sage législateur ; ce fut lui qui donna d'heureuses lois à la Crète, et qui les chanta sur sa lyre. Dans l'île de Jutland, le suprême législateur était aussi le poète le plus éminent du pays. Les Bardes, au rapport de Diodore de Sicile, étaient en si grande vénération chez nos pères les Gaulois, que leurs chants arrêtaient soudain la fureur des guerriers ennemis dans la plus grande ivresse du combat. Ils sont contraints de se réfugier dans la province de Galles : un souverain anglais connut quel était, dans les rochers de cette région, l'ascendant des Bardes ; ils allumèrent, par leurs chants,

un desir si vif de la Liberté dans les cœurs des Bretons, que le
monarque anglais, irrité de se voir traverser dans son despotisme,
fit massacrer ces prêtres généreux!...

Soldats français! ne devez-vous pas à l'harmonie poétique vos
lauriers suprêmes?... Héros! qui fixez l'univers, n'est-ce pas à
quelques hymnes, à quelques chants de circonstance que vous
devez l'éclat de vos victoires?...

N'est-ce pas aux accents de Tyrthée que les Spartiates triom-
phaient des Messéniens?... Prosternez-vous, guerriers, devant la
poésie; elle est la mère de vos trophées, ... de vos conceptions...
Abaissez-vous, faisceaux consulaires, rendez le suprême hom-
mage aux Tyrthées tout-puissans,....

Les vers!

Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltaient les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus,
Ces rochers attentifs à la voix de Linus,
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrthée ;
Et Terpandre apaisant la foule révoltée ;
Et le jeune David, par ses psaumes hébreux,
Calmant du vieux Saül les accès douloureux ;
Et Timothée au sein de Babylone en cendre,
Disposant à son gré de l'âme d'Alexandre ?
Les poètes divins, maîtres des nations,
Savaient hater alors l'aveugle des passions ;
L'âme était adoucie, et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois :
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.

Les soins qu'apporta Lycurgus à recueillir les œuvres d'Ho-

père, vous prouvent, gouvernans modernes, que les vrais grands hommes se sont glorifiés d'honorer les poètes.

De nos jours, j'aime à le dire, plusieurs potentats ont cultivé la poésie avec respect. Le grand Frédéric associait les ruses à la foudre de Mars, et n'en gouvernait pas moins glorieusement. On connaît l'amour poétique de plusieurs souverains d'Italie, et combien les plus puissans seigneurs français honorèrent les Troubadours.

Vous, hommes prophètes, chœurs privilégiés, qui avez le courage de ne consacrer vos lyres qu'à l'amour des vertus et de l'humanité, combien vous leur êtes chers ! Salut, hommes-dieux, possesseurs du souffle sacré, augustes interprètes des trépieds célestes, des prodiges-pensées, divins animateurs de tout ce qui frappe le regard ! C'est vous qui faites ramper l'aigle, et planer le cyron ; qui glacez les feux créateurs, et donnez au marbre la chaleur, la vie, le geste et l'éloquence : c'est vous qui abaissez les Alexandre, et ennoblissez un Thersite ; qui détronéz les dieux, sanctifiez l'Erèbe, lancez les tonnerres, ébranlez le firmament, irritez le zéphyr, apaisez l'Etna : c'est vous qui transposez les fleuves, aplanissez les montagnes, éteignez le souffle éternel, immortalisez le néant. Poètes délirans, et possédés ! salut ! salut ! Rage convulsive, démon inspirateur, poètes rugissans, désordonnés et terribles, salut ! Oui, vos âmes, vos cœurs, vos fibres, votre organisation tiennent plus de la divinité que ceux des autres mortels : le mérite, la grandeur, la sublimité des autres arts disparaît à côté de vos muses inspirées. Vous aimez l'héroïsme, le désintéressement, les institutions libérales, tout ce qui est grand, noble et généreux : vous abandonnez le théâtre de la fortune et des jouissances vulgaires aux suppôts des traitans, aux esclaves de la puissance : vous livrez le champ de l'opprobre et du remords à l'assassin-guerrier, au serpent diplomatique, au glacé géomètre, aux bas-

esses du financier, à l'iniquité et mercenaire phrasier du barreau. Poètes insensés !... c'est vous qui possédez la vraie sagesse, qui êtes ivres d'immortalité !... Vous vivez d'avenir, d'illusions heureuses, d'oxygène surnaturel. Les dieux seuls vous comprennent et vous louent : vous vous précipitez dans les siècles, et leur admiration anticipée vous tient à l'avance lieu de tous les trônes et de tous les empires.

Et quel autre fruit que celui de la véritable gloire peut être ambitionné par les poètes ? « On peut tenir pour un homme à miracle, dit Pope, celui qui s'est enrichi par la poésie. »

Qui ne connaît ces vers de Pirron ?

« Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;

On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune. »

Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,

A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.

L'avocat se peut-il égaler au poète ?

De ce dernier la gloire est durable et complète ;

Il vit long-tems après que l'autre a disparu :

Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,

Des titres du Parnasse ennoblir la mémoire.

Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,

C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre ;

Pour client, la vertu ; pour loi, la vérité ;

Et pour juge, mon siècle et la postérité.

MÉTROMANIE.

Elle est donc toute noble et toute généreuse, la passion poétique ? elle a en horreur ce fangeux métal qu'adore la tourbe des reptiles humains. Oui, le poète est la grandeur même, et son uni-

vers vous est aussi caché que les ressorts de ses inspirations! Pallissez au faite de vos chars superbes, conquérans meurtriers, péculateurs odieux, devant l'obscur et désintéressé favori des muses! Que sont vos trésors, enfans de Plutus, aux yeux, à côté de la suprême intelligence? Essaims des vampires, mondes fastueux et vains, prostérnez-vous devant les lambeaux du poète : il est Pasteur qui brille pour la honte de vos richesses ténébreuses.

En effet, la pauvreté, l'infortune des plus grands poètes fut telle, qu'il n'est donné qu'à l'âme grande de consacrer quelques momens à la poésie. Peuples ingrats! nations insensibles! contemplez le destin des plus beaux génies : admirez Homère, le Tasse, le Camoëns, Milton, sous le poids de la misère, menaçant leur existence, ou gémissant, mourant dans les hôpitaux, victimes de leur désintéressement et des persécutions. Frémissez à l'aspect des dégoûts, des chagrins dévorans du sublime Corneille, du tendre Racine, de l'élégant Quinault! fixez, mortels, J.-B. Rousseau, banni, persécuté, immolé à l'envie! Crébillon insulté jusqu'à sa tombe! Voltaire à la Bastille presque encore enfant, et dans les neiges du Mont-Jura, flatté par les grands, et flétri par eux! Le poète, ah! le plus candidé, le plus près de la nature, le plus inimitable, La Fontaine ne fut pas toujours en sécurité : il vit proscrire ses ingénieuses, ses immortelles fables. Un La Fontaine méconnu!!! Sans doute les philosophes et les orateurs n'ont souvent pas plus d'abri que les poètes : Socrate, Aristote, Descartes, Sydney, Jean-Jacques, Fénelon, Galilée, Desmoulières, Cicéron, Patru, Linguet, et tant d'autres talens supérieurs, sont là satire des siècles, et l'affligeante preuve que la haine et l'envie de la médiocrité font partout le malheur du génie vivant, et que la mort seule restitue aux hommes célèbres les hommages immortels qu'ils ont mérités.

La poésie est par essence tantôt la mère, tantôt la fille, toujours

la source des vertus, de l'héroïsme et de la liberté de l'homme : à chaque page, l'histoire dépose en faveur des poètes ; je ferais des volumes de ce que je ressens pour la poésie, des hommages supérieurs que lui adresse mon admiration.

La véritable éloquence est toute poétique, soit dans le discours écrit ou oral. L'éloquence profane ou sacrée exige les images, les figures, les inversions, les mouvemens, l'impétuosité, la modulation, les surpurs de la poésie. Desmôtènes, Isocrate, Cicéron, Fléchier, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Mirabeau n'eussent point été orateurs s'ils ne fussent nés poètes : ces hommes sont nés sur le sublime trépied, Raynal, Buffon, Helvétius nous montrent à chaque page qu'ils sont poètes : nulle prose n'est durable sans la poésie. Les ennemis des vers, je l'ai toujours remarqué, sont ceux qui ont le sentiment de leur insuffisance pour le langage des dieux, ou dont les productions en vers ont échoué. Qu'on observe le genre d'hommes qui se déchaine contre la poésie, et l'on verra qu'en général c'est la médiocrité jalouse, orgueilleuse et humiliée qui flétrit cette langue absolument inconnue aux écrivains mortels. La poésie est un ciel incompréhensible à ces intelligences naines qui rampent avec la saïze et l'envie dans le brouillier d'un monde avili.

Et moi, je ne veux pas de votre prose saporifique, écrivains légers sans entrailles, méthodiques phrasiers, vrais assassins de l'imagination et du génie ! Je repousse avec mépris, avec horreur vos productions toisées et symétriques, vos riens peignés et parfumés. Mourez tout entier, timides reptiles ; mourez à chaque page, à chaque mot ; traînez le néant de votre incapacité ; moi je veux vivre pour simer, pour admirer le volcanique essor de nos poètes. Les ames ardentes, emportées et tumultueuses, sont susceptibles d'excès, de fautes et d'égarements, sans doute ; mais elles n'en sont pas moins considérées comme les plus humaines et les

plus généreuses, les plus capables de ces hautes passions, de ces procédés qui honorent l'homme. Oui, le soleil brûle et dévore ; mais il n'éclaire pas moins, il ne vivifie pas moins l'univers. Les plus grands crimes ont été commis par les âmes froides ; ce sont les hommes froids et métaphysiques qui bouleversent les empires, qui ont organisé tous les mouvemens désastreux de la révolution française : les assassins les plus atroces de tous les partis furent des prêtres théologiens et métaphysiques, de compassés prosateurs : c'est en mesure géométrique, en raisonnemens de prose que les plus fameux scélérats ont frappé leurs victimes : la zone brûlante est celle des belles âmes ; la zone glacée est celle des compables. Mourez en prose inanimée, ~~deffraints~~ faites pour cesser d'être ;... sommeillez en prose dans la nuit éternelle : moi je veux ne m'exprimer qu'en vers ; la plus noble partie de moi-même veut se survivre en vers, et le néant ne peut atteindre l'Apollon qui dit *je veux*.

Tout en aimant, tout en honorant la belle prose et les prosateurs, j'exalterai donc la poésie, et j'invoquerai même le témoignage de Boileau à l'appui de ma vénération pour le langage sublime.

• Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;

• Mais en prose, du moins, l'on est sûr à son aise. »

(66) A la voix du sage et du sage

Frédéric a juré la paix.

Le roi de Prusse actuel, qui semble avoir été inspiré par le grand Frédéric, s'est montré, depuis sa paix avec les Français, le gouvernement le plus sage et peut-être le plus adroit.

(67) C'est Alexandre qui révere

Le toit de l'enfant d'Hélicon;

A la destruction de Thèbes, Alexandre fit respecter la famille et la maison de Pindare.

(68) L'Anglais qui détourne la guerre

Du sol où marcha Fénélon :

Malboroug, les armées protestantes marchant dans le Cambrésis contre les catholiques romains, respectèrent les propriétés du vénérable archevêque, qui joignait la majesté du langage à l'héroïsme des actions.

(69) C'est Démétrius qui s'apaise,

Et suspend les coups de Némèse

Près d'Ialysus enchanté.

Démétrius assiégeant Rhodes ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, (quoiqu'il ce fût le seul moyen de s'en emparer) quand il sut que c'était dans ce quartier que Protogène, célèbre peintre, avait son atelier; il leva le siège. Le plus beau tableau de Protogène était *l'Ialyse*, fameux chasseur, qui passait pour le fondateur de Rhodes.

Ainsi, les farouches conquérans Démétrius, Alexandre, et tant d'autres, se prosternèrent devant le génie, devant l'œuvre sublime de l'homme supérieur : ainsi donc le génie est la seule essence toute puissante, toute réverée sur la terre.

(76) A la force qui le dédaigne,
Ici, le peuple-atome enseigne
Les secrets de la LIBERTÉ.

Bonaparte offrit à la petite république de Saint-Marin un agrandissement de territoire : elle le refusa, dans l'intention de se conserver libre. Leçon mémorable donnée aux grands états qui s'étendent avec tant d'imprudence et d'avidité!

(77) Rois, tous les êtres sont vos frères;
Peuples, les rois sont mandataires
De vos vœux, de la LIBERTÉ.

Il n'est pas nouveau de penser que les chefs des états ne sont que les mandataires des nations, et que plus ils sont puissans, plus ils sont responsables de l'emploi de leur puissance.

(78) Mais quel sort atteint la puissance,
Antique parmi l'univers,
Dont l'orgueil et l'indépendance
Semblaient vivre autant que les mers?

C'est avec peine que j'ai vu passer Venise république sous la domination impériale. Mais quand je pense à l'insupportable orgueil des prétendus nobles de cette république; quand j'ouvre leur livre d'or, les annales de leurs horribles tribunaux secrets; quand je vois l'abrutissement de ce peuple à carnaval,.... je l'abandonne au joug monarchique.

(73) C'est un carnage modeste.

Ce sont des suppôts mercenaires,

Et les frères contre les frères

Qui trahissent la LIBERTÉ.

Cette prétendue conspiration de Grenelle n'était qu'un mouvement suscité par quelques agens de l'étranger et du gouvernement directorial. Il fallait des prétextes... des holocaustes... précipiter des événemens :... des agens de la police se trouvèrent les meneurs de celui de Grenelle.

(74) H...., tombe sous les Seides,

Tombe l... Un tribunal d'homicides

Trappes dans la prison,

Antoine Hugnet, évêque constitutionnel du département de la Creuse, membre de l'assemblée législative et de la convention nationale, fut traduit devant la commission militaire établie au Temple pour juger les prévenus de la conspiration de Grenelle, et condamné à mort par cette même commission qui avait soif du sang des hommes. Antoine Hugnet était l'un des fonctionnaires les plus probes qui aient voulu honorer la révolution ; sa mort est du nombre de ces révoltantes atrocités qui souillent nos annales. Le plaidoyer courageux et philosophique prononcé par son défenseur prouvera sans doute un jour combien est horrible l'assassinat commandé de cette victime célèbre, et combien son sang crie vengeance !

Pendant ce massacre juridique qui eut lieu au Temple sur une foule d'artisans et de pères de famille, le directoire, aussi ombrageux que faible, tenait, devant une haute cour placée à Vendôme, le député Drouet, Babeuf, Antonelle, Buonarrotti, Fiquet, etc., pour être jugés comme prévenus de la conspiration

dite *Babeuf*. En effet, Babeuf et Darthé périrent sur l'échafaud. C'est ainsi que, par une mort violente, on honora ce Babeuf regardé, avec raison, comme un vil aventurier par d'estimables amis de la démocratie même. Cette conspiration était peut-être la plus formidable qui jamais ait été conçue : mais, sur des bases sanglantes, pouvait-elle capter l'assentiment intérieur de la masse des Français ? Non : il était passible temps des massacres !

Cette faction nombreuse renfermait quelques hommes de talents, de courage et de philanthropie. Ainsi, la sage nature a mis un contre-poids parmi tous les êtres ; au sein de toutes les révolutions : dans tous les partis de la révolution, on a vu sur le même banc s'asseoir le crime et la vertu. A mes yeux, l'aveu de Babeuf ne fut qu'un site marécageux : il avait distribué ses étendards à des hommes justement diffamés ; il s'est aliéné cette masse d'opinions qui fait la force, qu'on dit la moins agissante. Ce Babeuf lui-même, déjà condamné aux fers pour crime de *fuite*, et qui, par des vociférations libellistes, avait, après le 9 thermidor, armé les poignards de la réaction, ne pouvait être aux yeux des penseurs que l'instrument coupable de plusieurs langages et de différentes doctrines. Comment un Antonelle, et quelques autres dont le civisme et la pureté ne peuvent être équivoques, ont-ils pu se lier, se liquer avec de vils habitués de cabarets, d'ineptes et fangeux héros de sabagie, horde impure familiarisée avec la bassesse, la turbulence, le crime et la terreur ?

Voici ce que j'apprends quatre années après le jugement de cette conspiration. Dans l'un des plus secrets et des plus solennels conciliabules des conjurés, ils délibéraient, entre autre chose, sur les moyens les plus prompts de se procurer l'argent nécessaire au succès de leur vaste entreprise. Le nommé Gènevois, l'un des meneurs, s'écrie avec vivacité : « Moi, je me charge de vous apporter, dès aujourd'hui s'il le faut, une somme assez consi-

« détable. » Quels sont tes moyens? lui répliqua-t-on avidement. « Je connais, dit-il, une femme qui a chez elle cent cinquante mille livres dans ce moment-ci; à telle heure qu'il me plaira je puis l'assassiner... C'est déjà cinquante mille écus de trouvés. » Un morne silence régna plusieurs minutes, et, sans aucune espèce de réflexion, tous les conjurés se séparèrent en frémissant, excepté celui qui venait de faire l'épouvantable proposition. Pour éloigner ce monstre, les conspirateurs feignirent de se dissoudre; mais ils se réunirent en d'autres lieux, et poursuivirent leur projet jusqu'à leur arrestation. — Il n'est pas inutile d'ajouter, que, quelque tems après, cette femme signalée disparut tout à coup, et que ce Gênois périt sur l'échafaud comme assassin, d'après un jugement du tribunal de la Seine. Misérables! apprenez donc qu'il est un sort vengeur.

Peu de tems après le jugement des accusés de Vendôme, le directoire découvrit une autre conspiration, mais toute opposée en principes à celle de Babeuf: elle était faite au nom des Bourbons; Brothier, Dunan et Lavillennois en étaient les agens principaux, et tenaient leurs pouvoirs de Monsieur directement. Cette conspiration fut plus ménagée que les précédentes, parce qu'elle avait des ramifications avec toutes les premières autorités; qu'elle était plus puissante par l'or et tous les moyens de corruption; enfin, parce que, dans ses formes extérieures, dans son bouleversement même, elle paraissait vouloir user de clémence, d'oubli, de générosité.

(75) C'est la colère orientale,

L'œuvre des cruels triumvirs;

Reubell, Larévellière-Lépaux et Barras firent le 18 fructidor, foulèrent aux pieds cette constitution de l'an III qui les avait faits directeurs, et, par une portion des membres des conseils

législatifs, firent prononcer la déportation de leurs collègues Carnot et Barthélemy, d'un grand nombre de représentans du peuple, et d'hommes d'un mérite reconnu. En vérité, ce sont des actes de violence contre lesquels mon caractère se prononcera toujours. Je ne dis pas que les républicains, essentiellement ombrageux, ne dussent être inquiets à cette époque; mais il y avait, ce me semble, une autre conduite à tenir de la part de ces trois directeurs. Ils n'ont pas réfléchi, ces hommes, que cette déportation sans jugement était inique et révoltante; qu'elle consacrait, pour ainsi dire, une mesure contre eux-mêmes; que c'était tracer une route de représaille à leurs ennemis, aux opposans nombreux du système républicain. La modération prouve un parti pris, et la fougue n'est ordinairement que passagère, dit Mirabeau. La modération, je dirai même la générosité, à plus forte raison la justice, doivent caractériser un gouvernement. Toute peine infligée à un citoyen, sans jugement préalable, est une iniquité qui naturellement a sa réaction. Il est une providence qui crié aux hommes d'être justes pour ne point être foudroyés par l'injustice... Ecoutez Rovère, l'un de vos déportés, qui, de Rochefort, écrit à sa femme : « Ma bonne amie, les charriots que nous avons fait faire pour les accusés de Vendôme nous servent aujourd'hui : telles sont les vicissitudes révolutionnaires. » Ne craignez-vous pas les mêmes charriots, citoyens directeurs?

(76) Ce tombeau du mordant critique;....

Juvénal fut exilé par Néron sur les frontières d'Egypte et de Lybie : Syenne est le lieu de son tombeau. Le sort de Juvénal est assez ordinaire aux satiriques.

« La satire, dit d'Alambert, n'est que l'odieuse et banale ressource de la médiocrité jalouse. »

En effet, quel malheureux penchant de ne dire que du mal d'autrui ! Les satiriques flattent les passions basses et la méchanceté des hommes : on les lit plutôt que des livres de morale et d'obligance ; mais toujours on finit par les éconduire et les mépriser.

Au sein même du bouillonnement des passions, le peuple a souvent fait justice par le mépris de ces listes de parti, de ces libelles diffamatoires, de ces volumes intitulés *Dictionnaires*, ou autrement, *des hommes*, *des choses de la révolution*. Et en effet, la plupart de ces fabricateurs de nomenclatures de proscriptions sont des êtres pervers qui, insultant à la révérité politique, à la sagesse morale des nations, au paroxysme du genre humain, signalaient criminellement tel ou tel citoyen, pour en avoir été plus ou moins frappé, plus ou moins victime. Le sage, le philosophe doit rappeler les hommes sous l'étendard de l'indulgence et de l'estime ; après un combat où tous les athlètes, comme les lâches observateurs, étaient aussi coupables, aussi aveugles, aussi à plaindre l'un que l'autre.

Qu'on examine de près quels hommes osent aujourd'hui flétrir, par des calomnies, tel ou tel partisan, tel ou tel ennemi de la révolution ; en général, on verra que c'est l'écume de la société, comme celle de la littérature. Ne sont-ce pas toujours les êtres les plus vils qui font métier de diffamation ? Aujourd'hui, que le délire politique a cessé, quelques écrivassiers mercenaires, supôts désastreux de ce même délire, changeant de crimes et de bassesse, font des spéculations sur telle ou telle note plus ou moins hasardée, plus ou moins meurtrière à leurs yeux, plus ou moins susceptible de plaire, d'agiter la passion d'un vulgaire corrompu. Qu'ils sont malheureux, ces hommes qui, oubliant leurs fautes, leur propre aveuglement, leur fragilité, le respect qu'un être quelconque se doit à lui-même, vont mandiant la révélation des fai-

blesses humaines; du mal que leur semblable a pu commettre, souvent avec l'intention de le venger ! Je rends grâce à la Providence de ne point avoir point jeté sur le flot d'aucune action révolutionnaire ; je lui rends grâce de m'avoir donné une âme aussi douce, aussi désintéressée qu'elle est ardente : je n'ai point à déplorer point mon compte l'oubli de la morale et de la tolérance. Un destin particulier, tutélaire et bienfaisant m'a fait vietnâme, et non sacrificateur ; je le bénis chaque jour, et le fais bénir à mes enfans : Mais que dis-je ? est-il moins estimable celui qui eût le malheur d'obéir ou de commander dans nos jours de guerres, de discordes et de troubles ? Non : après l'éclat du malade, il a droit au secours, à la générosité : le philosophe applique sur le corps meurtri, encore agité de l'espèce humaine, un appareil seminaire ; apaisant, et il ne renouvelle pas les maux par des irritans. La plupart des hommes qui, au moment où je parle, se trouvent membres de nos autorités, ont agi plus ou moins activement dans le cours de la révolution, peut-on les accuser de ne pas vouloir conduire leur vaisseau vers le port glorieux et consolateur ? Où brillent la courage et les vertus réparatrices de ceux qui, n'ayant rien fait, ni rien empêché, n'ont souvent été vus que dans le passif opprobre, applaudissant avec fureur, ou blâmant avec lâcheté ? Mortels dont le tempérament irascible et bilieux est de rechercher les maux et les douleurs individuels de la révolution pour les vivifier, je plains votre penchant ; il n'est pas celui de l'homme de bien : sages que l'injustice et la perversité entraînent toujours les remords, et tôt ou tard les châtimens. La chose qui me paraît la plus sacrée, la plus digne de respect, c'est l'opinion d'un homme ; lui en faire un crime, c'est en commettre un véritable. Ah ! si les saisons, si l'univers, si l'atome diffère de lui-même, si les différences de climats et de températures ont tant d'influence sur nos

êtres ; si, dans le rapide éclair, il est tant de nuances diverses, que ne sont point les hommes mus par leurs différens besoins, leurs différentes éducations ? N'en tant le génie des la Rochefoucault et des la Bruyère ne peuvent nous dévoiler, débattre les nombreux ligamens, tous les viscères de l'homme. Peuples ! pour vous porter à des réflexions tolérantes, il n'est pas inutile de vous rappeler à vous-mêmes que ce qui est juste au nord est injuste au midi. Le vol, par exemple, permis à *lucédémone*, était regardé chez les *Scythes* comme le plus grand des crimes. Aujourd'hui il est en honneur au royaume de *Congo*, pourvu qu'il soit fait de force. Dans l'*Indoustan*, c'est un acte de vertu que de livrer sa fille à des faquirs. Au royaume d'*Angola*, le mari peut vendre sa femme, le père son fils, et le fils son père. Au royaume de *Batiména*, toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est forcée, sous peine de mort, de céder à l'amour de quiconque la desire. J'ai lu quelque part « qu'il existe un pays, dans les terres australes, où l'on ne fait pas d'autre sacrifice que celui-ci : le pontife prend chaque jour une des filles consacrées, et, après des prières, il la féconde. On la renferme ensuite dans le cloître, et si elle devient enceinte, elle est libre de se marier après son accouchement. Son enfant est destiné au sacerdoce, qu'il soit mâle ou femelle. Si elle n'est pas fécondée, elle est remise avec les vierges, pour être reprise à son tour. — Jamais, dans ce pays, le libertinage n'a nui deux êtres d'un sexe différent. On y est persuadé que c'est l'acte le plus saint et le plus directement consacré à la divinité. En conséquence, ce n'est jamais qu'avec les sentimens de la plus grande piété, du plus profond respect qu'ils s'en acquittent : aussi tout ce peuple est beau, et n'a aucun des vices physiques et moraux qui dégradent le reste du genre humain. »

Dans la Guiane, et sur les bords de l'Orénoque, le sauvage se met au lit lorsque sa femme est accouchée, et cette malheureuse est obligée de soigner son mari comme s'il était malade. Dans ce même pays, les mères, par pitié, sont dans l'usage de faire périr les filles qu'elles mettent au monde, afin de leur épargner les peines et les chagrins dont leur sexe est menacé. (*Morale Universelle*, tome III, p. 4.)

« Dans la république des Amazones, dit Montaigne, pour fuir
« la domination des mâles, on leur estropiait, dès l'enfance, bras,
« jambes et autres membres qui leur donnaient avantage sur elles,
« et elles se servaient d'eux à ce seulement que nous savons. »

Le vice et la vertu seraient-ils donc arbitraires, une chose versatile et subordonnée aux climats? Quand tout change à nos yeux; quand, à chaque pas, d'une cause aveugle, le hasard fait jaillir ou être intelligent; quand nous différons autant par nos traits, ne devons-nous pas différer par nos pensées? Cette angustie harmonie de l'univers, qui, chaque jour, frappe, étonne, élève et console le sage, ne lui répète-t-elle pas que, malgré que tout soit différent chez les hommes, tout les rappelle à l'indulgence, à la vertu, à la contemplation d'eux-mêmes, à l'éternelle et suprême harmonie?

Ces cruelles Amazones dont parle Montaigne reviennent à mon esprit. Elles ne nous laissent que ce qui leur convient, et elles nous ravissent les facultés dont elles n'ont que faire, et qu'elles redoutent; n'est-ce pas pour venger leur sexe des outrages continuels qu'il reçoit du nôtre? Les femmes ne sont-elles pas réellement esclaves presque par toute la terre? Cette belle et tendre moitié du genre humain ne semble-t-elle pas n'exister que pour le caprice tyrannique et brutal de l'autre moitié? Oui, les femmes sont dans un honteux assujétissement; nous ne leur accordons réellement que le droit de nous admirer, de nous applaudir, de resserrer chaque jour leurs chaînes par l'oubli de leur

abjection. Elles n'ont que le droit d'étaler leurs charmes, de marier, de fiancer leurs sœurs, de grasseyer deux minauderies de coëcles, de s'étendre sur un canapé;... elles ont que le droit de prévenir nos besoins, et de croire encore que nous sommes à leurs pieds. Hommes oppresseurs ! pourquoi donc ôtez-vous aux femmes l'accès de toute fonction, de toute existence politique ? Les femmes n'ont-elles pas, comme vous, en partage l'esprit, le jugement, le génie, le courage, les vertus et la force ? Sur les trônes, à la tête des armées, dans les académies, dans l'atelier des arts, sur le trépiéd sacré, ne voyons-nous pas journellement des femmes atteindre au plus haut degré de gloire ? L'intellectuel de la femme est donc, comme le nôtre, susceptible de toute pénétration, de tout sublimé, de toute grandeur, de toute persévérance, de tout héroïsme, de toute perfectibilité ? La femme, par la nature, par essence, n'est-elle pas plus particulièrement philosophe que l'homme ? La nature ne nous porte-t-elle pas constamment à l'humanité, à la bienfaisance, à la compassion ? La femme n'est-elle pas toujours et plus douce, et plus sensible, et plus indulgente, et plus humaine que l'homme ? La prétendue faiblesse de la femme, sa prétendue inaptitude à tels ou tels travaux, à tel ou tel emploi, n'est-elle pas l'œuvre de la barbarie, du préjugé, d'une odieuse éducation ? Faites lutter une de ces femmes nerveuses des campagnes avec un de nos Adonis des villes, et vous verrez où réside la force. Quant à l'intellectuel, je crois celui des femmes capable de plus de développement que celui des hommes; les siècles le prouvent, malgré leurs ténèbres et leur injustice contre le sexe. Si la philosophie et les lumières existaient réellement, nous verrions les femmes aptes à toutes des fonctions par les lois, et, enfin, celles de mérite commander nos armées, gouverner l'état, siéger dans nos tribunaux, diriger l'administration. Choisissez ! ou les femmes, par la nature, peuvent ce que nous pou-

vons ; ou leur constitution , plus faible et différente , ne leur permet pas , en général , de marcher sur nos traces : dans la premier cas , n'est-il pas juste qu'elles parviennent aux emplois , aux honneurs , aux rangs les plus élevés ? Dans le second cas , n'est-il pas révoltant qu'elles soient assujéties aux mêmes lois que ceux qui se prétendent les plus forts ? Dans nos cours de justice , vous voyez cette femme prétendue faible être jugée par la loi du prétendu fort ; vous voyez cette femme subir le même arrêt que l'homme , être frappée par le même bourreau !... O siècle encore mille fois barbare ! Cette femme si faible ne devrait-elle pas ne subir que la loi de ses pairs ? N'est-ce pas la femme faible qui devrait juger la femme faible ? Pourrais cette auguste pensée à la méditation du législateur , s'il en était un qui pût s'entendre ; mais l'idée d'une vraie civilisation n'est point du ressort de nos raisonneurs superficiels et corrompus. Les hommes sont encore dans les langes de l'ignorance et de la cruauté : voilà tout sans doute la première jouissance , la plus belle gloire de la femme est d'allaiter ses enfans , de couvrir de fleurs les douces chaînes de l'hymen ; mais faut-il , pour cette raison , lui interdire l'accès des fonctions par lesquelles elle peut illustrer son nom , reculer les bornes des prodiges humains ? Vous aimez les femmes au théâtre : là , leur éloquence , l'élévation , la magie de leur ame , la flexibilité de leurs talens servent à vos plaisirs... Mais s'agit-il de quelque préséance consacrée , de quelque autorité réelle , vous en repoussez les femmes , vous leur défendez d'y prétendre... « Les femmes sont faites pour le ménage , pour donner des enfans à l'état ; les femmes règnent par le doux empire qu'elles ont sur les hommes , » répètent sans cesse , avec l'Hypocrisie , le stupide Préjugé ; et les femmes se parent de fleurs dans leur abaissement ; et l'éducation de ce sexe aimable , formée d'après ces honteux principes , se perpétue chez l'enfance ; et le genre humain , tou-

jours dans les fers par l'éducation, ne voit, dans la philosophie qui le déplore et veut l'éclairer, qu'un rêveur extravagant, et ces femmes avilies, insensibles à leur servile condition; insultent au pincean magnanime qui ose les défendre! En France, comme ailleurs, le préjugé, à leur égard, est tellement entraciné, qu'elles empaleraient volontiers l'écrivain généreux qui veut briser leurs fers. Non, la barbarie n'est point reléguée dans les climats brûlants!

(77) C'est lui.... c'est Epaminondas!

C'est lui! Bonaparte s'incline:

J'aime à me dire que la liberté de l'ancienne Grèce, aujourd'hui la Morée, était dans la pensée de Bonaparte, lorsqu'il commandait en Egypte. Il m'est doux de faire venir à sa rencontre le fils de Polymne, le disciple de Lysis, par conséquent de Pythagore! Il m'est doux d'évoquer l'ombre des grands hommes pour rendre hommage à tant de héros français! Il m'est doux de faire parler l'incorruptible fierté de ce Thébain qui vécut grand, et mourut pauvre!

(78) Et toi!... vis-tu pour l'infamie,

Pour servir la honte ennemie,

Pour l'horreur de l'humanité?

La chronique malicieuse raconte que Jean-de-Bry, de retour, si miraculeusement de Rastadt, s'agitait à la tribune du conseil des cinq-cents, et que, dans la chaleur du discours, perdant de vue qu'il avait le bras en écharpe, l'étend d'une manière distraite. Un plaisant s'écria: vous oubliez que vous avez mal au bras.

(79) Non, vils apôtres d'Epicure!

Fuyez les temples de Zénon;

Rappelons aux hommes les institutions qui peuvent les honorer: ceci, plus qu'on ne le pense, sera du domaine de l'histoire.

Il se forma, dans le mois de thermidor de l'an VII, une réunion littéraire sous le nom de *Portique*, à l'instar du portique d'Athènes, dont le but était de consacrer les talens à la régénération des mœurs, à la morale, à la philosophie, à la doctrine de l'indépendance et de la liberté. L'on ne conçoit pas comment, sous le gouvernement consulaire, enfant de la révolution, et qui a tant donné de preuves de son amour pour les institutions libérales, cette société littéraire se soit anéantie; un génie d'opprobre semble avoir dit à Poreille de chaque membre : *tu fais ombrage au gouvernement*, et les reptiles tremblans se sont dispersés. Je pense que cette conduite est la plus forte preuve de la bassesse humaine, et l'outrage le plus caractérisé envers l'intention, les principes et la loyauté du gouvernement, qui, tout en signalant quelques intrigans agitateurs, ou peut-être un seul qui a pu se glisser dans ce portique, ne pouvait qu'estimer la masse, et rendre hommage à l'institution.

S'il est encore des sentimens d'élévation et de vraie gloire dans l'âme de quelques littérateurs français, ils releveront le sublime édifice dont s'enorgueillissaient, à tant de titres, les arts, les sciences et la morale de l'antiquité.

(8e) Un roi triomphe !... la Vengeance

Foule aux pieds les pactes sacrés,

Quelle puissance humaine pourrait étouffer la voix terrible et vengeresse de l'histoire? Le sang des hommes libres fume à Naples, et les siècles même de ténèbres n'en pourraient voiler l'épouvantable horreur. Les momens où la politique et la paix commandent le plus l'indulgence ne pourront effacer l'aspect de la terreur royale et des massacres napolitains. On peut voir à cet égard ce que dit le gouvernement français, dans son exposé du traité de paix avec la cour de Naples, au corps législatif.

(31.) Image de luxe et d'arrogance,

Les dévastateurs de la France

Brillent de leur impunité.

La corruption n'a pas moins signalé le gouvernement directo-
rial que tout autre ; les places, comme la liberté individuelle ,
étaient au plus offrant. Le célèbre commodore Sydney Smith ,
détenu au Temple comme prisonnier d'état, voulut se prome-
ner dans Paris, aller au bain, au bal, dans les cercles, à la cam-
pagne, au Palais-Royal... (Il avait de l'or.) On s'empressa de
le satisfaire. Il se lassa de Paris, voulut aller en Egypte défen-
dre Saint-Jean-d'Acre contre les Français. (Il avait de l'or.) On
lui obéit : et notre Sydney Smith, quoique bien *dorloté* par la
femme du concierge du Temple, ne fit qu'un saut de Paris à
Londres, qu'un autre saut de Londres en Egypte, où il se com-
porta, dit-on, en brave soldat, en Anglais magnanime. L'épouse
du concierge, quoique très-bienveillante pour l'aimable com-
modore, montra des dispositions contraires à son évasion. Sa
présence devint incommode aux auteurs du stratagème ; une paire
de boucles d'oreilles lui fut donnée : la plus violent poison se
manifesta ; une maladie longue s'ensuivit : elle ne mourut point.
Le mari voulait pourtant gagner son argent.... il contraignit
sa femme de s'éloigner. Elle exigea une somme : elle lui fut
comptée. La voilà disparue ; et quelques jours après, Sydney
Smith, quoique fuyant précipitamment, n'oublia point les bons
soins de sa gardienne : il lui fit tenir cette lettre :

« J'espère qu'une indulgente amie voudra bien me pardonner
« le mystère que je lui ai fait d'un événement qui, dans son état
« de maladie, ne pouvait lui être communiqué, les craintes sur
« l'avenir pouvant augmenter ses douleurs. D'ailleurs, j'ignorais
« jusqu'à quel point s'intéressait à moi les personnes qui, en me
« rendant à la liberté, me mettront à même de lui prouver ma

reconnaissance et la sincérité d'un attachement qui ne fait
qu'avec la vie, de...

« W. SIR SYDNEY. »

C'est le 5 Borek au VII, à huit heures du soir, que deux émissaires, revêtus l'un du grade de chef de brigade, l'autre de celui de capitaine, se présentèrent au Temple, porteurs d'un paquet cacheté au timbre du ministère de la marine et des colonies. Ce paquet renfermait un ordre signé Pléville-Lepelletier, qui enjoignait au concierge, sous le plus grand secret, de remettre sur-le-champ le commodore et Weith, son secrétaire, pour être conduits à Fontainebleau. A cet ordre il était joint copie d'un arrêté du directoire, du 23 ventôse précédent, relatif aux prisonniers de guerre. Cette copie était signée des membres du directoire et du secrétaire-général. Sydney a fui, après avoir tracé cette pensée sur la muraille de sa prison :

Celui qui espère a déjà le bien de l'espérance.

Celui qui a peur du mal a déjà l'aveuglement de la peur.

Sydney a fui, et personne ne vint avoir contribué, pas même vous, M. le venitien Wiscovitch, ami confidentiel de Sydney, et l'un de ceux qui l'accompagnaient dans ses soupers chez un restaurateur rue du Mont-Blanc, où se réunissaient d'autres étrangers... pas même vous, secrétaire-négociateur de tel Pentarque, qui, d'une chambre que vous aviez louée en face de la prison du Temple, donniez des signaux, et y répondiez.... O corruption! ô bassesse! soit qu'il y eût tôt ou tard une providence contre la vénalité, soit que pour la forme, on eût voulu faire un contre-poids au scandale de cette évulsion, le concierge fut traduit en jugement comme complice, condamné par un tribunal, et acquitté par un autre.

A une réputation justement acquise, sir Sydney joignait une

lités nobles et recommandables. Je suis fâché qu'il soit sorti de sa prison glorieuse par des moyens de corruption ; je ne voudrais aucune ombre à tel tableau de la nature.... Sir Sydney ! de même que vous avez porté à Londres le portrait d'une femme que vous avez trouvée jolie et spirituelle, de même le vôtre orne sa cheminée. Ainsi, quoique nous en pensions sur les femmes, voyez que par fois elles conservent, malgré les distances, de tendres souvenirs....

Cet événement, fruit du crime et de la dégradation, n'est ici qu'une esquisse... J'ai voulu donner un échantillon de cent mille iniquités de ce genre, qui flétrissent nos différentes années.

(81) Sois accessible, mont suprême,

Auguste asilé du malheur,

Où semble respirer Dieu même.

Pour y soulager sa douleur.

Ces pauvres et bienfaisans hermites du mont Saint-Bernard, qui viennent au secours des voyageurs, excitent toute ma vénération. Hermites ! vertueux hermites ! vous êtes, sur votre montagne, des dieux qui planez sur les mondes, et leur montrez chaque jour, par vos œuvres, la grandeur de vos divinités. Hermites ! je vous salue ; vous êtes mes potentats.

(83) C'en est fait, le sort t'est parjure ;

Héros, tu cesses d'être cher.

Souffre ici l'abandon, l'infamie

Du lâche courtisan d'hier...

Allusion à la lâcheté des flatteurs dans tous les genres. La Liberté ne peut trop répéter aux puissans qu'à la moindre disgrâce du pouvoir les courtisans abandonnent, foulent aux pieds l'homme tombé qui était hier en faveur, et dont ils révéraient les plus coupables caprices. Héros ! bannissez loin de vous

Ces reptiles prosternés, dont l'haleine méphitique corrompt votre atmosphère.

« Tu es homme, dit Ménandre, c'est à dire l'animal le plus sujet aux caprices du sort. »

Si j'étais courtisan, j'irais chaque jour au lever de Bonaparte lui répéter cet éternel adage. Mais que dis-je ? si j'étais courtisan, je ne lui parlerais que de sa fortune, de son infailibilité, des hommages qui lui sont dus. Un courtisan est la lâcheté toujours agissante : comme il est sans mérite personnel, ce n'est que par le frivole extérieur, ce n'est que par la bassesse qu'il croit pouvoir être quelque chose. Je frissonne à l'aspect de tant de misérables qui trompent l'intention comme l'intérêt du pouvoir. Les basses inclinations sont les mêmes sous toutes les formes de gouvernement : les mêmes êtres qui ont présidé, célébré le délire et les égorgemens, sont les mêmes qui provoquent les excès opposés : les mêmes qui singèrent les Cratès et les Zénon sont les mêmes qui ont pris tous les costumes, toutes les attitudes, qu'on a vus prosternés à toutes les époques dans les antichambres, sont les mêmes qui sont devenus des Verrès et des Claudius, qui exaltent, encensent les faiblesses et les fautes, qui obstruent les avenues de l'autorité nouvelle. On a beau avoir la fermeté d'un bien, le caractère du grand homme, on est homme, enfin, et l'atmosphère que l'on respire imprime son influence. Toi, de qui mon pays attend son bonheur et la liberté, ne consulte, n'écoute que ta gloire pour être toi-même; repousse avec horreur ces insectes courbés qui flétrissent ton palais : les flatteurs ont perdu tous les hommes puissans, et fait plus de mal au monde que les fléaux de la guerre, de la famine, de la peste et même que celui des révolutions. C'est pour faire une sorte de contre-poids magnanime et généreux que je voudrais voir s'établir, par la morale et l'appui du gouvernement même, un esprit

d'opposition comme en Angleterre. Un véritable esprit d'opposition, comme je le conçois, ne serait que conservateur : loin de malplaire, comme de mon cœur, les idées d'agitation et de turbulence ! L'esprit d'opposition est de l'essence d'un état libre ; je pourrais ajouter que lui seul annonce et caractérise la liberté d'opinion. Un gouvernement fort et bien intentionné ne redoute pas cette opposition, mais il y défère quand il y a lieu. C'est l'esprit d'opposition qui crée un caractère national qui nous manque, et qui pourtant devient indispensable au gouvernement lui-même. Que de maux résultent de la crainte et de l'apathie ! Chef d'un état, je récompenserais dans l'homme de bien l'esprit d'opposition. Etienne de Battor, roi de Pologne, donna le riche palatinat de Sandomir à Stanislas Pékolski, lequel, étant nonce de cette province à la diète, avait toujours opiné contre lui. L'esprit d'opposition rappelle sans cesse au patriotisme ; et le patriotisme, dit Young, est une fièvre sublime qui, dans ses convulsions, triomphe de la nature : Caton en mourut. C'est le patriotisme qui dicta la vertueuse réponse de Fabricius à Pyrrus : « Gardez votre or et vos honneurs : nous autres Romains nous sommes tous riches, parce que la patrie l'est pour nous ; nous sommes tous grands, parce que la patrie, pour nous élever aux grandes places, ne nous demande que du mérite. » C'est le patriotisme vertueux qui, élevant l'âme d'Aristide, le rendit tellement désintéressé, qu'après avoir disposé long-tems des forces et des revenus d'Athènes, ne laissa pas de quoi payer ses funérailles. C'est le patriotisme.... Mais que dis-je ? Nos héros de bondoirs regardent les grands hommes comme d'illustres fous, et leurs actions comme des vertus de théâtre....

Le mot *patrie* rappelle à une âme forte tout ce qui est grand, généreux, héroïque, créateur de prodiges. Au nom de la patrie, et pour elle, Brutus chassa les tyrans ; Valérius Publicola rendit

le sénat plus populaire ; Ménénus Agrippa ramena le peuple du mont sacré dans le sein de la république ; Veturie, car les femmes à Rome, comme à Sparte, étaient citoyennes, Veturie désarma Coriolan, son fils. Manlius, Camille, Scipion, Pompée vainquirent les ennemis du nom Romain. Régulus, au pouvoir de Carthage, s'oppose à l'échange des prisonniers, et, fier, il retourne, au milieu de cette même Carthage, subir mille supplices. Deux Caton se rendent immortels en voulant conserver les anciennes mœurs. Trois Décius signalent leur consulat en se dévouant, comme Régulus, à une mort certaine.

Qui croirait que le mot *patrie*, qui se faisait entendre sous les Charlemagne, les Charles V, les Louis XIII et les Henri IV, et que les avant-derniers états-généraux faisaient retentir avec tant d'éloquence, que le mot sublime de patrie s'était perdu sous le cardinal Richelieu, fondateur de l'académie française ? C'est ce misérable prêtre qui dit, dans son testament politique, « Que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, un monarque doit se garder de s'en servir. » Nous avons vu faire usage de cette exécration doctrine par des êtres qui ne se nomment point monarques. La subversion de tout principe, de morale et d'élévation d'ame est souvent la règle exclusive des gouvernans de la terre. « Aussi, sous de tels gouverne-
« mens, dit J.-J. Rousseau, l'égalité n'est qu'apparente et illu-
« soire ; elle ne sert qu'à maintenir le pauvre dans sa misère, et
« le riche dans son usurpation. » Les tyrans achètent les lumières pour éteindre jusqu'à la pensée de l'indépendance. Ah ! ce n'est que pour assurer leur oppression que quelques ambitieux caressent hypocritement quelques gens de lettres, et ces hommes, que l'étude et l'amour des arts, que le cri de la nature avaient rendus simples philosophes et libres, une fois achetés, une fois

aux gages des oppresseurs, s'écrient en esclaves titrés : *La patrie est une vision. Que l'héroïsme tient un autre langage!*

(84) Célébrez, lauriers tributaires,

L'un des conquérans de la paix!

Annales des zones contraires,

Répétez son nom, ses succès!

L'Europe proclame Moreau l'un des plus probes, des plus éclairés, des plus habiles capitaines dont puisse s'honorer la France. J'aime à lui rendre hommage : il est aujourd'hui dans la retraite, loin sans doute de ce luxe, de ce fracas dont s'éblouit un stupide vulgaire. Moreau! j'ouis en philosophe de la gloire des héros et de la reconnaissance qui les environne. J'honore ici, dans tes lauriers modestes, tant d'illustres braves rentrés dans leurs foyers paisibles, heureux de leurs sacrifices, fiers de leur pauvreté, grands de leurs solitudes. J'honore en toi, Moreau, les mânes des Dugommier, des Joubert, des Marceau, des Championnet, des Desaix, des Kléber, des Hoche, des Westermann, des innombrables héros dont l'histoire recueillera les noms.

(85) Des fers!... le crime en vain les donne :

Le tems divinise et couronne

Le lyre de la LIBERTÉ.

Où, le tems impose silence à l'envie, à la bassesse, à l'aveuglement, à l'ingratitude : le tems honorera la Libertéide; j'en lègue aux sages du vingtième siècle le triomphe et la gloire.

Si j'avais ajouté quelque agrément de plus aux frivolités du jour, un semi-ton au cœur de l'Opéra, un mouvement à l'art de Vestris, je serais l'entretien des cercles, proclamé grand homme par des journalistes, mon nom remplirait l'Europe, et les gouvernemens m'offriraient leur appui. Mais, en 1802, publier la Libertéide et les Chants du Philosophe, ah! quelle abjection!... quel oubli de soi-même!...

LES CHANTS
DU
PHILOSOPHE.
PAR MOUSSARD.

LES CHANTS

DE

PHILOSOPHE

PAR MOUSSARD.

A S P E C T

D E S

CHANTS DU PHILOSOPHE.

« Il n'est point de philosophie sans vertu, ni
« de vertu sans philosophie. La philosophie est
« la recherche de la vertu, mais par le moyen
« de la vertu même : la philosophie et la vertu
« sont donc intimement unies. »

S É N È Q U E.

Les penseurs remarqueront peut-être
que ce n'est ni la morale d'un jour,
ni d'une secte, mais celle du genre
humain et de tous les tems que j'ai
soumise au rythme poétique ; à la fois
le plus pompeux, le plus concis, le

plus auguste , le plus propre à frapper le sentiment , à élever l'ame , à la fixer sur les plus grands objets , à la diriger vers le beau.

Je combats l'erreur et la frivolité : j'ai dû prendre l'attitude sentencieuse , la touche du distique , l'accent le plus digne de l'homme , celui dont les traits , comme à notre insu , frappent sensiblement nos organes , et s'y gravent d'une manière durable.

Oui , j'aime la morale ! elle brûle en moi comme sous mes pinceaux : j'adore cette morale qui rend l'homme meilleur , sensible et tolérant , qui porte au sublime ses facultés intellectuelles , agrandit ses conceptions généreuses , le console de l'ingratitude , et le fortifie contre les tourmentes de la vie.

Etre philosophe n'est pas être pédant inintelligible et présomptueux, zélé affecté de quelque maintien, de quelque système extraordinaire et bizarre : c'est être bon par la nature, c'est en suivre les doux penchans, en rechercher les lois divines et simples ; c'est aimer, pratiquer l'héroïsme du désintéressement, de la bienfaisance, de la constante modération. Etre philosophe, c'est être amateur de la sagesse ; c'est n'admettre de vrai, de juste que ce que la raison, nos lumières, notre entendement avouent et consacrent ; c'est repousser le prêtre perfide, les imposteurs de tout genre, qui, sur des tréteaux avilis, sanglans et cupidés, répètent aux faibles : « Mor-
« tels ! ne pensez pas ; obéissez-nous,
« rampez pour nos jouissances. » Etre philosophe, c'est n'écouter que sa cons-

iv ASPECT DES CHANTS

science, être toujours soi dans ses actions
comme dans son langage: ~~oldigillamini~~

Voilà, ce me semble, la plus saine
doctrine que l'on puisse embellir au
nom de philosophie. Et pourquoi donc,
ô dégradation! ce mot, sacramentel pour
tant d'illustressages, devient-il pour mon
siècle un objet de risée? Pourquoi donc
l'écrivain courageux, qui s'élève contre
la corruption de ses semblables, est-
il regardé comme un autre Oza, portant
sur l'arche une main sacrilège? C'est
que les corrupteurs même ont prodigué,
profané le mot de philosophie, dénaturé
son immortelle, son immuable significa-
tion. Hé bien! reportons-le, cet auguste
mot, à sa hauteur première; purifions-le
de ce qu'il a d'étranger à son essence: il
est encore des vertus dont le regard et l'af-
fection encouragent et soutiennent l'ef-

fort des vertus. D'ailleurs, que peuvent contre la raison les traits émpoisonnés de tant de pervers, de tant de parjures à leurs propres écrits, de tant d'apostats de cette philosophie que je révère, de tant d'hypocrites vendus au parti le plus of-
frant, dont la plume prostituée, dont la main parricide, ramène, appesantit le voile des ténèbres, le joug du fanatisme, de l'intolérance et des persécutions ? Que peuvent, dis-je, les clameurs de la multitude, si quelques-unes de mes pensées attendrissent un seul être ? Mais quoi ! les belles ames me liront : n'est-ce pas avoir atteint la véritable gloire ? La solitude et la méditation sur l'aveuglement de nos semblables nous en éloignent souvent avec trop d'âpreté, mais elles nous rendent aussi plus propres à juger,

vi ASPECT DES CHANTS, etc.

à penser en sage : le recueillement et
la paix de l'âme nous portent à l'indul-
gence ; à la magnanimité. Je plains ,....
j'aime les hommes , mais sans les
haïr , sans les abandonner ,... sans cesser
d'être juste envers eux. Doctrine que
j'aurai chérie , lecteurs que j'aurai quel-
quefois intéressés , observateurs qui
m'aurez suivi , sages qui aurez connu
mon cœur , vous aimerez à redire un
jour , avec un tendre épanchement : « Il
« ne se contentait pas de la vertu de
« théorie , il a laissé aux hommes un
« code de morale qu'il n'a point désa-
« voué par ses actions. »

LES CHANTS

PHILOSOPHE.

CHANT PREMIER.

MORTELS! pour vous guider brille un nouvel aurore;
La sagesse et les arts unissent leurs bienfaits;
Echappé du trépas, cet hymen que j'honore
Respire dans les cœurs français.

Que dis-je? Il est en deuil le stoïcisme austère!
Le monde, prosterné, chante ses corrupteurs;
Le droit de l'innocence est banni de la terre!
Les dieux sont pour les malfaiteurs!

Avilissement
de l'homme.

L'égoïsme commande; il a flétri les âmes;
Les faveurs du destin sont pour l'être avili;
Le forfait tout puissant couronne les infâmes;
L'honneur même est enseveli.

Celui-là qu'applaudit l'ivresse de l'empire,
 Qui brave le talent et flétrit le penseur ;
 Celui-là dont la foule encense le délire,
 Peuple ! c'est le riche oppresseur.

Celui-là, repoussé des vautours qui ravagent,
 Qui consacre aux vertus un cœur persévérant ;
 Celui-là que le crime et la fortune outragent,
 Peuple ! c'est ton appui souffrant.

Ces chars et ces coursiers qui traînent l'ignorance ;
 Cet or et ces rubis dont brille l'impudeur ;
 Ce mets de la débauche et de l'intempérance,
 Peuple ! c'est ton sang, ta sueur.

Le civisme a perdu ses glorieux sectaires :
 Le Plébéien naguère est satrape aujourd'hui ;
 Du peuple abandonné rampent les mandataires ;
 Le genre humain est sans appui.

En vain Fabricius nous fait chérir sa cendre :
 Ici, comme le Grec, la lanterne à la main,
 Qui ravit son soleil au farouche Alexandre,
 L'homme cherche un autre homme en vain.

Aux ravages du crime, il n'est plus de barrière;
 L'astre qui nous dirige est l'astre des bourreaux;
 Avec toi, sage Young, maudissant la lumière,
 Je fuis et cherche les tombeaux.

Paroxisme rongeur de la mélancolie,
 Convulsive mon être, assombris mes instans;
 Traîne à ton tribunal cette horde avilie,
 Ces mondes... ces fangeux traitans...

L'homme naît, vit et meurt au milieu des alarmes;
 Ses momens sont tissus par l'espoir, le malheur;
 Quelquefois le plaisir lui fait verser des larmes,
 Mais bien plus souvent la douleur.

Que dis-je? A la souffrance, il est doux de survivre :
 Du plus injuste sort, le courage est vainqueur.
 Plus nos jours sont amers, plus il est beau de vivre :
 Souffrir est l'œuvre d'un grand cœur.

Caractère du
 philosophe.

Le véritable grand vit de sa propre estime;
 Des outrages divers, le grand s'enorgueillit;
 Le grand foule à ses pieds le destin, le régime,
 Dont la chaîne s'appesantit.

Breuvage des Socrate, exil des Aristide,
 Laissez la multitude au char des Amidas
 Il faut Antipater pour créer Hypéride,
 César pour illustrer Brutus.

Vous m'obsédez en vain, préjugés, imposture,
 Je parle aux nations, tyrans, baissez les yeux
 L'univers, l'avenir, la gloire, la nature
 Sont mes oracles et mes dieux.

La philo-
 sophie perce
 les ténèbres.

Mais quelle est la beauté que le temps défie,
 Qui me sourit sans art, sans crainte, sans courroux?
 C'est l'amante du vrai, c'est la Philosophie
 Faibles! puissans! prosternez-vous!

Elle parcourt le monde et franchit ses orages,
 A célébrer les arts ses jours sont occupés
 Son pied foule du temps les injustes outrages,
 Et gravit les monts escarpés.

Elle voit de même soit le palais, la chaumière,
 Du préjugé honteux elle fuit l'horizon
 Son bras, environné d'une vive lumière,
 Tient le sceptre de la Raison.

Salut, astre du bien! Je suis fier, tu respirez!
L'atome ambitieux pâlit à ton aspect;
A l'obscur cabane, à l'éclat des empires,
Ta gloire imprime le respect.

Au sein des factions, des sombres artifices,
S'illustrent ta grandeur, ta magnanimité:
Sous l'opprobre des fers, des bourreaux, des supplices
Brille ton immortalité.

A l'aspect des combats, des morts, des funérailles,
De ces tigres armés que nourrit la fureur,
Aux plaintes des déserts, aux accens des batailles,
Mars n'eut jamais que ton honneur.

Tu hais l'affreux laurier qui chante un soi vulgaire;
Tu fuis le bras sanglant du farouche vainqueur,
L'athlète audacieux, le lâche tributaire,
Le cruel sacrificateur.

Tu fais du monde entier ton temple et ta patrie,
Ton regard maternel couvre l'immensité:
Toujours ta main présente à mon idolâtrie
La Paix, les Arts, la Liberté.

Horreur de la
calomnie.

Tu fuis un monstre affreux, l'horrible Calomnie,
Qui frappe,... qui ternit ton éclat bienfaiteur.
Les échafauds dressés fument la tyrannie
Du lâche calomniateur.

Le calomniateur ouvre tous les abîmes :
Vérité ! fais pâlir le fourbe confondu.
Le calomniateur commande à tous les crimes :
Le vrai commande la vertu.

Socrate a bu la mort ; c'est par la calomnie :
Par elle, Miltiade a péri dans les fers ;
Aristide, par elle, a pleuré sa patrie ;
Par elle, gémit l'univers.

Cruauté de la
fausseté poli-
tique.

Tu maudis l'art trompeur qu'on nomme politique :
Toujours le politique est perfide, cruel :
Des rois et des partis, des peuples qu'il trafique,
Il encense et détruit l'autel.

Ainsi que la discorde avilit les familles,
Le serpent politique avilit les états :
C'est avec le poison, l'échafaud, les bastilles
Qu'il légitime ses contrats.

Fuyez, sages! penseurs! le glaive politique;
 De la Vérité sainte il éteint les flambeaux.
 Fuyez! il s'affermit le sceptre despotique
 Dans la nuit et sur les tombeaux!

L'odieux politique, ivre d'un art perfide,
 N'élève des cruels qu'à la duplicité:
 L'ambition nourrit ce fléau parricide
 De la plaintive humanité.

Ces ministres d'un jour, ces potentats-victimes,
 Que la bassesse élève, et qu'un souffle détruit,
 Ne sont à ton flambeau que le jouet des crimes:
 Que le tems signale et poursuit.

La philo-
 sophie n'admire
 que la vertu
 dans l'éléva-
 tion.

Le vulgaire les chante, et tes lois les condamnent;
 Ces esclaves courbés, instrumens du vouloir,
 Le sage fuit ces rangs, ces palais que profanent
 Les adulateurs du pouvoir.

Puissans! où vous lance la souplesse et l'audace;
 Le lâche vous prodigue un zèle intéressé:
 Bientôt d'un ouragan leaquilon vous tefraße;
 Tout fuit le sceptre menacé.

La philoso-
phie est con-
solatrice.

Toi seule, ô mon flambeau, douce philosophie !
Tu consoles, taris les larmes du malheur ;
C'est pour l'infortuné que s'illustre ta vie,
Jamais pour le triomphateur

Tu braves, des trépièds la secte menaçante :
Aux cris d'Iphigénie, aux larmes de Jephthé,
Tu maudis les Calchas, et tu vois gémissante
Déploré un monde ensanglanté.

Ta majesté commande au sein de l'esclavage ;
Quand tu combats pour nous les tyrans éperdus,
Tes pleurs baignent la foudre, arbitre du carnage,
Tu fais respecter les vaincus.

La philoso-
phie réprou-
ve la peine de
mort.

Des plus justes arrêts les sages sont avares ;
La mort est inconnue à tes pactes divins.
L'aspect des échafauds rend les peuples barbares ;
Ta clémence les rend humains.

O terre ! tu frappais, jusqu'à l'intelligence,
Que reste-t-il à nos sages, aux mortels abusés ?
Le deuil, des ossements, les fers et l'indigence,
Les cœurs insensibilisés.

La mort ! qui la permet consacre l'homicide :
 C'est dans l'arrêt de mort que règne l'attentat.
 Quelque lieu, quelque main, quelque loi qui la guide,
 La mort est un assassinat.

C'est toi qui, de Vespas parcourant l'émisphère,
 Y ravis la nature à son joug étranger.
 Le nègre, homme, par toi, s'illustre et te révère
 En pleurs sur la tombe d'Oger.

La philo-
 sophie abo-
 lit l'escla-
 vage des nè-
 gres.

Quel est ce front nîrci qu'a porté la vengeance
 De la case du nègre au rang des potentats ?
 C'est un fourbe rebelle, enfant de la démence,
 Du trouble et des maux des états.

Bruit de ré-
 volte d'un
 chef nègre
 contre la
 mère pa-
 trie.

Non, c'est un instrument qu'arment les arbitraires,
 Qui, las d'être opprimé, commande aux oppresseurs,
 Qui redit aux humains : le crime à ses contraires,
 Et la nature ses vengeurs.

C'est ta main qui traça dans des cœurs spatiales :
 « Mortels ! le célibat est un outrage aux mœurs ; »
 Et la loi Julia, si chère aux dieux pénates,
 Enchainait Romé à tes faveurs.

La philoso-
 phie reproù-
 ve le célibat
 et la supersti-
 tion du ma-
 riage.

Non, frappe cet hymen, œuvre de l'esclavage;
 Amour! fuis cet enfer par de vains inventés;
 Libre, chaste et fidèle, imprime à ton image
 La grandeur et la majesté.

Xantipe, furibonde, épouvanté l'histoire
 Socrate en vain du sage implorait le secours;
 L'hymen est le tombeau des plaisirs, de la gloire;
 L'hymen est la nuit des beaux jours.

L'hymen, ses fers cruels, ont flétri ma sagesse;
 Tout mon être souffrant languit désespéré;
 Les chaînes de l'hymen ont hâté ma vieillesse;
 L'affreux hymen m'a dévoré.

L'hymen! O coupe amère, assassin du bonheur!
 O fléau destructeur des plus doux sentimens!
 Père du préjugé, reçois son vil hommage;
 Le mien n'est que pour les amans.

Les amans

Lucidor et Palmyre, enfans de la Nature,
 Ignorent ces liens qui chassent de plaisir;
 Ils s'aiment sans contrats, sans feinte, sans parjure;
 Ils sont unis par le desir.

Sur le gazon fleuri, le couple, en allégresse,
Reçoit un nouvel être, et l'offre aux dieux du jour :
Près du berceau, Nature, appelant la tendresse,
Dit : Veille sur le tendre amour.

Palmidor est chéri; fruit des plus douces flammes,
Palmyre et Lucidor sont unis pour l'aimer :
L'enfant est le nœud saint qui rapproche les ames
Qu'un saint amour a su charmer.

Rougis, honteux hymen, source des adultères !
Fuyez, prêtres, sermens, besoin des cœurs flétris :
Amour ! brûlant Amour ! n'admets à tes mystères
Que Dieu, la Nature et les Ris.

Que Dieu, le Prince et les Fées

Amont, plus haut, Virent, à l'instinct, les nobles
 Juges, les Juges, les Juges, les Juges
 Reçus, l'ancien Prince, les Juges des Juges

C'est un saint Prince à la couronne

L'ancien est le même, mais les Juges des Juges
 Juges et Juges des Juges, les Juges des Juges
 Juges des Juges, les Juges des Juges

Et, Vierge, les Juges des Juges

Les Juges des Juges, les Juges des Juges
 Les Juges des Juges, les Juges des Juges
 Les Juges des Juges, les Juges des Juges

CHANT DEUXIÈME.

SEXEL' je t'idolâtre ; et ma philosophie !
Chaque jour dans tes bras, chaque jour délirant, ...
Me dit que la vertu, le bienfait de la vie
N'est sans toi qu'un fatal présent.

L'amour.

Quand mon œil, arrêté, sur ton sein, dans ton ame,
Voit s'allumer tes feux, les feux du saint amour ;
Quand mon brûlant délire électrise ta flamme
Qu'épurent les rayons du jour ;

Quand, ivre de plaisir, tu cesses de connaître...
Quand ton être, en tumulte égaré dans mes sens,
Aspire en jésu de feu l'essence de mon être,
Qu'il n'est plus d'écho, ni d'accens,

Tu le dis, célébrons nos transports : nos images...
Amant ! c'est le bonheur : il parle ; obéissez...
L'amour est le nectar dont s'enivrent les sages !
L'amour commande ; jouissez.

L'amour a fait les rois, les enfers, le théisme;
 L'amour attache au monstre un charme séducteur;
 L'amour fonde les arts, les vertus, l'héroïsme:
 L'amour est le dieu créateur.

Amans! loin de vos feux les terreurs homicides:
 L'Eternel applaudit vos amoureux concerts.
 L'Eternel vous inspire, amans, vierges timides,
 Jouissez, peuplez nos déserts.

Le mortel sans amour est un ormeau stérile:
 Amoureux, le cyron divinise son flanc.
 Le mortel sans amour n'est qu'un fangeux reptile:
 Amoureux, le reptile est grand.

Le foyer du génie est dans une âme ardente:
 Qui respire sans feux vit pour être éclipsé.
 Les sublimes vertus sont dans l'âme brûlante:
 Le crime est dans le cœur glacé.

Porcia! Cornélie! Eponine! Antigone!
 Noms que l'airain transmet aux fastes, aux épopées,
 Flamme du sexe aimé qu'armait Lacédémone,
 Vous remplissez mon souvenir.

Sapho ! tendre Héloïse ! amantes que j'ignore ;
 Mon feu s'allume au vôtre , et brûle avec vos vœux ;
 Mon feu dresse un autel au feu qui vous dévore ,
 Et dit vos illustres malheurs.

Mais en vous adorant , doux charmes de la vie !
 La sagesse m'élève et soutient ma grandeur ;
 Tout est vide sans toi dans ton Philophie ;
 Le plus doux bien n'est qu'un malheur.

D'un impassible front tu fixes les tempêtes ,
 La douleur , le plaisir , les revers , les succès ;
 Et , jusque dans tes vœux , tes bienfaits , tes conquêtes ,
 Tu bannis l'audace et l'excès.

Caractère de
 la philosop
 hie.

Du vulgaire abusé , prudente conseillère ,
 Ta main , avec respect , déchire le bandeau ;
 C'est en traits mesurés que s'offre la lumière ,
 L'éclat de ton divin flambeau.

Tu préfères la tombe à la clarté sanglante ;
 Aux orages du vrai , le calme de l'erreur ;
 A la guerre du juste , une paix tolérante ;
 La nuit douce , au jour de terreur.

A Cimon généreux, tu permets l'opulence;
 Tu présentes la palme à l'austère Cratès.
 Tu souris à Gélon qu'élève ta puissance;
 Tu fuis l'esclave Damoclès.

Tu contemples les cieux, l'abîme, le nuage,
 La modeste fourmi, l'aigle perçant les airs,
 Et l'éléphant docile, et l'abeille volage,
 L'affreux silence des déserts.

Avec le tournesol, tu suis la clarté vive
 De ce char lumineux, flambeau des éléments;
 A ton œil étonné, la tendre sensitive
 Te semble fuir nos vains momens.

Sur le marbre effacé, sur le roseau fragile,
 Tu trouves le néant, l'arrêt de nos travers;
 Tu cherches la vertu dans l'antre du reptile,
 Des mœurs, un plus juste univers.

Qui sacrifie au jeu s'enchaîne à tous les crimes;
 Tu fuis du jeu cruel l'exécrable pouvoir,
 Ces antres caverneux où gissent des victimes
 Et la honte et le désespoir.

Aux bords d'une onde pure, à l'ombre des bocages,
Au sein d'un champ fleuri, tu dresses tes autels;
Sous le dôme azuré, tu rends tes fiers hommages
A l'essence des immortels.

Ces mondes que soumet le compas d'Uranie,
Ces globes enflammés, ces radieux essaims,
Cet immuable ciel t'annonce l'harmonie
Qui doit animer les humains.

Re nais, douce Amitié ! touche mon ame émue; l'amitié.
Parais : des malheureux ombrage le grabat;
Fais révé rer le sage en proie à la ciguë;
Confonds l'insensible et l'ingrat.

Quand les glaces des sens ont remplacé l'ivresse,
Tout brûle dans ton cœur, tout brille en ton regard;
Et quand l'amour éteint a vieilli la jeunesse,
Ton feu rajeunit le vieillard.

Quand les mortels, frappés d'une douleur profonde,
Succombent sous les maux, les attentats divers,
La sublime Amitié doit consoler le monde,
Détourner les coups des pervers.

L'Amitié nous élève ; elle est la grandeur même :
 L'Amitié magnanime accompagne l'honneur ;
 L'Amitié bienfaitrice est la vertu suprême ;
 L'Amitié vit pour le bonheur.

Non , suffis-toi , mon cœur ; au sein des cœurs avides ,
 L'auguste nom d'Ami n'est qu'un nom profané.
 Doux abandon de l'ame ! il n'est que des perfides ;
 Fuis leur sourire empoisonné.

La reconnais-
 sance.

Fuis , chante le bienfait , enfant de la sagesse ;
 Maudis l'ingratitude , élément des pervers.
 Ainsi que le bienfait ennoblit notre espèce ,
 L'ingrat avilit l'univers.

D'un Dieu la bienfaisance est la vivante image :
 L'ingrat voile à nos yeux la main du créateur.
 Envers Dieu le bienfait est un constant hommage :
 L'ingrat est son blasphémateur.

La vieillesse.

Tu redis au vieillard , aimé de l'innocence :
 En toi mon œil révère un oracle , un soutien.
 Sur un front sillonné brille l'expérience :
 Le tems est le flambeau du bien.

Les rides sont du tems la suprême parure :
Il est beau de vieillir quand on a bien vécu !
L'homme naît pour s'éteindre et rendre à la Nature
Le bienfait qu'il en a reçu.

Age qu'ont célébré l'Eurôtas et le Tibre ,
Reçois de la vertu l'hommage solennel :
Du laurier filial le pinceau le plus libre
Embellit ton front paternel.

Quoi ! l'immense univers n'est que l'autre des crimes ,
Le théâtre agité des tyrans , des bourreaux !
Mon oreille n'entend que le cri des victimes !
Mon œil ne voit que des tombeaux !

Voilez votre raison , sage , penseur timide :
La nuit du préjugé couvre encor l'univers ;
Le prêtre vit encor de son souffle perfide ,
Et répand l'horreur des enfers.

La vie est pour le sage une longue agonie :
Le trépas est des dieux le premier des bienfaits.
Salut au doux repos qui succède à la vie !
Salut à l'éternelle paix !

Que dis-je? bon vieillard, imprime ton exemple,
 Eclairé les beaux jours de tes faibles enfans :
 Que tes cheveux blanchis soient l'idole du temple
 Que Minerve ferme aux méchans.

Trompe par tes vertus la faux inexorable :
 Le souvenir du bien franchit l'éternité.
 Dans le dernier soupir de l'homme irréprochable
 Commence l'immortalité.

Allusion à la
 fête de la
 Souveraineté du Peuple,
 autrefois veille de
 germinal.

Ainsi vers le vieillard ton encens pur s'élève,
 Sagesse! ainsi t'entend l'auguste citoyen;
 Ainsi tu t'exprimais quand germinal en sève
 Semblait sourire au Plébéien.

Du Pantarque odieux, dédaignant le suffrage,
 Tu célébrais l'aurore et l'ame du printems;
 Aux peuples assoupis, montrant le doux feuillage,
 Tu tonnais tes libres accens.

Hommage aux
 droits des
 nations.

Aux stériles frimas succède la culture;
 Des feux étincelans rayonne la splendeur :
 Français à tes regards s'éveille la Nature
 Qui te rappelle à ta grandeur.

Reprends avec tes droits ta dignité sublime ;
 Quand un peuple s'élève, il a rompu ses fers ;
 Quand le peuple est lui-même, il est grand, magnanime :
 Le trouble est l'enfant des pervers.

Attitude que
 doit conser-
 ver un peu-
 ple libre.

Enchaîne à tes destins l'autel des sacrifices :
 Libre dans l'univers, sois libre en tes remparts ;
 Et, vainqueur des partis au temple des Comices,
 Sois aussi fier qu'au champ de Mars.

Quel que soit son crédit, réproûve l'homme injuste ,
 L'esclave prosterné qui flatte le pouvoir :
 Du chaume et du palais honore l'être auguste
 Qui prend la vertu pour devoir.

Confonds du délateur les sanglans stratagèmes ,
 Le satrape orgueilleux, le farouche ignorant :
 Les vertus, les talens s'illustrent par eux-mêmes :
 L'intrigue est l'œuvre du méchant.

Le cri des factions sème la tyrannie ,
 Le rebelle menace et répand les clameurs :
 L'homme libre pardonne et répand l'harmonie ;
 L'homme libre est grand par ses mœurs.

Allusion aux
suffrages du
peuple.

Venez, amans des Arts, cohorte respectée,
Athlètes du génie, émules de Platons,
Condamner l'œil flétri du reptile-prôthée
D'admirer l'âme des Catons.

Quittez, bons artisans, vos chaudières obscures ;
Du pauvre et du crésus l'urne a le même poids.
Invincibles soldats, découvrez vos blessures ;
Leur nombre est garant de vos droits.

Guerriers ! mon luth redit les chants de la Victoire,
Qu'en chœur font retentir les peuples affranchis :
L'univers vous admet au temple de la Gloire,
L'univers est votre pays.

Pour la honte de l'homme éterniser la guerre,
Le Ténare a vomi le sceptre et ses forfaits :
Pour châtier les rois et consoler la terre,
Les dieux ont armé les Français.

Des climats affranchis la Liberté s'écrie :
Gloire au peuple sauveur qu'admirent ses rivaux !
Devant la majesté de la mère patrie,
Lecteurs, abaissez les faisceaux.

Liberté! dans les cœurs affermis ta puissance;
Enfante les vertus qui fondent tes autels;
Force le genre humain à la reconnaissance;
Donne le bonheur aux mortels.

Que dis-je? où sont les fers l'ilote est le seul sage:
Qui n'est rien dans l'état doit en être admiré.
Quand un bras despotique ordonne l'esclavage,
L'instrument vit déshonoré.

Le sage n'ambitionne que
l'obscurité.

Haïne au lâche suppôt! salut aux prolétaires!
Le vertueux n'est rien où le coupable est tout:
Le vice a submergé les plantes salutaires;
L'univers moral est dissout.

Le Français corrompu n'est qu'un peuple frivole,
Qui, changeant de régime, a changé de tyrans:
Chaque jour il encense une nouvelle idole,
Qu'abattent ses vœux inconstans.

Corruption et
frivolité des
peuples.

Le juste s'exilant sur le froid coquillage.....
Camille pardonnant..... Pour vaincre les Gaulois,
Marius refoulant les débris de Carthage.....
Desmosthènes tonnait les lois....

340 LES CHANTS DU PHILOSOPHE.

Déplorable Abydos, sublime Télésiles,
Courage d'Othanès, de Véturie en pleurs,
Nombreux Léonidas, mourant aux Thermopyles,
Vous montrez quels sont les grands cœurs !

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

PARTOUT le crime heureux brille dans l'allégresse; Prêtres intolérans.
Chaque moment insulte au sage consterné.
Les souffrantes vertus, adorable Sagesse,
Pleurent ton culte abandonné.

En gémissant sur nous, sur les coupables êtres,
Tu nommes l'ignorance et les religions;
Tu montres ces pervers que l'enfer nomma prêtres,
Pour le malheur des nations.

Le prêtre gouverna pour opprimer la terre;
Le prêtre, né perfide, est une insulte aux dieux.
Le sage fit du bien l'éternel caractère:
Le sage est seul aimé des cieux.

Dieu n'est point dans le prêtre; il est dans la nature:
Dieu n'est point dans l'espace; il est dans l'équité.
Le talisman du prêtre est l'art de l'imposture:
Dieu brille dans la vérité.

La cruauté du prêtre arma l'intolérance :
L'humanité du sage unit les dieux divers.
Le prêtre inexorable a banni l'espérance :
Le sage pardonne aux pervers.

Qui défend les autels est armé pour des maîtres ;
Qui défend les autels conspire avec les rois :
Peuple ! où sont les autels sont révéérés les traîtres ,
Les spoliateurs de tes droits.

Tombeaux, ouvrez vos flancs ; parais, foule immolée :
Exhume-toi, douleur sur le prêtre inhumain :
Des attentats du prêtre, ombre de Galilée,
Dépose... aux yeux du genre humain.

Vénérable Calas ! infortuné Labare !
Montrez sur le gibet vos membres expirans ;
Et le dévot stupide, et le prêtre barbare
Sourire à vos cris déchirans.

Repose, immortel Hass ; ta voix est entendue :
Au feu de ton bûcher s'éclairent tes vengeurs ;
Et par les vents hiles la cendre répandue
Sème l'arrêt des imposteurs.

Socrate, succombé sous l'opprobre d'Athènes,
Fait maudire Anitus des vertueux humains.
Le lion, caressant l'esclave dans l'arène,
Etonne, attendrit les humains.

Ro/

Je couvre de parfums vos tombes magnanimes,
Sages! ma voix redit vos actes bienfaiteurs.
Vous fûtes des tyrans les illustres victimes :
Les siècles seront vos vengeurs.

Prêtres, dont l'éloquence a brisé la barrière
Qu'opposait à nos vœux l'essaim des oppresseurs,
La Vérité vous nomme, en ouvrant la paupière,
Ses plus glorieux défenseurs.

Les seuls
prêtres dignes
des homma-
ges de l'hom-
me sont les
prêtres philo-
sophes et ma-
riés.

Salut, abjurateurs de l'odieux papisme!
Salut au titre d'homme, et de père et d'époux!
Là, vous sanctifiez la raison, le civisme :
J'encense et suis prêtre avec vous.

La lumière poursuit vos ombres qui s'effacent,
Brames, Rabins, Muphtis, Daités du Harem;
La raison luit enfin, et ses décrets vous placent
Avec l'anon de Béthléem.

Votre empire naquit au sein des nuits profondes,
 Cultes divers, fléaux des mortels divisés :
 Vertu ! j'adore en toi l'ordonnateur des mondes,
 Et brave les dieux insensés.

Raisonnement
 de l'athée.

Les Dieux ! tout est néant, matière impénétrable ;
 Tout est songe et hasard en ce monde imparfait :
 La nuit succède aux nuits ; la lumière coupable
 Ne brille que pour le forfait.

S'il est un Dieu suprême, il ordonne les crimes ;
 S'il est un Dieu sauveur, c'est le Dieu des méchants :
 Savoure, Teutatès, le sang de tes victimes ;
 Enivre-toi de nos tourmens.

Dieu, tu n'es qu'un vain songe, où ta puissance atroce
 Règne pour le forfait, et guide ses auteurs :
 En toi, dans tes suppôts, je hais un Dieu féroce,
 De féroces adorateurs.

Tes soleils brillent donc pour les antropophages ?
 L'ame du scélérat est donc ton firmament ?
 Oui, les mondes en deuil sont tes affreux ouvrages ;
 Le prêtre est ton vil instrument.

Pour les faibles trompés, ravis à Nature,
 Les prêtres ont vomi les enfers et les dieux.
 Mais les forts ont pensé, ... détroné l'imposture;
 Les forts ont l'Éternel en eux.

Non, au lâche Thersite, à la valeur d'Alcide,
 Il faut l'œil redouté d'un éternel témoin :
 Rentre au fond de l'Erèbe, aveugle Théocide ;
 Les Dieux sont pour l'homme un besoin.

Nécessité d'un
 Dieu. — Sa
 présence.

Non, à nos vœux tâchés, à la sombre imposture,
 Aux revers, aux succès, il faut un créateur ;
 A l'essence de l'homme, aux maux de la nature,
 Il faut un Dieu consolateur.

Oui, Dieu règne ; l'atôme atteste sa puissance :
 Des prodiges d'un Dieu le tems s'est revêtu.
 Dieu commande ; le juste annonce sa puissance :
 Son diadème est la vertu.

En vain Bellone fière a déposé sa lance,
 Si tous les Dieux unis n'offrent pas le bonheur :
 La guerre s'alimente où vit l'intolérance :
 La paix fuit le persécuteur.

Embellis tes autels, adorateur paisible :
 Là règnent les vertus où les cœurs sont en paix :
 Tout être a son Lama, son oracle invisible,
 Qui lui commande les bienfaits.

L'ame des élémens, l'arbitre de la vie
 S'annonce à tous les cœurs, et parle au malheureux :
 Le vrai Dieu règne en toi, douce Philosophie ;
 Le vrai Dieu s'est fait généreux.

Révère ce prélat, ce ministre sensible,
 Dont la voix tolérante unit tous les mortels :
 Le prêtre philosophe est un père accessible ;
 C'est Dieu : fais chérir ses autels.

Devoir de la
 tolérance.

Mais résiste au délire, au sanglant fanatisme,
 A la lugubre nuit qu'enfante son poison,
 Au monstre intolérant qui brise le saint prisme
 De l'imprescriptible raison.

Flétris, peuple abusé, ces coupables sophistes
 Qui, sur un char profane, ou le divin Tabor,
 Sont le matin Oza, le soir Evangélistes,
 Et n'ont d'autre Dieu qu'un vil or.

Quel vain bourdonnement m'annonce un vain concile?
 Du papisme agité c'est le fangeux débris;
 C'est l'encens des humains, une horde servile,
 Qui rêve ses dogmes flétris.

Appareil imposteur! ô misérables prêtres
 Qui, pour quelques tyrans, égarez le mortel,
 Qui trafiquez des dieux pour de coupables maîtres,
 Nos droits, la Raison, l'Éternel!

Fourbes! que, par calcul, blasphémez le déisme;
 Apôtres avilis des oracles menteurs,
 Qui servez tour à tour le stérile athéisme,
 Et les bûchers inquisiteurs,

Je vous fais, O raison! laisse agiter la scène,
 D'un mercenaire encens flatter les dieux du jour:
 Au sage, à l'humble grand descendu de l'arène,
 Prodigue ton sublime amour;

Lance aux coups du mépris la fortune traîtresse,
 Ses aveugles faveurs, ses lâches abandons:
 Redis aux potentats, sans fiel et sans bassesse,
 La chute et les maux des Bourbons:

Néant des
 grandeurs.
 - Chute des
 Bourbons.

Redis-les sur un trône environné d'hommages,
 Consacré par des lois, des aïeux, des autels,
 Des siècles soumis conjurant les orages,
 D'un vœu commandant aux mortels.

Peins Louis garrotté sous la faux meurtrière,
 Louis.... dont la faiblesse a creusé le tombeau,
 Du premier rang des rois traîné dans la poussière,
 Expirant sur un échafaud.

Lamballe ! Élisabeth ! idoles passagères !
 Qui vîtes à vos pieds les maîtres des états,
 J'admire, non vos rangs, vos grandeurs mensongères,
 Mais vos héroïques trépas.

L'œil affligé parcourt, ce trône... la puissance...
 Vos êtres confondus, épars, ensanglantés...
 Du genre humain, en deuil s'élève la vengeance ;
 Calmez-vous, mânes irrités.

Marie-Antoi-
 nette d'Au-
 triche, fem-
 me de Louis
 XVI.

Silence, ombre superbe, objet de tant d'outrages ;
 Calme-toi : le bonheur n'est qu'au sein du tombeau :
 Le tems, juge suprême, élève à tes images
 Le mausolée ou l'échafaud.

Dans la tombe commune, au deuil qui t'environne,
 Je cherche ces grandeurs, ... cet amour des Français : ...
 Vains soucis ! le tems même a flétri ta couronne,
 Reine ! tu n'es plus, je me tais.

Enfant à qui le sort destinait la puissance,
 Fils des rois ! le poison a corrodé ton sein :
 O rage du forfait ! sur la débile enfance
 S'est appesanti l'assassin !

Dernier fils de
 Louis XVI.

Règne-figre ! il n'est plus cet espoir des monarques !
 Ses membres décharnés annoncent aux tombeaux
 Et l'horreur de la vie, et la douceur des Parques,
 Et la présence des bourreaux.

Thérèse, fuis au loin ta famille égorgée ;
 Fuis ces spectres chéris, dont les vengeurs accens
 Soulèvent et les rois et l'Europe affligée,
 Et les humains de tous les tems.

Marie Thérèse, fille de Louis XVI, échangée par le directoire pour Quinette, Camus, Drouet, députés ; Maret et Sémonville, ambassadeurs.

Qu'au récit des malheurs de ton adolescence,
 Les Bourbons alarmés proclament les Français
 Indignes de courroux, de remords, de vengeance,
 Indignes de pardon, de paix.

Non, la France maudit ces tourmentes bizarres,
L'épouvantable excès dont frémit l'univers.
Bourbons! vos courtisans, vos conseillers barbares,
Le prêtre a causé vos revers.

Morale! suis ton vol; compte les sacrifices
De ces princes trahis, méconnus, indignés,
Intercédant le bras, les armes protectrices
De ces rois qu'ils ont dédaignés.

Dis-les armant au loin ces castes vagabondes,
Les portant au carnage, à l'attentat vengeur,....
Chaque jour, leur offrant l'assistance des mondes,
Chaque jour leur étant trompeur,

Dispensant le destin,.... la dénouille incertaine
Des succès avenir,.... Dis la témérité,....
Dis... non, voûte les torts de la faiblesse humaine,
Les crimes de l'adversité.

Hommes autrefois grands aux yeux du sot vulgaire,
Aujourd'hui vraiment grands au regard du penseur,
Recevez de ma voix l'hommage tributaire,
Que la vertu doit au malheur.

O honte! celui-ci qui, prosterné sur vos traces,
 Naguères invoquait un seul de vos regards,
 Sacrifie aux vainqueurs, insulte à vos disgrâces,
 Vous signale aux coups des poignards!

O du sort courroucé mémorables caprices!
 Où régnaient les Bourbons, des soldats sont assis!
 Autres dieux, autre encens, autre cour, autres vices,
 Autre vouloir, autres proscrits.

Inconstance
 du sort. —
 L'homme
 susceptible
 d'élévation
 comme de
 chute su-
 bite.

Dans la foule ignoré, l'enfant du Liamone
 Naguère obéissait; arbitre des états,
 Son glaive étincelant dicte, commande, ordonne
 Aux nations, aux potentats.

Demain sur son tombeau vivra la calomnie;
 Le lâche qui l'encense outragera mes pleurs;
 Des partis rallumés la fourbe tyrannie
 Consternerà jusqu'aux douleurs.

Non, héros! sois vainqueur des destins infidèles,
 La leçon des guerriers, des peuples, des puissans:
 L'impassible burin vint tes rapides ailes,
 Et grave les arrêts du tems.

Guerrier ! ton vol suprême illimité la France ;
 Le laurier du prodige orne ton étendard ;
 Et le sceptre des rois aux pieds de ta puissance
 Embellit l'éclat de ton char.

L'Adige, le Texel, le Pô, le Rhin, le Tibre,
 Le Nil présomptueux vit ses maîtres errans ;
 Le Vésuve irrité, protégeant l'homme libre,
 Bouillonna contre ses tyrans.

Allusion à l'ex-
 plosion de la
 machine dite
 infernale du
 3 nivôse an 9.

Mais quel tonnerre éclate et répand les alarmes ?
 Quel effroi se promène et glace les esprits ?
 D'où jaillit ce désert, ces mourans et ces larmes,
 Ces épouvantables débris ?

Dieu ! contre le héros !... Soulève-toi, patrie ;
 Sauve ici la valeur, et brave l'assassin ;
 Célèbre le grand homme, et frappe la farie
 Qui s'agite autour de son sein.

Les lâches sont armés : je frémis et t'admire ;
 Je maudis tes bourreaux, ainsi que tes flatteurs ;
 Achève ton destin, règne, enivre ma lyre,
 Règne par des jours bienfaiteurs.

Français ! commande au monde, enorgueillis l'histoire,
Enchaîne au repentir le prêtre et les tyrans :
Du poids de tes lauriers, de ton nom, de ta gloire
Remplis les annales du tems.

Loin du bruit de ton char, ma muse solitaire
Voit l'abîme de l'homme et ses fragiles traits...
J'entends le courtisan, le flatteur mercenaire
Diffamer ton nom, tes bienfaits.

Laisse les dieux mortels, Sagesse impérissable ;
Cherche la solitude et les champs et les arts :
D'un front majestueux, porte aux yeux du coupable
Tes nobles et saints étendarts.

Les arts et
la campagne
sont les dieux
du sage.

Du chaume, du hameau, célèbre l'innocence ;
Au sein de la nature, ils en ont la grandeur :
L'odieux préjugé, l'orgueil de la naissance
S'éclipse devant ta splendeur.

Le juste, au premier rang, doit seul guider la terre ;
Le seul bras des vertus doit régir les destins :
Qui s'arroge le droit de régner sur son frère,
Est armé contre les humains.

Le sage est
le seul grand.

L'égalité en-
tre les hom-
mes est mar-
quée par la
nature.

La vertu, le génie est la seule distance
Qui d'entre l'homme et l'homme honore la raison :
Les rois sont éclipsés par ta seule présence,
Pindare ! enfant de l'Hélicon.

Sagesse ! dans des traits de l'humaine structure,
Dans l'instinct de nos sens, dans la fragilité,
Dans la vie et la mort, dans toute la nature,
Ta main grave l'égalité.

Homages dûs
à la cendre
des morts.

Tu mêles tes soupirs, ta voix consolatrice
Au pas silencieux d'un cortège éploré ;
Et l'amère douleur, puissante bienfaitrice,
Se calme à ton flambeau sacré.

La dépouille de l'homme est la cendre des mondes :
Siècles, prosternez-vous, invoquez le respect ;...
Saluez le trépas ; et vous, urnes profondes,
Défendez son divin aspect.

Qui descend au tombeau triomphe de l'envie :
Du calme des tombeaux tonne la vérité ;
Du tombeau naît l'opprobre, où la gloire et la vie,
La mort ou l'immortalité.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

PHILOSOPHE ! ô toi que les grands cours professent !
Ta puissance a vaincu l'impitoyable mort ;
Des théâtres divers les héros disparaissent ;
Tu survis seule aux coups du sort.

Triomphe de
la Philoso-
phie.

Du potentat Guillaume, armé contre ta gloire,
L'ombre de Frédéric désarma les fureurs ;
La cendre du héros fume pour la victoire,
Et pour enflammer tes vengeurs.

Les humains sont cruels, privés de ta présence ;
L'oubli de ta grandeur combat pour gouverner ;
La Drava et le Volga, la Tamise et Bisance
En vain t'ont voulu détrôner.

Mais si, quoique enchaîné, ton bras fut tutélaire ;
Si le sage Sénèque épouvantait Néron ;
Si des usurpateurs le Romain tributaire
Rougit à l'aspect de Caton,

Que ne peut ton empire environné d'hommages ?
 Vainqueur du sacerdoce et des rois conjurés,
 J'admire l'univers aux pieds de tes images,
 Bénissant leurs traits révéres.

La Paix,
 la Concorde
 et la Tolé-
 rance sont
 filles de la
 Philosophie.

Echappée aux tyrans, elle vient la déesse:
 Compagne de tes vœux, fille de tes bienfaits,
 A son rire enchanteur, à sa vive allégresse
 Le monde reconnaît la Paix.

C'est au sein de la paix que vit l'indépendance ;
 La discorde et la guerre enfantent les tyrans.
 Monde ! la vérité luit pour ta délivrance,
 Loin du trouble et des conquérans.

Vésuve, calme-toi ; flattez-vous, bords du Tibre ;
 Globes inaperçus, solemnisez nos dieux ;
 Les Francs ont triomphé : l'univers sera libre ;
 Le tems rompt ses fers à mes yeux.

La Paix, la douce Paix ! la Concorde et la Gloire
 Bannissent des fureurs le fatal souvenir ;
 Et la Liberté sainte annonce la Victoire
 Qu'invoquait l'heureux avenir.

Paix ! attribut des dieux, conjure les orages,
Des fleuves courroucés les flots persécuteurs.
Empire de la loi, tolérance des sages,
Répands tes bienfaits protecteurs.

Un voile généreux nous dérobe nos larmes;
L'homme n'est plus féroce, ombragé de laurier,
Le héros fuit l'aspect de ses sanglantes armes,
Et sourit au doux olivier.

Peuple ! jure aujourd'hui ta concorde éternelle,
Présente à l'avenir tes Epaminondas;
A l'amour des humains, à ta foi solennelle
Tes Solons, tes Pithagoras.

Exaltez-vous, enfans du sage Triptolème;
Des hymnes de la Paix embrasez vos sillons;
Nourriciers bienfaisans, la Liberté suprême
Vous doit ses nombreux bataillons.

Bienfaits de
l'agriculture.

Le globe étincelant plane sur l'atmosphère,
Pour animer le monde, en féconder les champs;
Et la fraîcheur succède aux éclats du tonnerre,
Pour calmer ses feux dévorans.

Des Faunes, des Sylvains, des Dryades sensibles,
L'agricole concert frappe l'immensité :
Les antres caverneux, les monts infaccessibles,
L'espace est ivre de gaité.

Pour orner la Nature, en fêter la présence,
Le calice des fleurs parfume le printems ;
Et, joyeux, enivré de son indépendance,
L'oiseau remplit l'air de ses chants.

Montrez-vous, bords fleuris, côtes, plaines fécondes ;
L'aspect de la nature éloigne Némésis :
Mondes ! sanctifiez la richesse des mondes,
Chantez le bienfait d'Osiris.

Le champ du laboureur est une providence ;
La terre est le trésor sans cesse renaissant :
Habitans des hameaux, pères de l'abondance,
J'admire votre art tout puissant ;

C'est pour vous que les dieux ont créé l'étendue ;
Que le soleil parcourt le cercle des saisons ;
Que le taureau dompté promène la charrue ;
Que Cérès présidé aux moissons.

Vous bannissez l'orgueil, les tyrans, la mollesse :
Sous vos paisibles toits habite l'équité.
Pomone, en vos jardins, célèbre la tendresse ;
Les Amours, la fécondité.

Des habitans des airs, entendez le ramage :
Ils mêlent à ma voix leurs chants mélodieux ;
De la reconnaissance ils adressent l'hommage
A l'agriculteur généreux.

Fuyez du citadin le funeste génie,
Des mortels amollis l'essaim dévorateur.
L'être laborieux enfante l'harmonie :
Flétrissez l'oisif corrupteur.

Et du sage et des mœurs là Nature est le temple :
Orgueilleux potentats, fondez-lui des autels.
Du fertile Indostan, solemnisez l'exemple :
La terre enrichit les mortels.

Parterres odorans, vert platane, onde pure,
Jasmin, épis doré, bocages, frais gazon,
Vous êtes les sophas, les boudoirs, la parure
Du philosophe simple et bon.

Puissans de qui le sort renverse la statue,
 Descendez sans effroi du faite des grandeurs;
 L'humble Cincinnatus, au soc de sa charrue,
 S'est fait un temple dans les cœurs.

Bienfaitrice des arts, mère de l'Industrie,
 Compagne du bonheur, amante des Français,
 Divine Agriculture, illustre la Patrie,
 Charme les accords de la paix.

Le doux chant de la Paix, la féconde Amalthée
 Répand sur les mortels ses biens consolateurs:
 Son regard embellit les feux que Prométhée
 Dispense aux talens créateurs.

Salut au génie.
 - Exhortation
 aux amans des
 arts et des
 sciences.

Salut, enfans des arts, disciples du génie,
 Sophocle et Phidias, Héraclide et Memnon!
 Oracles qu'out chantés Minerve et Polymnie,
 Thalès, Epictète, Zénon!

Elle s'enorgueillit, l'auguste espèce humaine;
 Elle contemple en vous ses bienfaiteurs nouveaux;
 Elle admire, applaudit son glorieux domaine,
 Vos impérissables travaux.

Détournez vos regards du pédant satirique :
 Ainsi que le flatteur il naît pour le mépris.
 Le défaut du génie enfante la critique,
 Aliment des cœurs perversis.

La satire est
 souvent fille
 de la bassesse
 et de la mé-
 diocrité.

A l'oreille du juste, aux talens, au courage,
 Que font les cris fangeux du jaloux détracteur ?
 Le serpent siffle au pied du cèdre qui l'ombrage,
 Sans en ébranler la hauteur.

Bravez le vain critique, offrez-lui vos ouvrages :
 La plante salutaire iquite le poison.
 Le chêne, dont la cime affronte les orages,
 Dédaigne la paix du cirou.

Si la saine
 critique est
 toujours uti-
 le, la fausse
 critique est
 souvent mal-
 veillante.

Tel qu'au marais impur sont les fruits de la terre,
 Tel au lâche Zoile est l'éclat des talens :
 C'est l'insecte agité qui s'attache au parterre,
 Aux fleurs, à l'odorat des champs.

Le lustre du génie est né de la censure,
 Aventurière enfant d'un auteur dédaigné.
 L'ouvrage offensé brille et vit de sa blessure :
 Tout meurt dans l'ouvrage épargné.

L'admira-
tion des ta-
lens d'antrô
est le propre
d'une belle
ame.

En bannissant l'orgueil, opprobre de la vie,
Des parfums du pouvoir l'odorat imposteur,
Opposez aux tourmens, aux forfaits de l'envie
Le magnanime admirateur.

Coloris des Zeuxis, ame des Praxitèle,
Eternisez l'éclat des sublimes vertus ;
Montrez la France libre et sa gloire immortelle,
Des trônes tremblans abattus.

Rattachez au bienfait son charme et sa puissance ;
Rapprochez du malheur l'espoir et l'équité ;
Relevez les autels de la Reconnaissance,
Et ceux de la Fidélité.

Pour signaler le crime et l'audace impunie,
Au brasier des vertus allumez vos flambeaux ;
Dans la sombre couleur qui peint la tyrannie
Retrempez vos hardis pinceaux.

Dédaignez le regard des maîtres de la terre :
Qui brave le présent, commande à l'avenir ;
La victime survit au sanglant cimetière,
S'illustre dans le souvenir.

Talens réparateurs, bravez le despotisme :
 Le fer d'Oppimius embellit vos destins :
 Des Gracches succombant brille encor l'héroïsme,
 Père des généreux desseins.

Présentez Empédocle, Aratus, Parménide,
 Préférant au pouvoir l'illustre obscurité,
 Ah ! l'ouvrez au penseur l'autre d'Epiménide :
 Loin de l'homme est la vérité.

Montrez des rangs humains les bruyantes chimères ;
 De vos humbles réduits le calme indépendant,
 De l'éclat usurpé les rayons éphémères,
 Et votre durable ascendant.

Sous la bure, admirez le lin de la sagesse :
 Souvent le haillon couvre un talent créateur,
 Les dehors fastueux annoncent la bassesse,
 Le vide, le poison du cœur.

Le luxe est
 la source de
 tous les maux.

Le luxe est l'ennemi des âmes magnanimes :
 Le théâtre du luxe est celui des pervers.
 Du luxe corrupteur naquirent tous les crimes ;
 Le luxe a forgé tous les fers.

Le com-
merce.

Cet art, vénal enfant de Tyr et de Carthage,
Que chanté l'oppresser, Pignoble avidité;
Cet art qui sur le monde a semé l'esclavage,
Les forfaits, la déloyauté.

Cet art qui cherche l'or, et répand la misère,
Le commerce l'avilit et l'homme et les états;
Le commerce a rendu l'honnête homme improspère;
L'opprobre en dirige les pas.

Ce n'est plus le travail, l'équitable industrie
Qui suffit à nos vœux, au besoin mesuré;
C'est l'oubli des vertus, des arts, de la patrie,
De l'honneur, autrefois sacré.

Rousseau, le Tasse, Homère, astres d'intelligences,
Qui traversez le tems sur le sommet chéri,
Etalez vos grandeurs, dites vos jouissances
A l'inepte opulent flétri.

Le haillon du talent éclipse l'or servile;
Aristide a son temple; Argire est ignoré.
Le Crésus vit dans l'ombre; et le flambeau d'Emile
Plané sur le tems révééré.

Demi-dieux bienfaisans, redites-moi vos veilles;
 Confidens du ciel même, interprétez sa loi.
 D'un autre créateur, muet, dis les merveilles:
 Combien l'art est sublime en toi!

Allusion au
 bienfaiteur
 des sourds-
 muets l'Ab-
 bé de l'E-
 pée.

Muse de feu, 1 terreur de la fourbe romaine;
 Gloire de ton pays, fidèle Wasinghton;
 Genève trop sensible, 2 âme de l'ame humaine;
 Sublime et sage Fénelon;

(1) Voltaire.

(2) Jean-J.
 Rousseau.

Oracle de Thémis; 3 favori de Mercure;
 Penseur Helvétius; lumineux d'Alembert;
 Arbitre des états; 5 peintre de la nature; 6
 Humain et généreux Colbert,

(3) Montes-
 quieu.

(4) Mirabeau.

(5) Mably.

(6) Buffon.

Reportez sur son char la morale offensée:
 Ainsi que sur mon cœur, réglez sur les mortels;
 Gouvernez l'univers ainsi que ma pensée:
 C'est à vous qu'il doit des autels,

Le sceptre du pouvoir n'appartient qu'au génie:
 L'inepte au rang suprême en tient la splendeur.
 L'ignorant élevé vit pour l'ignominie:
 Le talent vit pour la grandeur.

Ascendant du
 génie.

Tous les maux des humains sont fils de l'ignorance;
 La gloire et la vertu sont filles du talent.
 Pour l'immortalité brille l'intelligence:
 L'inepte vit pour le néant.

Gloire du
 poète.

Régnez, fils d'Apollon; régnez sur les monarques;
 Régnez en immortels aux sommets glorieux.
 Régnez: votre grandeur n'est point soumise aux Parques;
 Votre empire est celui des dieux.

L'empire d'Apollon est celui de la gloire:
 La gloire de la lyre illustre les guerriers.
 Les guerriers illustrés sont enfans de l'histoire:
 L'histoire assure les lauriers.

Lauriers purs, lauriers saints, commandez à l'histoire:
 Embrase, feu sacré, délire inspirateur;
 Souffle auguste et suprême, alimente la gloire
 Qui survit au temps destructeur.

Impassibilité
 du sage.

Règne, essence des dieux, sagesse indélébile;
 Soumets ces univers qui rampent tourmentés:
 Règne, impose la loi, lève un front immobile
 Au sein des pervers agités.

Mais, qu'entends-je? Effrayé, le soutien de l'église
Appelle sur mon front les foudres menaçans;
Contre mon œuvre saint le prêtre dogmatise,
Arme le glaive des puissans.

Ils viennent; réunis pour juger le profane,
Ils demeurent frappés d'un rayon lumineux:
C'est le souffle divin, qui n'absout, ne condamne
Que par l'ordre ~~étant des dieux~~.

Les rois de
l'Européen
nent conseil
sur la Liber-
téide, et pro-
noncent en sa
faveur.

Leur temple est l'humble bord d'une onde libérale,....
Sous le ciel, sur la terre, asile de chacun!
Temple saint que remplit la voix patriarchale,
Et l'œil de l'arbitre commun.

Recueillis, ils ont vu... Tes nations plaintives!
Et des Bourbons errans l'aspect implorateur!
Et ces fumans débris des grandeurs fugitives,
Et l'avenir contemplateur.

Loin d'eux ils ont banni cette cour fastueuse,
Ces dômes, ces palais, ces rubis, ce vermeil,
Des suaves parfums l'odeur voluptueuse
Qui vient troubler le doux sommeil.

A d'aveugles humains la lumière est rendue :
 Ils briguent notre amour, et non de vains autels ;
 Ils sont hommes, enfin, et, fixant l'étendue,
 Ils ne s'élèvent qu'en mortels.

Le pontife n'est point dans la métamorphose :
 Monarque de l'erreur, il en défend les droits ;
 Abusé de lui-même, il importune, il ose
 M'interpeller devant les rois.

« Disciple du démon, quelle audace t'inspire ?
 « Qui limita nos droits, commanda nos revers ;
 « Qui brave notre érebe, affaiblit notre empire,
 « Trouble l'ordre de l'univers.

« C'est un serpent nouveau qui lance ses ravages :
 « Enchaînez son délire, augustes souverains ;
 « Dans son livre est caché le germe des orages,
 « Le prétendu droit des humains.

« Penser !... c'est nous trahir, c'est armer le blasphème.
 « Sur l'insecte coupable appesantissez-vous :
 « Le repos des états, l'appui du diadème
 « Est dans l'implacable courroux.

« Ce refrain, vil enfant d'une muse bizarre,
 « Ce refrain monstrueux que la fièvre a conçu,
 « Ce refrain criminel, extravagant, barbare,
 « Recèle un but inaperçu.

(1) Le refrain de la Liberté.

Il dit. Avec fureur applaudit le sectaire,
 Le suppôt des traitans, l'esclave chamarré,
 Le pédant lycéen, le vénal pamphlétaire,
 L'envie à l'œil défiguré.

Sans peine, sans plaisir, au sein de l'assemblée,
 Ma muse est impassible et fière de ses droits,
 Mon ame impétueuse, indépendante, ailée,
 Plane sur le tems et les rois.

Irrité, Ferdinand expose tout mon crime;
 Coulent à son appui les pleurs d'Emmanuel;
 Mais Achmet pense, ... Achmet, inspiré, magnanime,
 Parle en vrai fils de l'Éternel.

(2) Roi de Naples.

(3) Roi de Sardaigne.

(4) Grand sultan.

« Régnons par la clémence, et non par la colère:
 « Le bandeau ne ceint plus l'humble front des humains;
 « Ces prestiges menteurs qu'adorait le vulgaire
 « Se sont échappés de nos mains.

« Si le sceptre a des dieux, ils sont dans la prudence :...
 « Nos maux sont dans l'erreur; cherchons la vérité.
 « Que le trône affermi soit une providence,
 « Aveugle en son immensité.

« Oublions ce mortel dont l'ame est offensée;
 « Qu'il élève ses chants, son trépied, sa candeur :
 « L'homme est roi par son œuvre, et Dieu par la pensée;
 « Rendons hommage à sa grandeur.

(1) Autocrate de toutes les Russies.

(2) Le pape.

(3) L'empereur d'Allemagne.

(4) Le roi de Prusse.

(5) Le roi d'Angleterre.

(6) Le roi d'Espagne.

Alexandre 1 s'écrie, en fixant le saint père : 2

« Par nos seules vertus enchaînons les esprits. »

Et François, 3 Frédéric, 4 l'Hanovrien, 5 l'Espagnol 6

Respectent l'homme et ses écrits.

S'éclipse le sénat, étonné de lui-même :

Les rois vont sur le trône asséoir enfin l'honneur,

Cet amour du vrai bien, cette équité suprême,

Qui fonde et répand le bonheur.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

TABLE

DES MATIÈRES

DE

LA LIBERTÉIDE.

	Pag. du poème.	Pag. des notes.
EXAMEN POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE DE LA LIBERTÉIDE.	IV	
PHASE PREMIÈRE.		
Exposition poétique de la Libertéide	41	217
Abjection du peuple	42	
Invocation à la Liberté	43	
Influence de M. Necker sur le nombre des députés du tiers-état	44	229
Assemblée des communes	45	
Serment du Jeu de Paume	45	
Séance royale	47	239
Mirabeau	47	
Mirabeau à M. de Brézé, maître des cérémonies du roi	48	240

	P. du p.	P. des n.
Prise de la Bastille. — 14 juillet 1789	48	
Fuite de quelques vampires	49	224
Décret qui proclame la liberté de la presse	49	
Cinq et six octobre 1789. — Translation du roi et de sa famille à Paris	50	224
Le lit de la reine est percé de coups de poi- gnard	51	224
Fédération. — 14 juillet 1790	52	
Messe célébrée au champ de Mars	52	225
La Fayette	53	
Journée des poignards. — 28 février 1791	54	226
Mort de Mirabeau. — 2 avril 1791	55	226
Apothéose de Voltaire. — 30 mai 1791	55	226
Fuite précipitée de Louis XVI et de sa fa- mille. — 21 juin 1791	57	227
Retour de Louis XVI	57	
Loi martiale. — Massacre du champ de Mars. — 17 juillet 1791	58	

PHASE DEUXIEME.

Acceptation de la constitution de 1791 par Louis XVI. — 14 septembre 1791	59	227
Veto. — Le peuple suburbain pénètre dans les appartemens de Louis XVI. — 20 juin 1792	60	228
Louis XVI affable du bonnet, rouge		
Le général la Fayette paraît subitement à l'assemblée nationale avec son état-major		
— 28 juin 1792	60	228
Siège du palais des Tuileries. — 10 août 1792	60	

Louis XVI et sa famille fuient dans le sein de l'assemblée nationale.	67	229
Louis XVI prend son repas.	67	229
Le livre de la constitution est fermé.	68	229
Louis XVI et sa famille sont conduits au nom Temple.	70	230
Fanatisme. — Profanation des tombeaux.	70	230
Dégradation des monuments.	71	230
Invasion du territoire français. — Prise de Longwy par les Prussiens. — 23 août 1792.	72	230
Massacres des prisonniers. — 2 septembre 1792.	72	230
Massacre des prisonniers d'Orléans à Ver- sailles. — 8 septembre 1792.	72	230
Progrès de l'ennemi sur le territoire français.	77	
Les filles de Verdun vont au-devant du roi. de Prusse.	79	
Mort héroïque de Beaurepaire, commandant de Verdun. — 2 septembre 1792.	80	231
Plaines de Châlons. — Dumouriez.	81	231

P H A S E T R O I S I È M E

Abolition de la royauté, et proclamation de la république. — 21 septembre 1792.	83	233
Portrait de la convention nationale.	84	233
Guerre de la Vendée.	86	234
Assassinat de l'envoyé de France, Basseville, à Rome.	88	236
Mort de Louis XVI. — 21 janvier 1793.	88	237
Assassinat de Michel Lepelletier, représen-		

	P. dup.	P. des n.
tant du peuple, par Paris, garde-du-corps de Louis XVI. — 21 janvier 1793.	244	244
Image de la guerre	246	246
31 mai, 1 et 2 juin 1793.	98	246
Exécution à mort de vingt-deux députés.	99	246
Quelques-uns errent au hasard.	99	246
Soulèvement des départemens contre Paris.	100	246
Assassinat de Marat, représentant du peuple, par Marie-Charlotte Corday. — 13 juillet 1793.	100	248
Charlotte Corday meurt avec courage.	103	248
Le bourreau frappe de plusieurs soufflets la tête de Charlotte Corday séparée du corps.	104	249

P H A S E Q U A T R I È M E.

Acceptation solennelle, au Champ de Mars, de la constitution de 1793. — 10 août 1793.	252
Ivresse publique.	256
Siège de Lyon. — 9 octobre 1793.	258
Mort de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France. — 25 vendémiaire an II.	258
La peine de mort est un attentat consacré	258
Horde sacrificatrice.	258
Être Suprême. — Fête du 20 prairial an II.	258
Massacres juridiques. — Terreur.	260
Soupers fraternels dans les rues.	261
Cangot.	261
Héroïsme de Loizerolles — 8 thermidor an II.	262
Noyades de Nantes.	262

P. sup. P. des n.

La convention mentionne honorablement la conduite de son proconsul à Nantes.

PHASE CINQUIÈME.

9 thermidor an II.

Décret d'accusation contre Robespierre,

Saint-Just, Couthon, etc.

En vain l'un des vaincus s'échapperet aux armes.

Mise hors la loi de Robespierre, Couthon,

Saint-Just, etc., des officiers municipaux

et membres de la commune de Paris.

République batave. — Pichegru.

Apothéose de J. J. Rousseau. — 12 vendémiaire an III.

Portrait et chute des Jacobins. — 22 brumaire an III.

Traité avec Charrette.

PHASE SIXIÈME.

Fureur de la réaction. — An III. — Allusion

à la pensée, au sort, aux persécutions de chaque Français, pour ainsi dire, pendant les tourmentes contraires de dix ans.

Descente du peuple suburbain. — 12 germinal an III. — Sentimens divers des prisonniers

dans ces sortes de mouvemens extérieurs.

Des citoyens fanatisés, prisonniers, et dans le

	P. dup.	P. des n.
besoin pendant la disette, s'offrent en nourri-		
ture à ceux de leurs semblables qui peuvent		
le mieux défendre leur cause d'indépendance.	137	274
L'agitation du peuple est souvent l'ouvrage		
de ses ennemis secrets	138	
Décret de déportation contre Collot-d'Her-		
bois, Billaud, Barrère, etc.	139	136
Translation des détenus d'une prison à l'autre		
afin d'en faciliter l'égorgeant	140	
Compagnies d'assassins dites de Jésus et du		
Soleil, etc.	141	277
Le malheur a son terme	141	
La persécution développée sur les grands ames		
Les épithètes de parfis sont données par le		
crime, et proférées par les basses ames		
Image de la vie champêtre	141	
Horreurs de la disette	141	278
Premier prairial an III	151	279
Mort du dernier fils de Louis XVI		
Temple. — 20 prairial an III	152	280

P H A S E S E P T I È M E .

Constitution de l'an III	181
Belley, esclave nappé comme nègre, siège	
parmi les représentants d'un grand peuple	181
Constitution des sections de Paris, contre la	
convention. — 13 vendémiaire an IV	181
Un tribunal sanglant est créé pour immoler	
tous les hommes de la révolution	181

	P. du p.	P. des n.
Le comité de salut public délibère long-tems s'il livrera aux sections rebelles le bataillon sacré composé des citoyens dits terroristes, à l'influence desquels la convention et la liberté durent leur salut.	158	
Naissance politique de Bonaparte.	184	
Institut national. — Sa première composi- tion. — Sa première séance. — 15 brumaire an IV.	160	282
Le successeur du grand Frédéric fait la paix.	161	393
Première conquête d'Italie. — Bonaparte.	162	246
Nos guerriers honorent la tombe de Virgile.	162	296
Le génie seul commande l'hommage des siècles.	163	
La petite république de Saint-Marin refuse de s'agrandir afin de rester libre.	163	297
Paix de Campo-Formio.	164	297
Venise est effacée du nombre des puissances.	164	297
Massacre au camp de Grenelle. — Nuit du 23 au 24 frimaire an IV.	165	298
Les ombres.	167	
Célèbres victimes de la révolution.	169	
Charrette.	172	
Hoche.	171	
Robespierre.	171	

PHASE HUITIÈME.

Rewbell, Barras et Réveillère-Lépaux, directeurs, font arrêter et déporter leurs	
---	--

	P. dup.	P. des n.
collègues Carnot, Barthélemy, un grand nombre de représentans du peuple, et d'hommes de lettres. — 18 fructidor an V.		
— Angerean	175	300
Bonaparte de retour d'Italie.	177	301
Son départ pour l'Egypte.	177	302
Prise de Malthe.	177	303
Le préjugé de la naissance n'est qu'une insulte aux hommes.	178	
Traversée de Bonaparte.	178	
Combat des flottes française et anglaise. — Brueyes. — Nelson.	179	304
Explosion du vaisseau (l'Orient) qui avait porté Bonaparte et les savans qui l'accompagnaient.	181	
Prise d'Alexandrie. — Conquête d'Egypte. — Bonaparte. — Alexandre.	183	
Bonaparte prend les formes et le langage d'un mahométan.	184	
Juvénal	185	305
Les noms de tous les guerriers qui composent l'armée d'Egypte seront inscrits sur la colonne de Pompée.	185	
Le pain ordinaire est le même pour les généraux et pour les soldats : le pain blanc est pour les hôpitaux.	186	
Un énorme serpent s'agite au pied de la colonne de Pompée.	186	
L'ombre d'Agamemnon apparaît au général français, et montre la Grèce.	187	306

DES MATIÈRES.

379

P. du p. P. des n.

PHASE NEUVIÈME.

Résurrection éphémère de la république romaine	189	
Assassinat des plénipotentiaires français, Bonnier et Roberjot, au congrès de Rastadt	193	308
Existence passagère du portique républicain	193	308
Mort de Wasinghton	196	
Les rois de Sardaigne et de Naples sont détrônés	197	
Proscriptions et massacres juridiques des patriotes napolitains	198	309
Le cardinal Ruffo	199	

PHASE DIXIÈME.

Avilissement du gouvernement directorial et de la représentation du peuple français	201	310
Apparition de Bonaparte revenant d'Égypte	204	
18 brumaire an VIII. — Les conseils sont dissous	205	
Question du sage à l'aspect du guerrier	205	
Bataille de Marengo. — Deuxième conquête d'Italie. — Bonaparte. — Mélas	206	
Suvarow (allusion à).		
Passage du mont Saint-Bernard	206	312
Un moment la fortune abandonna les guerriers français	208	312
Image de la paix. — Allusion à Lunéville,		

	P. dup.	P. des n.
résidence de Stanislas Leczinski.	210	
Préliminaires de paix entre la république française et la Grande-Bretagne. — An X.	211	
Au général Moreau dans la retraite.	213	

F I N

T A B L E

D E S M A T I È R E S

D E S

C H A N T S D U P H I L O S O P H E

Pages.

C H A N T P R E M I E R.

A SPÉCT DES CHANTS DU PHILOSOPHE	317
Chants du Philosophe	317
Avilissement de l'homme	317
Caractère de la philosophie	319
La philosophie triomphe des ténèbres	320
Horreur de la calomnie	322
Généralité de la fausse politique	322
La philosophie n'admire que la vertu dans l'élévation	323
La philosophie est consolatrice	324
La philosophie reprouve la peine de mort	324
La philosophie abolit l'esclavage des nègres	325
Bruit de révolte d'un général nègre contre la mère pa- triale	325

	Pages.
La philosophie réproche le célibat et les superstitions qu'on attache au mariage.	325
Les amans.	326

CHANT DEUXIÈME.

L'AMOUR	329
Caractère de la philosophie	331
L'amitié.	333
La reconnaissance.	334
La vieillesse	334
Allusion à la fête de la souveraineté du peuple, au- trefois veille de germinal.	336
Hommage aux droits des nations	336
Attitude que doit conserver un peuple libre . . .	337
Allusion aux suffrages du peuple.	338
Le sage n'ambitionne que l'obscurité	339
Corruption et frivolité des peuples	339

CHANT TROISIÈME.

PRÊTRES intolérans	341
Les seuls prêtres dignes des hommages de l'homme sont les prêtres philosophes et mariés	343
Raisonnement de l'athée	344
Nécessité d'un Dieu. — Sa présence	345
Devoir de la tolérance	346
Néant des grandeurs. — Chute des Bourbons . . .	347
Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI .	348
Dernier fils de Louis XVI	349

DES MATIÈRES.

383

Pages.

Marie-Thérèse, fille de Louis XVI, est échangée, par le directoire, auprès de l'empereur pour quelques députés et fonctionnaires français	349
Inconstance du sort. — L'homme susceptible d'élévation comme de chute subite.	351
Allusion à l'explosion de la machine dite infernale du 3 nivôse an IX	352
Les arts et la campagne sont les dieux du sage	353
Le sage est le seul grand	353
L'égalité entre les hommes est marquée par la Nature.	354
Hommages dus à la cendre des morts	354

CHANT QUATRIÈME.

TRIOMPHE de la philosophie.	355
La Paix, la Concorde et la Tolérance sont filles de la Philosophie	356
Bienfaits de l'agriculture	357
Salut au génie. — Exhortation aux amans des arts et des sciences	360
La satire est souvent fille de la bassesse et de la médiocrité	361
Si la saine critique est toujours utile, la fausse critique est souvent malveillante.	361
L'admiration des talens d'autrui est le propre d'une belle ame	362
Le luxe est la source de tous les maux	363
Le commerce.	364
Allusion au bienfaiteur des sourds-muets l'abbé de l'Épée	365

	Pages,
Ascendant du génie	365
Gloire du poëte.	366
Impossibilité du sage.	366
Les rois de l'Europe tiennent conseil sur la Liberté de et se prononcent en sa faveur	367

FIN DE LA TABLE.

